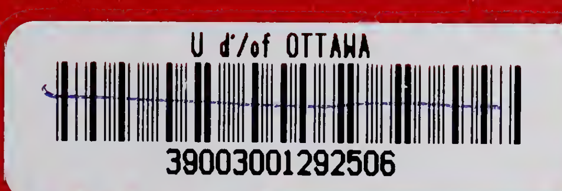

U d'/of OTTAWA
39003001292506


Ottaviensis

Sep 15/69

LE MÉMORIAL

D'UN

BOURGEOIS DE DOMART

Extrait des *Mémoires de la Société d'Émulation d'Abbeville*,
Tome xviii[e] de la collection, 4[e] série, tome ii, 2[e] partie.

LE MÉMORIAL

D'UN

BOURGEOIS DE DOMART

Sur les guerres de Louis XIII et de Louis XIV

(1634-1655)

Mis en ordre, annoté et publié

PAR

ALCIUS LEDIEU

Conservateur de la Bibliothèque communale d'Abbeville,
Correspondant honoraire du ministère de l'Instruction publique.



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS

82, rue Bonaparte, 82

1893



LE MÉMORIAL

D'UN

BOURGEOIS DE DOMART

Sur les guerres de Louis XIII et de Louis XIV

(1634-1655)

Nous ne reviendrons pas ici sur la notice que nous avons consacrée ailleurs [1] au *Mémorial d'un bourgeois de Domart-en-Ponthieu.* Nous rappellerons seulement que l'auteur de ce curieux manuscrit, Jacques de Boibergues, devait être un bourgeois de Domart. Après sa mort, son manuscrit dut passer à Jacques Boibergues, maître taillandier à Domart en 1714; il appartint ensuite à la fille de ce dernier, Jeanne Boibergues, et, plus tard, il quittait le pays, puisqu'un maréchal-ferrant de Saint-Riquier en était possesseur dans les premières années de notre siècle; enfin, c'est à un cultivateur de Domqueur que nous en avons fait l'acquisition en 1884.

1. *Catalogue analytique des manuscrits de la Bibliothèque communale d'Abbeville*, 1885. In-8°, p. 66.

Ce naïf chroniqueur écrivait le français comme on le parlait alors dans les bourgs de la Picardie. La ponctuation est absente ou défectueuse ; l'orthographe est tout à fait fantaisiste ; les répétitions, qui sont fréquentes, rendent la lecture très pénible. Nous avons dû élaguer toutes les longueurs, supprimer les redondances et essayer de donner à ce journal la clarté qu'il n'a point. Toutefois, nous avons conservé dans la plupart des cas la tournure des phrases pour lui laisser le cachet de l'époque.

Ce mémorial est d'un très grand intérêt pour l'histoire militaire de la fin du règne de Louis XIII et pour le commencement du règne de Louis XIV. L'auteur notait non seulement les événements dont il était le témoin, mais aussi tous ceux qui avaient lieu sur les différents points des territoires français et même étrangers ; batailles, sièges de villes, escarmouches, mouvements de troupes, dévastations, pillages, rien n'est omis, tout a été relevé avec autant d'exactitude qu'on pouvait le faire alors au milieu d'une époque si troublée.

On peut donc ajouter une foi entière à cette sorte de journal, car, pour tout ce qui concerne Domart et les environs, l'auteur en parle *de visu* ; pour le reste, il s'est adressé surtout aux officiers et aux soldats français de passage à Domart, qui le renseignaient sur les faits de guerre auxquels ils avaient pris part ; il a puisé aussi une partie de ses informations dans la *Gazette,* dont il a reproduit de longs et fréquents

extraits que, du reste, nous avons cru ne pas devoir rapporter.

Comme il arrive à tous ceux qui écrivent de mémoire, le bourgeois de Domart faisait assez souvent des confusions de dates ; il se trompait rarement sur le jour, c'était plutôt sur le quantième du mois ; par exemple, il fixait au mercredi 15 juin un fait qui avait eu lieu le mercredi 8 ou le mercredi 22.

Toutes les fois que nous avons pu le faire, nous avons contrôlé le récit du Bourgeois de Domart en nous servant des mémoires écrits par les auteurs du temps, tels que Fontenay-Mareuil, Montglat, Puységur, Sirot, Mme de Motteville, Goulas, etc., etc. ; les *Lettres* de Richelieu et celles de Mazarin, publiées par MM. Avenel et Chéruel, nous ont surtout été d'un très grand secours.

Enfin, nous avons identifié les noms de lieux, — souvent estropiés et incompréhensibles dans le manuscrit — et nous avons multiplié les notes biographiques.

Nous nous sommes fait l'historien de la guerre de Trente ans en Picardie et en Artois [1], aussi avons-nous cru devoir publier le *Mémorial d'un Bourgeois de Domart* pour clore nos études sur cette époque.

1. V. nos deux ouvrages : *Deux Années d'invasion en Picardie* (1635-1636), Paris, 1887, in-8°, et *La Guerre de Trente ans en Artois*, Paris, 1890, in-8°.

1634

M. de Rambures [1], ayant quelque dessein sur la ville d'Arras, disent les Bourguignons [2], s'aboucha avec le censier du Gros-Tison ; le Gros-Tison est une ferme de l'Artois, près de Doullens. Le censier promit au seigneur de Rambures d'acheter une maison dans Arras, près de la porte d'Amiens ; cette maison appartenait à une veuve qui s'appelait Mme Bouchère. Le censier du Gros-Tison avait pour compagnon Bon-Œil, sergent d'une compagnie de gens de pied en garnison dans le château de Doullens ; dans la maison qu'il acheta à Arras, il y avait une grande cave qui s'étendait jusqu'à la muraille de la ville ; lorsque l'accord eut été fait, on retira de la cave les fagots dont elle était remplie pour y placer des barils de poudre, mais en faisant croire que c'étaient des tonneaux de bière. Mme Bouchère se rendit à Paris avec l'acquéreur pour toucher le prix de sa maison, puis ils revinrent à Arras ; à son retour, elle avertit Messieurs de la ville d'Arras du stratagème ; Messieurs ne disent mot et laissent extraire de la cave force terre que l'on

1. Jean V de Rambures, fils du *Brave Rambures*, succéda à ce dernier en 1614 comme gouverneur de Doullens ; il mourut le 4 ou le 7 octobre 1637 des blessures qu'il avait reçues au siège de la Capelle.

2. A cette époque encore, les Artésiens, alors sous la domination espagnole, étaient constamment désignés sous le nom de Bourguignons.

plaçait dans le grenier ; enfin, on arrête le fermier du Gros-Tison et le sergent Bon-Œil comme traîtres et infracteurs de paix et on les met en prison. Le lendemain 6 mai, on les interroge : ils nient et ne confessent rien ; le lendemain, nouvel interrogatoire : ils nient encore ; quelques jours plus tard, on les interroge de rechef, ils ne confessent pas ; enfin on les met à la question.

Finalement, on fait leur procès comme infracteurs de paix par la suscitation de M. de Rambures, disent les Bourguignons. Leur genre de mort fut différent ; le censier du Gros-Tison fut condamné à être rompu tout vif après avoir été traîné sur une claie, comme traître à sa patrie ; après qu'on lui eut fait faire le tour du grand marché d'Arras sur une claie, on l'amena devant l'hôtel-de-ville, où il fut rompu tout vif, puis on lui trancha la tête ; sa mort fut cruelle parce qu'il était Bourguignon.

Le sergent Bon-Œil fut condamné à être pendu parce qu'il était Français ; on le conduisit au supplice, et, quand il fut sur l'échelle, il dit qu'il mourait pour le serment de son roi et de son maître ; il était fort plaint des assistants, qui disaient : « Voilà un gaillard petit homme, c'est dommage. » Il fut dépendu le même jour et on l'enterra en terre sainte. Cette double exécution eut lieu le même jour, le vendredi, c'est leur coutume.

Quand on lisait leur sentence, le mot de marquis de Rambures était repris fort souvent comme infracteur de paix. Mais les bons Français ne croient pas que cela ait été pratiqué par la suscitation de M. de Rambures.

1635

La nuit entre samedi et dimanche 18 juillet, une partie de la garnison d'Hesdin et bon nombre de paysans Bourguignons passent l'Authie, entrent en France droit au village de [1], le pillent, et prennent M. de [2] prisonnier ; cela fait, ils retournent en Artois, mais bon nombre de paysans des villages voisins, notamment du village de [3], étant bien armés, vont les attendre au passage dans un petit village proche de la Broye [4], appelé le Boisle [5] ; une partie des paysans se placent en embuscade dans l'église ; d'autres pénètrent dans les maisons ; d'autres encore se cachent dans les jardins derrière les haies et les broussailles ; bientôt on signale l'arrivée des ennemis ; ils sont chargés de butin, tel que vaches, chevaux, hardes et M. de [6], prisonnier.

Le 8 septembre, le comte de Fressin [7] arrive à Auxi-le-Château [8], le général Forcas [9] au bourg de Fré-

1. Le nom est resté en blanc ; il faut lire Estrées-lès-Crécy ou Fontaine-sur-Maye, car la garnison d'Hesdin pilla ces deux villages. (V. nos *Deux Années d'invasion en Picardie*, p. 13.)
2. Philippe de Montault, duc de Navailles. (V. ibid.)
3. Le nom est aussi resté en blanc ; il faut lire Crécy-en-Ponthieu.
4. Commune du canton d'Hesdin, arr. de Montreuil.
5. Commune du canton de Crécy, arr. d'Abbeville.
6. Philippe de Montault.
7. Pierre-Ernest de Gavre, comte de Frezin.
8. Chef-lieu de canton, arr. de Saint-Pol.
9. Nicolas Forgacz ou Forgatsch, palatin de Hongrie, d'une famille considérable de ce pays, portait le nom d'un château de Transylvanie ; après avoir combattu contre l'empereur, il

vent [1] et le baron de Balençon [2] au bourg de Pas-en-Artois [3]. Ils étaient à la tête de leurs troupes tant de pied que de chevaux qu'ils amenaient pour garantir les frontières et s'opposer aux incursions des Français, mais, à la vérité, pour butiner et ravager la frontière chacun à son quartier.

L'arrivée du comte de Fressin à Auxi-le-Château fut connue en peu d'heures aux environs ; les paysans français, enflés et enorgueillis par la victoire de la Broye, pensaient agir de même.

1636

Le 30 mars, jour de Quasimodo, quelques habitants de Domart dépendent les trois cloches de l'église, de leur propre mouvement et volonté, et les jettent du haut en bas par la fenêtre d'ouïe qui regarde le midi, sans avoir, au préalable, placé des fagots, des fascines ou des gerbées ; la plus grosse, nommée Médarde, se cassa en trois grandes pièces, ce qui fut un grand dommage, car c'était la meilleure cloche qu'on eût su voir ; elle n'avait point été cassée depuis l'an 1570, mais nous avions vu fondre les deux autres trois ou quatre fois en vingt ans. On pensait faire comme ceux d'Auxi, qui jetèrent les leurs en bas du clo-

rendit Presbourg au comte de Buquoy et prit ensuite le parti de l'empereur, qui le nomma général vers 1634, et gouverneur de Kaschau en Hongrie.

1. Commune du canton d'Auxi-le-Château, arr. de Saint-Pol.

2. N... baron de Balançon, général d'artillerie à l'armée espagnole des Pays-Bas.

3. Chef-lieu de canton, arr. d'Arras.

cher, mais ils avaient placé des fagots au-dessous.

Nos anciens avaient vu fondre Médarde en 1570 ; comme elle était pendue en l'air avec un câble, alors qu'elle était nouvellement fondue, un certain jeune homme voulut la mettre en branle ; elle tomba sur son pied et le lui coupa jusqu'à la cheville, en pièce séparée.

Le régiment de Langeron, gens de pied, arriva à Domart le premier jour de janvier et il y resta jusqu'au 16 mai. Il avait été envoyé par une vindication de M. de Rambures le Jeune.

Le 1er jour de juillet, l'ennemi entre en France par la Thiérache, où d'abord il prend la Capelle [1], à condition que la garnison sortira vie et bagues sauves.

Le 12 juillet, l'ennemi prend le Catelet [2] à composition ; la garnison et les habitants sortirent vie et bagues sauves.

Le samedi 9 août, l'ennemi commença à battre les murs de Corbie [3] et y jeta grande quantité de grenades ; elles consumaient tout ce qu'elles rencontraient ; la ville n'a tenu que trois jours ; les 10 et 11, on parlementa ; le 14, on porta signer la capitulation à M. de Chaulnes [4], comme vous verrez ensuite.

Le jeudi 14 août, M. de Saucourt [5], précepteur de M. de Mailly [6], gouverneur de la ville de Corbie,

1. Chef-lieu de canton, arr. de Vervins (Aisne).
2. Chef-lieu de canton, arr. de Saint-Quentin (Aisne).
3. Chef-lieu de canton, arr. d'Amiens.
4. Honoré d'Albert, frère puîné du connétable de Luynes, gouverneur de Picardie en 1633, est mort le 30 octobre 1649.
5. Maximilien de Belleforière, sieur de Soyécourt, comte de Tilloloy, lieutenant général au gouvernement de Picardie et du Boulonnais, est mort le 22 mars 1649.
6. René III, marquis de Mailly, est mort le 5 décembre 1695, à l'âge de 85 ans. Comme le sieur de Soyécourt, il avait obtenu sa réhabilitation sous le règne de Louis XIV.

d'accord avec ce dernier, demanda à capituler; ils partirent pour Amiens dans le but de faire signer l'acte de reddition; ils étaient accompagnés d'un trompette du prince Thomas [1], qui portait ses couleurs et ses armes en broderies d'or avec une trompette d'argent, à laquelle pendaient les armoiries du dit duc de Savoie toute en broderies d'or entremêlées de perles de grand prix. Bref, M. de Saucourt, M. de Mailly et ce trompette entrèrent dans Amiens et allèrent trouver M. le duc de Chaulnes; M. de Villincourt [2], sergent-major de la ville de Corbie, présenta la capitulation à M. de Chaulnes; celui-ci éprouva de la répugnance à signer la reddition, mais M. de Saucourt, M. de Mailly et M. de Villincourt firent valoir les raisons qui les avaient portés à demander à capituler; le duc de Chaulnes, approuvant leur conduite, tenait déjà la plume pour signer, quand M. de Rouillart lui prit la main en lui disant : « Monsieur, arrêtez un petit; que pensez-vous faire? Ne la signez pas. » Le duc obéit; il lui fut peut-être arrivé ce qui arriva au gouverneur de Corbie et à M. de Saucourt.

Le vendredi 15 août, le roi envoya dans la ville de Corbie un gentilhomme nommé M. de Saint-Preuil [3],

1. Thomas-François, prince de Carignan, né le 21 décembre 1596, servit d'abord contre la France, mais il se réconcilia plus tard; il mourut à Turin le 22 janvier 1656.

2. Il doit être ici question de Gabriel de Blottefière, marquis de Villancourt ou Willencourt, fils de Jean, gouverneur de Doullens, puis de Montdidier en 1615, capitaine de cinquante lances; en 1625, Gabriel de Blottefière succéda à son père en qualité de gouverneur de Montdidier, mais, lors de l'invasion de 1636, il refusa de reconnaître qu'il eût reçu ses pouvoirs; le roi le remplaça à Montdidier par Jacques de Maurepas.

3. François de Jussac d'Ambleville, sieur de Saint-Preuil, d'une famille de l'Angoumois, où il naquit en 1601, se conduisit vaillamment pendant la guerre de Trente ans, et fut successivement

porteur d'un paquet de lettres enfermées dans une boîte en fer-blanc bien soudée, de façon que l'eau n'y pût entrer. Il trouva la ville investie de tous côtés ; arrivé sur la rive de la Somme, il se dépouilla de ses habits, attacha la boîte de fer-blanc à son cou et traversa la rivière à la nage ; arrivé sur l'autre rive, il se fit donner des habits pour se rendre auprès de M. de Saucourt et de M. de Mailly ; il leur présenta sa boîte, qui fut ouverte aussitôt, et les lettres qu'elle renfermait étaient aussi sèches que si elles n'avaient jamais été dans l'eau. Par ces lettres, le roi mandait à M. de Saucourt et au gouverneur de tenir bon et de se garder de rendre la ville, car ils seraient assurément bientôt secourus par une armée de cent mille hommes, qui avançait ; M. de Saucourt répondit qu'il avait engagé sa parole et qu'il ne pouvait faire autrement que de rendre la ville ; et de fait, il avait signé la reddition la veille.

La ville de Dôle, en la Franche-Comté, fut assiégée le 27 mai par M. le prince de Condé, qui avait à ce siège 25,000 hommes et trente pièces de canon [1].

Le samedi 16 août, l'ennemi entra dans Corbie à dix heures du matin ; les bourgeois obtinrent des saufs-conduits pour se retirer, leurs bagues sauves, où ils voudraient ; ils se rendirent à Amiens, où se retirèrent également le même jour les soldats de la garnison, et l'ennemi fut maître absolu de la ville de Corbie.

nommé gouverneur d'Ardres, de Doullens et d'Arras. Accusé de concussion et de divers crimes, il eut la tête tranchée à Amiens le 9 novembre 1641.

1. Le prince de Condé leva le siège de Dôle le 25 août suivant. « Si cette place fut bien défendue, elle fut mal attaquée, dit Montglat; le prince de Condé, quoique grand politique, n'entendoit pas la geurre. »

Le lundi 18 août, le gouverneur de Corbie, M. de Mailly, fut conduit à Abbeville par un trompette du prince Thomas, qui était fort richement vêtu ; il avait une trompette d'argent superbement étoffée, avec les armoiries du prince. Mais M. de Mailly ne resta pas longtemps à Abbeville, car on cherchait après lui ; il pensait retourner à Amiens le même jour, quand on l'arrêta comme prisonnier.

M. de Saucourt, étant sorti de Corbie, s'enfuit en Angleterre en passant par Abbeville. Le lendemain 20 août, les messagers qui étaient envoyés pour l'appréhender au corps arrivèrent à Abbeville, mais il était trop tard, car il en était parti secrètement et subtilement.

Les ennemis étant maîtres absolus de Corbie firent fortifier la ville en faisant faire des terrasses par toutes sortes de personnes ; en peu de jours, les courtines des murailles étaient comblées de terrasses ; une grande quantité de chars et de chariots étaient occupés à transporter dans la ville tout le blé volé par les ennemis dans le Santerre et dans le Vermandois ; ils servaient aussi au transport des gerbées, de l'avoine et du fourrage destinés à la nourriture des chevaux ; toutes les cloches que les ennemis avaient volées en Picardie furent aussi transportées à Corbie.

Le dimanche 21 septembre, les ennemis quittèrent Corbie, mais ils y laissèrent une forte garnison ; ils ramassèrent tous les quartiers qui se trouvaient aux environs de cette ville et quittèrent le passage de Bray-sur-Somme [1], qu'ils avaient gardé si soigneusement depuis qu'ils avaient traversé la Somme. Ils

1. Chef-lieu de canton, arr. de Péronne.

allèrent camper aux environs de Doullens. M. de Rambures n'était pas pour lors à Doullens ; mais, en apprenant cette nouvelle, il ramasse quelques troupes et entre subtilement dans la ville, qui était déserte depuis le mois de juin, parce que la peste y avait été si grande qu'elle emportait tous les jours un certain nombre d'hommes, de femmes, d'enfants et de soldats. Les gens de guerre furent placés hors de la ville dans des demi-lunes que M. de Rambures fit établir ; trois de ces ouvrages furent élevés entre la ville et le château ; M. de Rambures obligeait les habitants des villages voisins à venir travailler à tour de rôle et à leurs dépens aux demi-lunes qu'il faisait élever ; la tâche était imposée en proportion du nombre d'habitants ; elle devait être exécutée sous peine d'une grosse amende ou sur la menace d'un pillage ; les cavaliers allaient à main-forte surprendre dans les champs les vaches et les charrues des réfractaires et les vendaient à vil prix en ce bourg de Domart.

L'autre raison qui obligea les habitants de Domart à quitter leur ville fut l'appréhension d'un siège, car, quand l'ennemi s'amassait dans le pays d'Artois, on croyait que c'était pour assiéger Doullens ; mais les ennemis entrèrent en France par le Vermandois, jugeant que le pays était plus gras et qu'ils pourraient mieux subsister en ce pays-là qu'ici ; ils y avaient pillé et volé, et, si la frontière était du tout abandonnée, il y avait longtemps. Ceux de Doullens avaient été quérir tous les bestiaux, grains, fourrages et autres provisions qu'ils avaient enfermés dans leur ville, où il y avait eu force garnisons, de sorte que tout le pays environnant était à peu près ruiné, ce qui ne faisait point le compte des ennemis ; ils savaient

aussi que M. de Rambures était résolu à bien défendre la ville; toutes ces raisons ont été la cause que les ennemis n'ont pas assiégé Doullens, mais Corbie, où ils voyaient le gouverneur plus facile à vaincre que celui de Doullens.

Le 22 septembre, comme les ennemis, conduits par Jean de Werth et le prince Thomas, étaient campés à Gézaincourt [1], Bagneux [2] et autres lieux près de Doullens, où ils étaient arrivés la veille, ils eurent avis que l'armée du roi avançait ; aussitôt ils abandonnèrent chariots, bagages et attirail dans les champs et allèrent camper à Fienvillers [3], Bonneville [4], Montrelet [5], Fieffes [6], Berneuil [7] et Gorges [8], d'où ils vinrent fondre sur Domart le vendredi 24 septembre et brûlèrent quarante-quatre maisons, entre autres celle de M. le maréchal de Créquy, qui était dans le château.

Le 29 octobre fut effigié M. de Saucourt, lieutenant de la province de Picardie, qui avait été donné comme précepteur à M. de Mailly pour mieux gouverner la ville de Corbie ; mais il en advint tout autrement, car il fut cause de la perte de cette ville. — On fit faire un Saucourt d'osier, bien proprement ; l'exécuteur le mena dans le marché d'Amiens et lui coupa la tête ; cela fait, on attacha un cheval à chacun de ses quatre membres ; on fouetta les quatre chevaux, qui emportèrent chacun un membre de l'effigie.

Les biens de M. Saucourt furent confisqués au pro-

1. Commune du canton de Doullens.
2. Hameau dépendant de Gézaincourt.
3. Commune du canton de Bernaville, arr. de Doullens.
4, 5, 6, 7. Communes du canton de Domart, arr. de Doullens.
8. Commune du canton de Bernaville.

fit du roi, qui en a fait don à l'hôpital de St-Louis de Paris.

Le vendredi 14 novembre, la garnison que les ennemis avaient laissée dans Corbie après qu'elle leur eût été si lâchement rendue, sortit de cette ville à dix heures du matin [1].

1637

Le 15 février, la compagnie des chevau-légers de M. d'Ambreville, venant d'Ardres [2], arriva pour loger à Domart ; on leur fit résistance aux Carrières avec armes et faux ; voyant qu'ils ne pouvaient résister, ils allèrent loger à la ferme du Plouy-lès-Domart, et, le lendemain, ils partirent à Doullens, où ils se plaignirent à M. de Rambures, qui les renvoya aussitôt de puissance absolue loger à Domart en plein midi ; ils se logèrent sans difficulté et se firent traiter à discrétion.

Reprise de la Capelle par nos Français le 23 octobre. — Le 1er septembre, M. de . [3] arriva devant la Capelle avec une armée de 30,000 hommes ; il la fit sommer par un héraut de se rendre au roi de France ; la garnison ennemie répondit par un refus ; les assiégeants ouvrirent une tranchée et élevèrent quatre forts pour placer le canon. — Cette place avait été prise par les ennemis le 4 juillet 1636.

1. Notre chroniqueur est bien sobre de détails pour la reprise d'une ville dont la perte avait eu un si grand retentissement dans la France entière.

2. Chef-lieu de canton, arr. de Saint-Omer.

3. Le maréchal de la Meilleraye.

M. de Rambures avec M. de Lambert [1], tous deux généraux d'une petite armée de gens de pied forte d'environ , avaient pris plusieurs petits forts le long de la rivière d'Authie, excepté le château de Caumont [2], qu'ils avaient réservé pour un autre jour ; ils arrivèrent devant le château d'Auxi le dimanche 9 août. M. de Rambures fit amener de Doullens deux grosses pièces de canon à force de chevaux. La même nuit, les deux canons furent mis en place et on pétarda la petite porte de l'église, où quelques ennemis s'étaient enfermés. Les canons furent posés assez subtilement au clair de lune sur une petite batterie fort peu élevée qu'on avait faite dans la même nuit ; elle était près du cimetière d'Auxi, à cent vingt pas de la muraille, que le canon battait un peu de biais ; mais, avant de faire l'approche, il fallut dénicher les ennemis qui s'étaient placés dans l'église et dans les demi-lunes qui gardaient les dehors pour empêcher les approches du château.

M. de Rambures étant suivi de quelques compagnies de la garnison de Doullens s'approcha de l'église par derrière le chœur, en la même nuit, veille de S. Laurent ; il fit attacher un pétard à la petite porte de l'église ; le pétard joua si bien qu'il emporta la porte et la mit bas, et le pétard recula sur des petites maisons situées à environ vingt pas de ladite porte ; ceux du château tiraient sans interruption le long de la muraille de l'église, qu'ils battaient en flanc ; les Français ne laissèrent pas pour cela d'entrer dans l'église en grand nombre et de vive force ;

1. Jean, marquis de Saint-Bris de Lambert, né en 1586, mort maréchal de camp en 1665.

2. Commune du canton d'Hesdin, arr. de Montreuil-sur-Mer.

quelques-uns des nôtres furent tués. Des galeries du clocher, où ils s'étaient réfugiés, les ennemis tiraient sur nos gens, qui se cachaient derrière les piliers et la cloison du chœur, d'où ils répondirent par quelques coups de feu, mais peu de nos gens furent tués. Les ennemis, se voyant poursuivis de si près, se réfugièrent dans le haut du clocher, mais, bientôt, saisis de peur et d'appréhension, ils descendirent tous, à l'aide de cordes, d'une hauteur de vingt brasses et se réfugièrent dans le château à la faveur de la nuit ; ceux des ennemis qui gardaient les dehors dans des demi-lunes très fortes, épaisses et hautes, se réfugièrent également dans le château. Nos gens montèrent dans le clocher, mais ils n'y trouvèrent plus personne; quelques-uns d'entre eux reçurent pour mission de garder le clocher et de tirer sur le château, sur les demi-lunes et sur le pont. A la même heure, M. de Rambures fit mener les deux pièces de canon et fit travailler à la batterie qui fut faite en diligence; elle n'était pas très haute; on ménagea deux petites brèches pour mettre les bouches des canons, mais il n'y eut pas de mantelet comme on a l'habitude d'en faire pour empêcher la mousquetade.

M. de Lambert, qui n'était point encore arrivé, se présenta bientôt avec son infanterie ; il accusa M. de Rambures de trop grande promptitude. M. de Lambert fit investir le château de loin et fit trancher la pointe à trois demi-lunes hautes de sept pieds et longues de douze marches. Pendant ce temps, les assiégés ne faisaient aucun bruit et ne tiraient aucun coup, ce qui fit croire qu'ils étaient fort intimidés et accablés de crainte. Les retranchements étaient faits aux trois demi-lunes qui se trouvaient en face de la porte du

château, à trente pas des murailles. Lorsque ces retranchements furent achevés, on plaça dans chacun d'eux quinze ou seize mousquetaires tous prêts à bien faire. Une heure avant la pointe du jour, les Français donnèrent le bonjour aux ennemis avec une salve de deux volées de canon, au bruit duquel ceux-ci se réveillèrent; ils firent résonner leur musique de fusils et de mousquetades avec un fauconneau qui relevait leur jeu. Nos soldats, qui étaient dans les retranchements, ne se montraient pas chiches de coups de mousquets; ils tiraient à fleur de terre et sans péril dans les créneaux du château, si bien que les assiégés n'osaient mettre le nez aux créneaux, car il n'y avait aucun bastion au château qui battît en flanc; il ne se trouvait qu'une guérite aux fenêtres du haut; elle était faite de pièces de bois et pendait au-dessus des fossés, mais elle fut bientôt culbutée, l'un de nos canonniers la mit, en deux coups de canon, dans le fossé; je la vis choir en bas. M. de Rambures, voyant que les assiégés canardaient nos gens par cette guérite, dit à un canonnier : « Si tu peux abattre cette guérite-là, je te donne quatre quarts d'écus. — Oui-dà, Monsieur », repart le canonnier, « je la vais mettre à bas. » Au premier coup, il la perça d'outre en outre; au second, il l'abattit dans le fossé; M. de Rambures, tirant quatre quarts d'écus, les lui jeta en disant : « Tiens, tu es un brave homme. » M. de Rambures restait toujours auprès du canon malgré le danger qu'il y courait, puisqu'il n'était point à couvert; il fallait se tenir constamment courbé; quand les canonniers chargeaient leurs pièces, ils étaient entièrement à découvert. Nos mousquetaires qui se trouvaient dans les retranchements tiraient sans cesse, et ceux qui

étaient dans le clocher tiraient aussi sans interruption. Les canonniers tiraient les uns bas les autres haut, sans effet. On avertit M. de Rambures qu'il fallait battre la muraille au milieu, où il y avait une montée. Les canonniers pointèrent leurs pièces au pied de la muraille où était cette montée, comme le leur avait commandé M. de Rambures, et, en douze ou quinze volées de canon, une brèche fut faite pour y passer une charrette. Les assiégés tiraient force coups d'un fauconneau portatif qu'ils portaient tantôt en haut, une autre fois d'un côté, tantôt d'un autre ; ils tirèrent un coup de leur fauconneau sur une troupe de paysans à la rive des bois d'Auxi, assez près de la chapelle St-Laurent et tuèrent un jeune homme d'Auxi, qui tomba raide, la balle étant entrée par le derrière de la tête. Il y eut un homme de Beaumetz [1] tué d'un coup de leur fauconneau à la batterie de nos canons pour s'être un peu trop découvert.

Quoique les assiégés fussent serrés de près, ils ne pouvaient s'empêcher d'injurier nos gens avec des rodomontades espagnoles, les appelant : *Coïons !* et disant qu'ils perdaient leur temps à les assaillir, qu'ils seraient plus d'un an à ce siège, mais qu'ils perdraient plus de la moitié de leurs gens. Nos soldats, qui ne manquaient pas de leur répondre, voyaient bien à quel point les ennemis étaient réduits. Vers midi, il arriva quatre gros canons de batterie qui venaient d'Abbeville, conduits par quelques compagnies de gens de guerre et force paysans ; ils arrivèrent au village de Wavans [2], à deux heures après-midi ; on

1. Commune du canton de Bernaville, arr. de Doullens.
2. Commune du canton d'Auxi-le-Château, arr. de Saint-Pol.

croit que cette nouvelle intimida fort les assiégés. Vers trois heures, on fit passer le canon dans la rivière à guet à Wavans, mais une pièce versa et on ne put la retirer de l'eau qu'à minuit.

Depuis la pointe du jour de St-Laurent jusqu'à trois heures après-midi que les assiégés parlementèrent, nos gens ont tiré vingt-cinq volées de canon sur le château d'Auxi.

Le 11 août, M. de Rambures, ayant pris le château d'Auxi par appointement, fit commandement aux habitants de plusieurs villages des environs d'aller démolir le château et l'église de ce lieu. Les habitants de Domart y allèrent tous à tour de rôle pendant deux jours.

Le 8 octobre, notre armée prit une petite ville appelée Maubeuge; après l'avoir pillée, nos soldats la brûlèrent entièrement, voyant qu'elle était de trop grand'garde et aussi qu'elle n'était pas tenable.

Le 10 dudit mois, notre armée prit aussi la petite ville d'Yvoy, dans le Luxembourg, qui, tout aussitôt, fut reprise par les Impériaux [1].

La ville de Bréda, au duché de Brabant, fut rendue aux Hollandais après un siège de quatre mois, le 14 octobre [2].

Le 15 octobre, la ville de Landrecies [3], en Hainaut, fut rendue à composition par M. le cardinal de la Valette [4].

1. Pendant le siège de Bréda, dit Montglat, les Espagnols surprirent Yvoy et coupèrent la gorge à tous les Français qu'ils y rencontrèrent. Cette place, vivement attaquée par le maréchal de Châtillon le 14 août, avait capitulé le lendemain.

2. Montglat dit le 8 octobre et Richelieu dit le 7.

3. Cette place avait capitulé le 25 juillet précédent.

4. Louis de Nogaret de la Valette, second fils du duc d'Epernon,

M. de la Meilleraye [1], grand maître de l'artillerie de France, étant entré en Picardie avec une armée et son canon, arriva dans Abbeville le 1er octobre. On croyait qu'il entrerait dans l'Artois, parce qu'il avait fait faire une grande quantité de claies dans la forêt de Crécy [2] et force sacs pleins de mousse qu'on avait ramassée dans les bois ; le vulgaire croyait que ces sacs de mousse devaient servir à étancher une rivière. M. de la Meilleraye fit faire à Abbeville force sacs de toile. Voyant tous ces grands apparats de guerre, on croyait qu'il allait faire quelque siège en Artois ou quelque haute entreprise ; mais, le 4 octobre, il retourna sur ses pas avec son armée, son canon et tout son attirail pour aller rejoindre en Hainaut le cardinal de la Valette et M. [3], qui y étaient avec une puissante armée, et, ainsi réunis et amassés, ils tournoyèrent tantôt d'un côté tantôt d'un autre, jusqu'à ce qu'enfin ils se portèrent sur Avesnes [4] en Hainaut et feignirent de faire le siège de cette ville ; ils la firent même sommer par un héraut de se rendre au roi de France, mais la garnison répondit par un refus. Or, les ennemis, en voyant toutes les marches et les contre-marches de l'armée française, ne savaient à quoi s'en tenir sur les desseins de nos gens ni quelle ville ils allaient assiéger ; aussi, toutes les villes du

entra dans l'Eglise et fut nommé cardinal en 1621. Il mourut à Rivoli le 28 septembre 1639.

1. Charles de la Porte, duc de la Meilleraye, né en 1602, obtint un avancement rapide dans l'armée grâce à l'appui de son cousin germain, le cardinal de Richelieu. Nommé grand maître d'artillerie, maréchal de France et surintendant des finances, il mourut à l'Arsenal le 8 février 1664.

2. Chef-lieu de canton, arr. d'Abbeville.

3. Le duc de Candale, frère du cardinal de la Valette

4. Chef-lieu d'arrondissement, dép. du Nord.

Hainaut se tenaient également fortes et garnies d'hommes et de munitions. Quand les ennemis furent certains que les Français en voulaient à Avesnes, ils firent sortir en toute diligence de Landrecies [1], qui en est assez rapprochée, la plus grande partie de la garnison avec des vivres et des munitions, qu'ils firent entrer dans Avesnes, déjà investie par l'armée française, sauf d'un seul côté, ce qui donna aux ennemis l'idée d'y faire entrer leurs gens et leurs munitions. Les nôtres s'étaient servi de ce stratagème pour faire dégarnir Landrecies d'hommes et de munitions, ce qui eut lieu; aussi, le 6 octobre, toute l'armée française se leva et se porta sur Landrecies ; cette ville fut investie de toutes parts; l'ennemi, s'apercevant de ce stratagème, regretta bien d'avoir dégarni cette ville, qui se trouvait assiégée au défaut de la cuirasse, comme on dit en commun proverbe, et fut prise à l'improviste.

Notre armée, après la prise de Landrecies, s'empara d'emblée de Berlaimont [2] le 16 octobre.

Notre armée ayant pris Landrecies, on en détacha un parti qui alla prendre Aymeries [3] après un siège de trois jours ; on y mit en garnison M. de Mouflers, qui conduisait le régiment du vidame avec M. de Vaucelle (17 octobre).

Deux jours après, l'armée ennemie s'approcha d'Aymeries pour l'assiéger, et, le 19 octobre, nos gens se rendirent sans attendre le siège.

M. le maréchal de Châtillon [4] alla assiéger la ville

1. Chef-lieu de canton, arr. d'Avesnes.
2. Chef-lieu de canton, arr. d'Avesnes.
3. Commune du canton de Berlaimont.
4. Gaspard III, comte de Coligny, seigneur de Châtillon, né en

de Damvillers, en Luxembourg ; après un siège de [1], cette ville se rendit par appointement le 22 octobre [2]. Quand la ville eut été bloquée, des lignes de circonvallation et de conjonction et des tranchées ayant été ouvertes, Châtillon fit placer les canons sur le bord des fossés, qui contenaient six pieds d'eau, mais on s'aperçut que le canon n'était suffisant pour faire brèche raisonnable à la muraille ; il fallut la miner à fleur d'eau, et, pour cela, on remplit les fossés de sacs de terre et de fascines afin de les combler ; alors les mineurs allèrent à la sape à la muraille et y firent un trou comme un fourneau ; ils s'y mirent à couvert pour faire leur mine ; mais notez que nos mineurs, en dépit des assiégés qui tiraient sans interruption, marchaient en plein midi sur les sacs à la faveur de nos canonnières et de nos mousquetaires, qui tiraient jour et nuit. Les assiégés n'osaient paraître à leurs murailles pour tenter d'interrompre nos mineurs dans leur entreprise ; ces derniers arrachèrent de gros grès avec des crochets de fer au pied d'un gros bastion, sous lequel ils firent la mine ; après qu'elle fut achevée, ils la firent jouer si bien à propos qu'elle emporta et fit sauter le bastion ; il fut renversé dans le fossé de si vive force que les pierres de taille et les gros grès volaient en l'air et retombaient à plus de deux cents pas. Après que ce bastion eut été renversé, on donna l'assaut ; nos gens montèrent sur la muraille, mais elle était retranchée en dedans, de

1584, se retira du service en 1641 avec le grade de maréchal de France ; il mourut en 1646.

1. Les assiégés se rendirent après six semaines de tranchée ouverte, d'après les *Mémoires* du baron de Sirot.

2. Suivant Montglat, la mine joua le 24 et les Espagnols quittèrent la place le 27 pour se rendre à Vireton.

sorte qu'ils ne purent aller plus loin ; ils attendirent un nouvel ordre. Mais les assiégés, redoutant un second assaut plus violent et craignant que leur ville ne fût mise à sac, demandèrent à capituler ; pour signe, ils arborèrent un drapeau blanc sur la muraille ; c'est la couleur des lys de France, car le blanc est un présent envoyé du ciel au roi Clovis. Par la capitulation, les assiégés devaient sortir vie et bagues sauves, tambour battant, mèche allumée.

Les bourgeois qui ne voulurent point quitter la ville y demeurèrent et jouirent de leurs biens et privilèges accoutumés. La ville était dans le plus grand désordre ; la plupart des maisons avaient été abattues et ruinées par le canon ; mais les habitants disaient que les bombes et les grenades les avaient plus endommagées que les coups de canon, car, quand une bombe tombait sur le toit d'une maison, elle écrasait tout jusqu'en bas, tuant et brûlant ce qu'elle rencontrait. Les habitants avaient fait une invention pour ce sujet durant le siège ; il y avait deux cloches en deux échauguettes ; il se trouvait deux hommes qui avaient la charge de prendre garde à nos mortiers, qui jetaient les bombes et les grenades, et, quand ils voyaient l'amorce de ces mortiers fumer, ils sonnaient leur cloche en criant : « Gard ! gard le corbeau noir ! » parce que les bombes et les grenades volaient en l'air comme les corbeaux et étaient de couleur noire. Ces bombes volent en l'air assez lentement, produisent un son comme un sifflement de vent et l'on voit tout autour comme des bluettes et des étincelles de feu. De sorte que, quand les gardiens étaient dans les échauguettes pour surveiller nos mortiers, ils voyaient bien prendre l'amorce. Un jour, il prit envie à notre jeteur

de bombes de mettre seulement de l'amorce en son mortier ; il y mit ensuite le feu ; aussitôt les gardiens sonnent les cloches en criant : « Gard ! gard ! » Mais ils ne virent sortir du mortier que de la fumée, ce qui fit rire le jeteur de bombes et ceux qui furent témoins de sa feinte : « Ils ont été trompés, les coïons ! criaient-ils ; ils ont eu peur de nos fumées ! » Le jeteur de bombes leur dit : « Je m'en vais vous envoyer le corbeau noir que vous haïssez tant. » Aussitôt il mit le feu à une bombe, puis au mortier, et bientôt l'on entendit un bruit confus dans la ville ; les assiégés criaient : « Miséricorde ! »

1638

M. de [1], gouverneur de Doullens, avait formé le dessein de prendre la Bassée [2] par surprise ; pour mener à bien cette entreprise, il reçut l'autorisation de lever les garnisons d'Amiens, d'Abbeville et de Doullens ; les deux premières arrivèrent dans cette ville le 12 mars ; la garnison d'Abbeville, composée de sept compagnies de chevau-légers allemands, passa par Prouville [3], et celle d'Amiens, par Naours [4]. Cette petite armée se trouva de bon matin près de la Bassée, mais il arriva par malheur qu'un soldat d'infanterie, mal stylé pour une affaire d'aussi grande importance, lâcha, par mégarde, son mousquet, ce qui donna l'alarme dans la ville. Cette armée dut alors rebrous-

1. François de Jussac d'Ambleville, sieur de Saint-Preuil.
2. Chef-lieu de canton, arr. de Lille.
3. Commune du canton de Bernaville, arr. de Doullens.
4. Commune du canton de Domart, arr. de Doullens.

ser chemin, laissant tout l'attirail et les ponts de bateaux dans les fossés. Les soldats de la garnison d'Abbeville surprirent ceux de Domart sur le soir, et logèrent dans ce bourg, où ils firent de grands dégâts, car les habitants durent les nourrir à discrétion ; ils repartirent le lendemain, 17 mars, après déjeûner.

M. de Châtillon commandait notre armée de France en l'an 1638 ; M. du Hallier [1] était son lieutenant, et M. de la Ferté [2] commandait en l'absence de M. du Hallier. M. de la Ferté était logé à Domart avec cinq régiments de gens de pied, savoir : le régiment de Langeron, celui de Navarre, celui de Champagne et celui de Turenne.

Les troupes qui rôdaient au delà de l'eau de Somme par logements importuns et ruineux fatiguèrent les gens de ces pays à l'égal de ceux des frontières ; les cruautés des gens de guerre, tant gens de pied que gens de chevaux, faisaient pitié, car ils brûlaient, violaient force femmes et force filles, tuaient des hommes, composaient et tyrannisaient les pauvres paysans en leur rôtissant et grillant la plante des pieds au feu.

Les premiers qui passèrent l'eau de Somme furent les soldats du valeureux capitaine Gassion [3], guerrier suédois, que l'on appelait les Gassions ; ils faisaient une guerre acharnée contre l'Empereur, et s'étaient

1. François de l'Hôpital, né en 1583, d'abord évêque de Meaux, quitta l'état ecclésiastique en 1611, devint maréchal de France en 1643 et gouverneur de Paris en 1649. Il mourut en 1660.

2. Jacques d'Estampes, marquis de la Ferté-Imbault, né en 1590, créé maréchal de France en 1661, mourut en 1668 dans son château de Mauni, près Rouen.

3. Jean, comte de Gassion, né à Pau en 1609, maréchal de France en 1643, mourut des blessures qu'il reçut devant Lens le 28 septembre 1647.

mis au service du roi de France sans solde ni pension, se contentant de prendre ce qu'ils pourraient gagner à la pointe de leur épée ; c'est pourquoi ils pillaient et volaient tout ce qu'ils rencontraient ; ils démontèrent même plusieurs cavaliers français arriérés des grands seigneurs ; bref, tant dans les villes que dans les villages, ils ont pris tout ce qu'ils purent attraper. Ils ont fait autant de mal en Picardie que les ennemis. Ces Suédois étaient toujours destinés pour l'avant-garde de l'armée du roi ; ils partaient toujours une journée avant les autres ; le 17 mars, ils logèrent à Domqueur [1] et au Plouy [2].

Le 18 mai, toute la gendarmerie, tant de pied que de cheval, passa la Somme en quatre endroits afin d'éviter le désordre et pour ne point gâter les blés ; une partie passa par Amiens, où était le canon, une autre par Picquigny [3], une autre par Pont-Remy [4], et une autre par Abbeville ; la plupart des troupes qui passèrent dans cette dernière ville étaient composées d'infanterie ; quelques régiments, qui devaient passer ensuite à Saint-Riquier [5], menaient avec eux un certain nombre de barques à grands bords, mais l'une d'elles se trouva si large qu'elle ne pouvait passer par la porte du Bois à Abbeville ; il fallut enlever le pavé et rompre quelque peu du cintre de la porte pour faire passer la barque. Toutes ces barques étaient placées sur des chars à quatre petites roues que l'on avait construits à cet effet. Il y avait un grand nombre d'infanterie,

1. Commune du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arr. d'Abbeville.
2. Annexe de Domqueur.
3. Chef-lieu de canton, arr. d'Amiens.
4. Commune du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arr. d'Abbeville.
5. Commune du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher.

de grandes munitions de guerre et un grand attirail.

Les soldats qui avaient traversé la Somme à Abbeville et à Picquigny logèrent à Domart le même jour, qui était le mardi 18 mai ; il y avait dix jours qu'on les attendait dans ce bourg, car on parlait diversement de leur passage. La crainte que les habitants avaient des Gassions leur fit quitter Domart, où il ne resta que quarante hommes et huit femmes. Les soldats arrivèrent à Domart à deux heures de l'après-midi ; il y avait cinq régiments complets de gens de pied, tous beaux hommes ; ils étaient si nombreux que tout le monde n'était pas encore entré à dix heures du soir ; en outre, il y avait tant d'attirail qu'il n'est pas croyable. Ces soldats gâtèrent bien vingt-cinq journaux de blé à Domart.

Le mercredi 19 mai, il passa encore cinq régiments par Domart ; ils suivirent la vallée de Franqueville [1].

Le rendez-vous de toutes ces troupes était à Bouquemaison [2], où elles arrivèrent le jeudi 20 mai ; le canon passa par le moulin de Ronval, près de Doullens, en un endroit où l'on passe la rivière à guet ; près de là se trouvait un pont qui servit au passage des gens de pied. Après avoir passé la rivière d'Authie en trois endroits, cette armée se rendit à Bouquemaison, où il se trouva environ vingt mille hommes et dix-huit pièces de canon.

Le vendredi 21 mai, cette armée entra dans l'Artois à Saint-Quentin [3] et alla loger à l'abbaye de Cercamp [4] et aux environs.

1. Commune du canton de Domart, arr. de Doullens.
2. Commune du canton de Doullens.
3. Annexe de Vieil-Hesdin, canton d'Hesdin.
4. Annexe de Frévent, canton d'Auxi-le-Château.

Le samedi 22, elle arriva au bourg de Saint-Pol, et, au délogement, l'arrière-garde mit le feu et réduisit tout en cendres [1].

Le dimanche 23, notre armée arriva au bourg de Pernes [2]; le lundi, elle quitta ce bourg, chemina pendant un jour et une nuit, et finalement arriva près de Saint-Omer le mardi 25 mai [3].

Or, le maréchal de Châtillon, voyant la terreur et l'épouvante que son approche augmentait de jour à autre par tout le pays ennemi, tint conseil de guerre le 27 mai; il y fut résolu que l'on ferait le siège de Saint-Omer.

Cette ville, qui faisait partie du territoire des anciens Morins, que subjugua César, a été commencée par un évêque de Térouanne, qui y bâtit un monastère de son nom, *Omer*, et, par sa sainte vie, le rendit fort fréquenté; c'est aujourd'hui l'une des places considérables de la Flandre, belle et grande comme Orléans; elle est située sur la rivière d'Aa et en partie dans un marais; elle est bien bastionnée et bien fortifiée, comme doit l'être une place qui sert aux Espagnols de frontière contre la France depuis que l'Artois en a été démembré, comme chacun sait; elle est également distante de quatre lieues des villes d'Ardres et d'Aire [4]; enfin elle est fort superbement bâtie, notamment son abbaye. Dès que le siège en fut résolu, les nôtres en

1. C'est l'arrière-garde, que commandait le comte de Saligny, qui incendia Saint-Pol en quittant cette ville.

2. Commune du canton d'Heuchin, arr. de Saint-Pol.

3. L'armée de Châtillon campa à Blandecques et à Arques le 25 mai (Montglat). Le colonel Lancelot de Grobbendonck, baron de Weesemael, gouverneur de Saint-Omer, avait pris position au fort du Bac avant l'arrivée de Châtillon.

4. Aire-sur-la-Lys, chef-lieu de canton, arr. de Saint-Omer.

furent d'autant plus satisfaits que la prise des places dont vous avez entendu parler rendait désormais son blocus très facile; la prise de cette ville ne devait point tarder si elle n'était pas secourue.

Le maréchal de Châtillon donna ordre à mille chevaux et à douze cents hommes de pied de se trouver le 28, à midi, à la tête de son quartier. Mais les troupes n'ayant pu être prêtes à cette heure, l'entreprise fut remise au lendemain à la même heure. Les nôtres devaient attaquer un passage nommé Saint-Momelin, où se trouvait un bac pour passer la rivière d'Aa et le canal de Saint-Omer. Le 29 mai, à midi, le maréchal de Châtillon arrivait en présence des ennemis avec mille cavaliers, douze cents fantassins et deux petites pièces de campagne ; il employa quatre cents hommes du régiment de Champagne et autant du régiment des Écossais, qu'il fit soutenir par trois cents hommes du régiment des Gardes. Les nôtres se portèrent si vaillamment que les ennemis, ne pouvant soutenir leurs efforts, quittèrent un retranchement qu'ils venaient de commencer et se jetèrent en désordre dans un grand bac et dans sept ou huit bateaux qu'ils tenaient prêts pour leur usage, après avoir fait une saluade générale de mousquets qui ne blessa aucun de nos gens. Le dessein des ennemis était de se fortifier de l'autre côté de la rivière, où ils attachèrent leurs bateaux ; le maréchal de Châtillon fit avancer deux petites pièces de canon à l'endroit le plus élevé de la rive opposée, qu'il venait de gagner ; il y plaça divers pelotons de mousquetaires qui délogèrent les ennemis et les forcèrent de se retirer dans la ville après avoir abandonné leurs bateaux; quelques-uns de nos soldats se jetèrent à la nage dans la

rivière et ramenèrent les bateaux sur notre bord ; Châtillon s'en servit pour faire passer deux cents hommes qui se logèrent dans quelques maisons et dans un pré fossoyé, et il ordonna au sieur Ralle, ingénieur, de faire exécuter le travail qu'il jugerait nécessaire.

Parmi les prisonniers que les nôtres firent sur ce chemin, il se trouva un Écossais, fort résolu, qui avait été envoyé précédemment de Saint-Omer vers le comte de Fontaine [1] pour lui faire connaître l'état de la ville ; ce soldat cherchait à rentrer dans la ville pour remettre la réponse du comte de Fontaine au corps des habitants de Saint-Omer, qu'il promettait de secourir ; déjà, le soldat écossais avait passé le premier bac avec dix autres cavaliers allemands quand ils furent salués de cinquante ou soixante coups de mousquet tirés par nos gens, qui s'étaient cachés dans des broussailles. L'escorte du soldat écossais l'abandonna ; il rebroussa chemin et voulut repasser le bac, mais son cheval, rendu furieux de cette mousquetade, rompit un ais du bac, qui coula à fond.

Prise de Cassel d'après la *Gazette*.

Prise de Jean de Werth et autres colonels de l'armée impériale le 3 mars, d'après la *Gazette*.

Ledit Jean de Werth fut relâché de sa prison du bois de Vincennes le 7 janvier 1641. C'est un gros homme de moyenne grandeur, de bonne apparence et de bon jugement avec le nez camus, âgé de soixante ans environ [2].

1. Paul-Bernard Fontaine, officier de fortune, nommé comte en 1626 pour les services rendus à la maison d'Autriche, fut tué à Rocroi.

2. Fait prisonnier à la bataille de Rhinfeld gagnée le 2 mars 1638 par le duc de Weymar, Jean de Werth fut amené à Paris et conduit au château de Vincennes, où il fut fort bien logé. Ce

Le 20 mai, il arriva en la ville de Doullens cinq grosses cloches que nos armées avaient dépendues aux environs de Pernes. Le 27, on les mena à Amiens pour mieux les vendre.

Le même jour (le 20 mai), M. de Saint-Preuil, gouverneur de Doullens, manda les jeunes gens de tous les villages de son gouvernement, entre autres ceux de Domart.

Le même jour, le duc de Weymar [1] a défait l'armée du général Galas [2], qui avait dessein de venir renforcer l'armée des Pays-Bas, pour lors fort oppressés parce que M. de Châtillon tenait la ville de Saint-Omer étroitement assiégée avec une armée de soixante mille

fameux guerrier, d'une naissance obscure, portait le nom de son village, situé dans la province de Gueldre. Pendant sa captivité, les plus riches seigneurs et les dames du plus haut rang se plaisaient à lui rendre visite ; il buvait et prisait sans cesse. Un très grand nombre de chansons furent faites sur Jean de Werth, qui était l'épouvantail des petits enfants et le croquemitaine du XVIIe siècle ; son nom même était devenu une injure. Ces chansons se perpétuèrent jusqu'à l'époque où fut composée celle du duc de Marlborough. Voici un couplet de l'une de ces chansons qui réjouirent si fort la cour et la ville :

A se barbouiller de tabac
Trouvait-on de la gloire ?
Se piquait-on d'un estomac
Qui fût si propre à boire ?
Certaines dames de ce temps
L'emportent pour ces beaux talens
Sur Jean de Werth.

1. Bernard, duc de Saxe-Weymar, illustre capitaine allemand, né à Weymar en 1604, prit du service sous Gustave-Adolphe en 1631 et remplaça ce dernier. Il fut l'un des plus fidèles alliés de la France dans la lutte qu'elle soutint contre la Maison d'Autriche. Il mourut le 18 juillet 1639.

2. Matthias Gallas, né à Trente, servit de bonne heure en Allemagne ; ce ne fut pas un grand général, mais, à défaut de talent, il donna des marques d'habileté. En 1638, il se retira en Bohême et déposa son commandement ; replacé à la tête de l'armée impériale en 1643, il mourut à Vienne en 1647.

hommes. Au début du siège, son armée ne se composait que de vingt mille hommes, mais, en peu de jours, elle se trouva triplée ; durant un mois, il passait tous les jours, et en grande hâte, des soldats par Abbeville.

Le 26 mai, le maréchal de la Force [1] investit le Catelet, que les ennemis avaient pris dès leur entrée en France ; peu de temps après, il leva son camp pour pénétrer en Artois.

Le même jour, le tonnerre tomba sur trois hommes ; il y en eut un, nommé Culabant, qui fut tué sur place ; le second eut les génitoires arrachées et le troisième fut grièvement blessé. Ils revenaient d'Abbeville, et, voyant venir la pluie, ils se mirent sous un arbre, près de Saint-Riquier ; ils étaient plusieurs personnes, mais il n'y en eut que trois d'atteintes. Ce Culabant était de Domléger [2] ; c'était un homme fort adonné au vin et au blasphème, grandement dissolu et confit en débauche.

Le 1er juin, le régiment de Fouxquesole fut entièrement défait ; M. de Fouxquesole, mestre de camp, fut tué.

Le même jour, le régiment d'Épagny fut aussi entièrement défait ; M. d'Épagny [3], mestre de camp, fut fait prisonnier avec son fils [4] et plusieurs de ses gens, mais il y en eut beaucoup de tués sur place.

1. Jacques Nompar de Caumont, marquis puis duc de la Force, né en 1558, servit, jeune encore, sous la bannière du roi de Navarre ; disgracié sous Louis XIII, il rentra cependant en faveur et fut nommé maréchal de France en 1621. Sa dernière campagne est celle de 1638 ; il mourut en 1652, laissant des mémoires fort curieux.

2. Commune du canton de Crécy, arr. d'Abbeville.

3. René Gouffier, seigneur d'Epagny et de Courteville, né en 1586, mourut en 1670.

4. René Gouffier, fils cadet du précédent, mourut au retour de sa prison de Saint-Omer.

En marge : M. d'Épagny revint en France et passa par Abbeville le 24 septembre suivant.

Le 9 juin, M. le Duc arrêta M. d'Haucourt [1] en sa maison, où il l'avait mandé ; il fut mené à la citadelle d'Amiens.

On lit plus loin, fol. 111 et 112 :

Le 9 juin, M. le Duc (de Chaulnes) manda M. de Haucourt en son logis à Amiens. M. de Haucourt s'y rendit aussitôt. Après les compliments d'usage, M. le Duc dit : « Monsieur, le Roi m'a chargé de vous arrêter. Donnez-moi votre épée. » Il fut conduit dans la citadelle d'Amiens, où il trouva M. de Manicamp. Mme de Haucourt ayant appris l'arrestation de son mari se rendit à Amiens ; elle se jeta aux pieds de M. de Bellejamme, intendant, et lui demanda justice.

Le maréchal de Châtillon, qui avait mis le siège devant Saint-Omer, faisait avancer le travail pour faire ses approches ; il fit les tranchées en plusieurs endroits avec les lignes de circonvallation et les lignes de communication propres pour un tel siège ; il fit faire aussi plusieurs forts très élevés pour placer le canon ; ces forts étaient si hauts et en des endroits si commodes que l'on découvrait facilement dans la ville. Cette place est bien fossoyée ; elle est entourée de grands et larges fossés pleins d'eau d'une profondeur de sept pieds, mais il n'y a pas de citadelle. Aux lignes de circonvallation, on faisait travailler les soldats, qui gagnaient vingt sous par jour ; il y avait à ce siège vingt mille louchets à buire et dix mille hoyaux et

1. Robert de Saint-Delis, marquis de Heucourt, seigneur d'Havernas, fut décapité en 1638 pour avoir voulu livrer Amiens au cardinal-infant. Il avait épousé Marie Arnauld, et non Arnoult.

pics que les commissaires du Roi avaient fait faire au mois de février précédent à Amiens et à Abbeville moyennant vingt-deux sous la pièce ; il y avait aussi grande quantité de pelles ou palots, de cognées et de serpes, mais on en transporta un certain nombre à l'armée du maréchal de Brézé [1], qui assiégeait le Catelet.

Le 9 juin, le maréchal de la Force, qui avait une armée aux environs de Péronne, Saint-Quentin et Liesse [2], composée de vingt mille hommes. alla rejoindre le maréchal de Châtillon devant Saint-Omer. D'autres régiments allèrent grossir l'armée de ce dernier ; ils entrèrent en Artois vers Saint-Quentin, et, le 11 juin, ils arrivaient aux environs de Doullens, de Lucheux [3] et de Pas ; ils commirent de grands dégâts en Artois, car ils mettaient le feu partout où ils passaient, prenaient ou tuaient tout ce qu'ils rencontraient.

Le 12 juin, les Hollandais mirent le siège devant Bruges ; mais, comme c'était pour voir la contenance des Espagnols, ils se retirèrent subitement.

Le 1er juillet, l'ennemi prit un fort que nos gens avaient fait au commencement du siège de Saint-Omer, et que l'on appelait le fort du Bac [4] ; il y avait avec ce fort deux redoutes toutes fraisées de pieux de bois. Ce fort était défendu par deux mille cinq cents

1. Urbain de Maillé, marquis de Brézé, né en 1597, devint beau-frère de Richelieu. Il mourut avec le grade de maréchal de France en 1650.
2. Commune du canton de Sissonne, arr. de Laon.
3 Commune du canton de Doullens.
4. Ce fort, établi à Saint-Momelin, fut ainsi nommé, dit Montglat, « à cause que c'était le lieu où on passait dans un bac la rivière d'Aa. »

hommes commandés par Manicamp ; il fut assiégé par les armées de Piccolomini [1], du prince Thomas et d'un autre général dont je ne me rappelle plus le nom [2] ; bref, ces trois armées se composaient de trente mille hommes ; tandis que ces derniers battaient le fort du Bac de seize canons, ceux de la ville de Saint-Omer sortaient par la rivière avec deux belandres portant chacune deux pièces de canon, qu'ils chargeaient de boulets chaînés pour couper les fraises du fort. Les ennemis firent les approches de nuit avec des gabions qu'ils roulaient devant eux et établirent leurs batteries à soixante pas du fort. Dès lors, ils tirèrent sans interruption et leurs boulets enlevaient la terre du fort, qui n'était point encore achevé ; ils lançaient des grenades avec la main et tuèrent ainsi plusieurs de nos soldats. Les nôtres se défendirent vaillamment du jeudi au lundi, mais ils durent se rendre à composition.

M. de Manicamp [3] envoya deux hommes à M. de Châtillon pour en obtenir des munitions de guerre et des vivres. M. de Châtillon fit répondre qu'il y donnera ordre, mais il ne put faire parvenir le ravitaillement promis à cause d'un petit fort fait par nos gens, lequel se trouvait entre la ville et le fort du Bac. M. de Manicamp n'avait plus ni vivres, ni poudre, ni boulets, ni mèches Cependant Piccolomini et le prince Thomas, ainsi que ceux de la ville, canonnaient nuit et jour le

1. Ottavio Piccolomini, général autrichien, d'origine italienne, né en 1599, mort à Vienne en 1656.

2. C'était le comte d'Isembourg, gouverneur de Namur (V. *La guerre de Trente ans en Artois*, p. 39).

3. Achille de Longueval, seigneur de Manicamp, gouverneur de Colmar, lieutenant général en 1647 et gouverneur de La Fère en 1653.

fort du Bac ; leurs boulets perçaient les terrasses de part en part, car la terre n'était pas encore ferme, puisque le fort était nouvellement fait ; aussi la terre s'éboula en trois endroits, faisant brèche raisonnable. Les ennemis donnèrent un premier assaut, mais sans succès. Le lendemain, ils tentèrent un assaut général, mais ils furent vigoureusement repoussés. Cependant nos gens manquaient de tout ; ils mangeaient leurs chevaux d'artillerie faute de pain.

Un petit fort établi à cent pas du fort du Bac [1], que défendaient deux cents soldats français, fut alors attaqué par les ennemis, qui ne rencontrèrent que fort peu de résistance ; la plupart des défenseurs de ce fort furent tués, et les autres furent dépouillés et mis à nu comme la main ; on les conduisit en cet état dans la ville de Saint-Omer, sans qu'il fût possible à ceux du fort du Bac de les secourir, car ils avaient leurs propres affaires à soigner.

L'ennemi tenta un nouvel assaut général contre le fort du Bac, mais il fut encore repoussé.

Pour la quatrième fois, les Espagnols se préparèrent à donner un assaut général pour le 30 juin. A cet effet, ils disposèrent plus de quatre cents échelles si larges que quatre hommes pouvaient y monter de front ; chaque soldat devait monter avec une grenade à la main. Tous ces apprêts se faisaient à la vue des pauvres assiégés, qui ne pouvaient plus tenir, puisqu'ils n'avaient plus ni vivres ni munitions.

M. de Manicamp se voyant en tel désordre demanda

1. C'était le fort de Saint-Momelin, où commandait Charles Gigault de Bellefonds, maréchal de camp, gouverneur du Catelet en 1638, mort en 1644.

à capituler [1]. Les assiégés obtinrent la vie sauve et une escorte pour les conduire dans la plus prochaine ville du royaume de France, mais sans spécifier dans quel temps. A leur sortie du fort, on leur donna une escorte de six cents hommes, et on les fit passer au milieu des trois armées ennemies en guise de trophée. Pendant ce défilé, les officiers et les soldats espagnols voyant que nos gens étaient bien faits, de bonne mine, de bonne apparence et bien vêtus, notamment les officiers : « Messieurs ! messieurs ! leur criaient les ennemis, où voulez-vous aller ? Tenez-vous avec nous ; nous vous baillerons bons gages. Tenez, voilà dix, douze rixdhalers que vous aurez chacun. » Et, de fait, ils leur montraient de l'argent en disant : « Venez, venez des nôtres, aussi bien vous avez du pire ; votre parti s'en va dissiper et affaiblir ; vos armées s'en vont en déroute. Voyez, nous avons défait le régiment d'Épagny et le régiment de Fouxquesole ; nous les avons tués et fait les autres prisonniers ; ils sont à Bourbourg captifs et misérables à jamais. Les Hollandais, de qui vous espérez du secours en vos affaires de guerre, lesquels sont confédérés et alliés de votre Roi, eh bien, ils sont aussi entièrement défaits ; nous les avons dernièrement battus près d'Anvers. Toutes nos villes frontières de Flandre et autres pays sont pleines de leurs gens, que nous avons faits prisonniers

1. Aucun des auteurs de mémoires n'est d'accord avec le bourgeois de Domart sur la date de la reddition du fort du Bac, qu'il fixe au 1er juillet ; Le Vassor dit que ce fort s'est rendu le 7 juillet, Châtillon dit le 8 et Richelieu, le 11. Nous pensons qu'il faut admettre la date du 8, car, d'après une lettre de ce jour, Châtillon, en demandant du renfort au maréchal de la Force, fait connaître à ce dernier « que les ennemis se sont saisis de la digue entre le quartier de du Hallier et le Bac. »

et esclaves, et nous avons tué le reste ; de plus, en Allemagne, n'y espérez plus rien, car les armées y ont été défaites ; en Italie, tout est en déroute. C'est pourquoi, rangez-vous des nôtres, et prenez de l'argent puisqu'on vous l'offre ; on vous fera bonne guerre. » Nos gens ont répondu : « Non, nous n'en ferons jamais rien. Nous voulons servir notre bon roi de France jusqu'à la mort. » Bref, les ennemis usaient de menaces avec des rodomontades à l'espagnole contre ces pauvres prisonniers.

Les soldats espagnols composant l'escorte de ces malheureux captifs les conduisirent dans toutes les villes de Flandre et dans les villages et les bourgs des autres provinces, dans le but de les empêcher de retourner en France pour qu'ils n'y reprissent plus les armes, et affaiblir ainsi notre armée. Et quand ces pauvres captifs leur demandaient : « Messieurs, où nous menez-vous ? — Allons ! allons ! répondaient les Espagnols ; il est bien dit que nous vous devons mener dans la première ville de France, mais il n'est pas dit ni spécifié en quel temps ; allons, suivez ! » Chacun des prisonniers ne touchait qu'un morceau de pain par jour. Lorsque l'un d'eux s'écartait, il recevait un coup de pistolet dans la tête. Bref, ils furent conduits jusqu'à Saint-Hubert, dans les Ardennes ; plus de cinq cents d'entre eux se sauvèrent dans la forêt et rentrèrent en France ; ils se rendirent à Abbeville, où se trouvait alors le cardinal de Richelieu, qui leur donna à chacun quatre quarts d'écu. Les uns retournèrent à l'armée du maréchal de la Force et les autres rejoignirent celle de Châtillon, qui était alors près de Doullens ; c'était le 13 août. Il en passa une bonne partie par Domart ; c'est un sergent qui m'a donné

tous ces détails, en me disant que le reste des prisonniers est encore entre les mains des ennemis [1].

M. de Manicamp fut fait prisonnier d'État et conduit dans la citadelle d'Amiens (1er août), attendu que le fort du Bac se rendit par sa faute. Il fut relâché le 8 décembre 1643, après la mort du cardinal de Richelieu.

Le vendredi 2 juillet, M. le maréchal de Châtillon commença à battre la ville de Saint-Omer en treize endroits ; il avait fait faire treize forts très élevés dans chacun desquels se trouvaient six canons.

M. de Saint-Preuil, gouverneur de Doullens, est fait général d'une armée de quatre mille hommes détachés de l'armée du maréchal de Brézé.

Le 5 juillet, M. de Saint-Preuil et le maréchal de Brézé conduisirent à Landrecies un convoi de cinq cents charrettes chargées de toutes sortes de munitions et de vivres, avec un grand nombre de vaches et de moutons et autres choses nécessaires. Tout cela marchait au milieu des gens de guerre; ils entrèrent dans Landrecies sans avoir vu les ennemis. Au retour, cette armée, forte de huit mille hommes, s'avança sur un village où il y avait un fort; deux de nos gens furent tués et le neveu de M. de Saint-Preuil reçut un coup de pistolet dans la poitrine. Des paysans armés attendaient aux barrières du village ; nos soldats forcèrent les barrières et tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent. Il y eut là un grand carnage.

1. Richelieu, en racontant le même fait dans ses Mémoires, dit que Manicamp et ses gens devaient sortir avec armes et bagages et être conduits en France sous escorte « dans deux fois vingt-quatre heures », mais qu'on « les promena vingt-huit jours durant par toute la Flandre, le Hainaut, le comté de Namur, pays de Luxembourg et celui de Trèves, avec toutes les incommodités qu'on peut faire souffrir à des hommes qu'on veut faire périr. »

Le 6 juillet, un sergent d'une compagnie de gens de pied fut condamné à la dégradation pour avoir fait le coïon : on l'attacha à l'estrapade, où il eut la tête et le menton entièrement rasés, comme un vilain ; il portait sur la poitrine un écriteau sur lequel on voyait en grosses lettres le mot *poltron*. Après avoir été ainsi exposé pendant quelque temps aux regards du public, on le détacha et il fut banni de la ville de Doullens avec défense de porter les armes à l'avenir dans les armées françaises.

Le jeudi 8 juillet, l'armée du prince Thomas fut mise en déroute pour la seconde fois.

Le même jour, à six heures du soir, le régiment de Navarre fut entièrement défait.

Le vendredi 16 juillet, on pendit un espion à Abbeville. Avant sa condamnation, on l'interrogea plusieurs fois, mais il ne voulut jamais avouer ; on lui serra les pouces, on lui brûla la gorge avec un fer chaud, on lui bailla la gehenne extraordinaire, on le suspendit à quatre pieds de terre ; il avoua enfin être espion et déclara qu'il suivait les armées françaises depuis trois ans, et qu'il y avait encore quatre espions en France.

Le même jour, on prit un autre espion à Surcamps [1] ; il confessa avoir vendu ce village, où les Bourguignons étaient entrés le 15 juillet au nombre de vingt cavaliers et de douze fantassins ; ils forcèrent les maisons, mais les habitans se défendirent courageusement et tuèrent deux ennemis ; leurs camarades les emportèrent, car ils ne laissent jamais leurs morts sur le champ de bataille ; ils les chargent sur leurs

1. Commune du canton de Domart, arr. de Doullens.

chevaux, le ventre au-dessous, les plient comme des veaux et les lient avec des cordes. Cependant, les Bourguignons amenèrent un homme qu'ils avaient blessé et enlevèrent tous les bestiaux qu'ils purent trouver.

Ledit espion fut interrogé plusieurs fois ; tantôt il avouait, tantôt il niait, tantôt il contrefaisait le fou ; une fois, il raconta comment l'affaire de Surcamps s'était passée ; entre autres choses, il dit que ses gens s'étaient embusqués dans un bois voisin, mais sans vouloir indiquer l'endroit exact. Finalement, on le mena de Domart à Doullens ; il était tout meurtri des coups que les paysans lui avaient donnés.

Le même jour, M. de Louvet, intendant de la justice à Abbeville, l'envoya chercher à Vauchelles [1], croyant qu'il y fût encore, parce que celui qui venait d'être pendu à Abbeville avait déclaré qu'il était son compagnon. Ledit espion était très mal vêtu et très mal en ordre ; il entrait dans toutes les maisons de Surcamps et de Brucamps [2], et, pour mieux jouer son rôle, il écossait des fèves dans les rues, et considérait tout à loisir les avenues et les entrées des villages.

Le même jour, comme les Bourguignons s'en retournaient, ils tuèrent un garde de la forêt.

Le lundi 19 juillet, les Bourguignons s'embusquèrent de nuit dans la forêt de Goyaval ; ils avaient pris de force un paysan qui devait leur servir de guide. Comme ces soldats avaient passé plusieurs nuits consécutives à faire ce métier, aux environs de Domart, leur guide profita du moment où ils succombèrent au sommeil pour s'esquiver ; il alla aussitôt prévenir les

1. Vauchelles-lès-Quesnoy, canton nord d'Abbeville.

2. Commune du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arr. d'Abbeville.

habitants des villages voisins et leur raconta qu'ayant été pris dans sa maison à Surcamps, il avait été forcé, pour se rédimer, de servir de guide aux ennemis, mais qu'il avait pu s'échapper. Les paysans s'amassèrent aussitôt en grand nombre et en diligence, et, dès la pointe du jour, ils se rendirent en bon ordre au lieu indiqué, entre le fond du Rosnel et Nouvillers ; ils étaient entrés dans la forêt du côté du Mesnil[1]. En apercevant les ennemis, ils firent une décharge générale et en tuèrent deux ; aussitôt, les autres s'enfuirent, abandonnant leurs chevaux ; d'autres se cachèrent, et l'un deux, blessé à mort, fut fait prisonnier. Lesdits paysans eurent six chevaux tout harnachés, des pistolets et un fort butin. Le tout fut vendu le même jour, mais il y eut débat pour le partage.

Ceux de Beaumetz coururent aussi vers la forêt, mais ils arrivèrent trop tard ; ils aperçurent les ennemis qui fuyaient. L'un des paysans courut après eux, mais son cheval, mal stylé à la guerre, s'approcha trop près des fuyards ; il voulut retourner sur ses pas, mais il ne put faire obéir sa cavale ; les Bourguignons l'enveloppèrent, et, après l'avoir tué, ils emmenèrent son cheval.

Le 20 juillet, quelques paysans de Prouville prirent un Bourguignon qui s'était caché dans la forêt, à la suite de l'affaire de la veille. Étant sorti à pied de la forêt, il fut aperçu par le guet, qui cria : « Je vois un homme seul qui s'en va vers Genville[2]. » On courut, on l'attrapa, on l'emmena à Prouville, où on l'interrogea ; il confessa qu'il était du nombre des Bourguignons

1. Mesnil-Domqueur, commune du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arr. d'Abbeville.
2. Agenville, commune du canton de Bernaville.

attaqués la veille, et qu'il avait quitté son cheval pour mieux se cacher.

Le même jour, on sut que notre armée avait levé le siège de devant Saint-Omer le 15 du même mois pour des raisons que le vulgaire ne sait pas ; il fut défendu par le Roi, sur peine de la vie, de parler ou deviser du siège de Saint-Omer et de l'armée de M. de Châtillon. Lesdites défenses furent publiées à Abbeville et à Amiens le 18 juillet. La raison de cela était que plusieurs personnes, ainsi que les mauvais Français, parlaient trop inconsidérément de l'état de nos affaires et éclairaient ainsi les ennemis. Trois jours avant de lever ce siège, le maréchal de Châtillon fit mener une bonne partie de son canon au Mont-Hulin [1] ; il en fit conduire huit pièces à Montreuil et se réserva le reste qu'il emmena avec lui pour sa retraite. Notre armée est à présent campée à Desvres [2], Hucqueliers [3] et aux environs, dans le Boulonnais.

L'armée du maréchal de Brézé, composée de quinze mille hommes, passa le 22 juillet en Artois par . Le 24, elle était à Bucquoy [4], village distant de cinq lieues de Doullens, et mit le feu en plusieurs endroits. Le 25, elle campa auprès de Doullens. Le 26, elle campa au bourg d'Auxi et aux environs, quoiqu'il n'y eut plus une seule maison debout à Auxi. Le 27, elle campa au village de et, comme elle passait près de Gueschard [5], cinq cents Croates de l'armée ennemie suivaient nos troupes dans le but de

1. Annexe de Sorrus, canton de Montreuil-sur-Mer.
2. Chef-lieu de canton, arr. de Boulogne-sur-Mer.
3. Chef-lieu de canton, arr. de Montreuil-sur-Mer.
4. Commune du canton de Croisilles, arr. d'Arras.
5. Commune du canton de Crécy, arr. d'Abbeville.

harceler la cavalerie de l'arrière-garde ; mais, ayant été découverts, ils furent aussitôt enveloppés par notre armée ; on les chargea de telle sorte qu'il n'en échappa aucun. Ils étaient sortis d'Hesdin. Le maréchal de Brézé allait rejoindre l'armée du maréchal de Châtillon et celle du maréchal de la Force [1].

Le Roi arriva à Amiens le 21 juillet ; il y fut reçu honorablement entre quatre et cinq heures de l'après-midi ; il fut tiré quarante coups de canon. Il prit le logis de M. le duc de Chaulnes pour son logement ; la première fois qu'il fit son entrée à Amiens, il logea à l'évêché. La seconde fois qu'il y vint, c'était en [2] ; il prit encore son logement à l'évêché. D'Amiens, il s'en alla à Abbeville, de là à Montreuil et à Calais ; c'était pour déposséder le gouverneur, appelé M. , qui était suspect parce qu'il était parent de M. de Montmorency, qui venait d'avoir la tête tranchée.

Le 22 juillet, les ennemis prirent Brême et Verceil en Italie. *En marge :* On n'oserait parler de cela librement en France, car c'est contre nous.

M. le cardinal duc de Richelieu arriva à Amiens le même jour que le Roi (le 21), à dix heures du soir ; il prit son logis aux *Trois-Cailloux*.

1. Après la levée du siège de Saint-Omer, l'armée française alla camper à Fervacques ; le 17, elle arrivait à Nielles, où elle demeura huit jours, et, de là, elle se rendit à Fruges, « où les paysans se défendirent dans une tour fortifiée qui endura quantité de coups de canon, dont Betancour, capitaine au régiment de Champagne, fut tué. » Le lendemain, l'armée se dirigea sur Lisbourg, où elle laissa ses bagages, s'avança jusqu'à Liettres, et « les généraux s'arrêtèrent au moulin de Laires, d'où l'on découvre tout le pays jusqu'à Aire. » La Force et Châtillon retournèrent à Lisbourg. (*Montglat.*)

2. Le 4 mars 1619.

Le 26, le Roi partit d'Amiens [1] et alla coucher au bourg d'Airaines [2] avec le cardinal.

Le 27, le Roi arriva à Abbeville et prit son logis dans l'abbaye de Saint-Pierre avec le régiment des gardes. M. le Cardinal y arriva cinq heures après avec M. le duc de Chaulnes.

Le 28, on apprit que les ennemis ravageaient le Vermandois et mettaient le feu partout. Pour ce sujet, on détacha trois régiments de l'armée du maréchal de Châtillon, qui était aux environs de Montreuil; ces trois régiments passèrent en grande diligence à Saint-Ouen [3] le 29 juillet ; c'étaient les régiments de Rambures, de Bussy-Lameth et de Bellefonds.

Le maréchal de la Force étant campé aux environs de Saint-Omer, sans rien faire, assiégea le château de Renty [4] le 2 août [5]. Le Roi était alors à Abbeville. On commença à battre ce fort avec plusieurs pièces de canon le jeudi 4 août avec l'armée du maréchal de Châtillon.

1. C'est pendant son séjour à Amiens que le roi reçut la visite du sieur de Saligny envoyé par les généraux pour proposer à Louis XIII d'assiéger Arras ou Hesdin. (*Richelieu*).

2. Commune du canton de Molliens-Vidame, arr. d'Amiens.

3. Commune du canton de Domart-en-Ponthieu, arr. de Doullens.

4. Commune du canton de Fauquembergues, arr. de Saint-Omer.

5. C'est le 31 juillet, au soir, d'après Richelieu et Montglat, que le siège fut mis devant Renty; mais, une lettre écrite au roi le 3 août par le maréchal de la Force, nous apprend que c'est le samedi précédent — c'est-à-dire le 31 juillet — à dix heures du soir, qu'il avait reçu l'ordre, ainsi que Châtillon, de se rendre devant Renty; les deux maréchaux se mirent en marche le lendemain 1er août, et, malgré le mauvais temps et une distance de quatre lieues, ils arrivèrent devant Renty le jour même. Tandis que le maréchal de Châtillon s'établissait à Fauquembergues, le maréchal de la Force se logeait à Fasques.

Le 7 août, le Roi partit d'Abbeville pour se rendre à Saint-Valery [1], où il ne resta guère.

Le château de Renty se rendit le 9 août à composition. *En marge :* Celui qui y commandait s'appelait capitaine Anthoine, soldat de fortune.

Le Roi étant à Abbeville, on prit un certain gentilhomme le 4 août, qui écrivait à la reine-mère, alors à Bruxelles, tout ce qui se passait à la cour à Abbeville [2].

Le Roi assista en personne à une procession générale qui eut lieu à Abbeville le jour de l'Assomption [3] ; il se voua, lui et son royaume à la Vierge, qu'il prit pour protectrice, et voulut qu'une procession se fît partout le même jour, ce qui eut lieu à Domart après les vêpres ; on a publié une bulle du pape qui indique comment il faut se comporter et quelles prières il faut faire.

Le Roi partit d'Abbeville le 16 août à cinq heures du matin ; il se rendait à Paris parce que la Reine devait accoucher bientôt ; il passa par Beauvais.

Le 17 août, on mura la porte du Bois à Abbeville ; on ne laissa qu'un petit guichet pour le passage des sentinelles dans la demi-lune.

Le même jour, M. le Cardinal quitta Abbeville ; il fit son premier gîte à Pont-Remy, où il dîna, ainsi que son train. Les cuisiniers mirent le feu au château en préparant le dîner ; tout le château fut brûlé. Un tonneau de poudre à canon qui se trouvait dans l'une des tours prit feu et produisit une explosion qui porta

1. Chef-lieu du canton, arr. d'Abbeville.

2. Nous n'avons trouvé dans aucun des Mémoires du temps le nom de ce gentilhomme.

3. Voy. les *Mémoires de Mathieu Molé,* publ. par A. Champollion-Figeac, II, 412.

l'incendie dans des maisons situées à plus de trois cents pieds ; il y en eut huit de consumées.

Le même jour, l'armée du maréchal de Brézé, qui est à présent commandée par M. du Hallier, quitta la Broye, où elle était restée pendant vingt-neuf jours, et se porta aux environs de Doullens.

Le même jour, huit compagnies du régiment des gardes du Roi venant d'Abbeville pour se rendre à l'armée de du Hallier, arrivèrent à Domart pour y loger. Ces soldats étaient sous la conduite de M. de Saint-Preuil, qui prit les devants pour avertir les habitants de Domart et les engager à mettre leurs bestiaux en lieu sûr. Les habitants portèrent aussitôt tout ce qu'ils purent dans le château. Deux heures plus tard, les soldats arrivèrent dans le bourg, où ils ne trouvèrent dans les maisons ni hôtes ni hôtesses. Toutefois, la plupart des habitants quittèrent le château et revinrent dans leurs maisons dans l'espoir qu'ils ne seraient point molestés par ces gardes du Roi ; mais il en fut tout autrement ; ces soldats firent marcher leurs hôtes et leurs hôtesses au vin, à la bière et à la viande. Ils délogèrent le lendemain après leur déjeuner et allèrent rejoindre l'armée aux environs de Doullens.

Trois jours avant que le Roi ne partît d'Abbeville, les maréchaux de Châtillon, de la Force et de Brézé et autres officiers furent appelés dans cette ville le 13 août [1] ; il s'y tint un conseil de guerre où le maréchal de Brézé fut cassé de la charge de général ; en son lieu, le Roi mit M. du Hallier. *En marge :* On n'en sait pas encore la cause [2].

1. Montglat ne parle que du maréchal de la Force comme ayant été appelé à Abbeville par le Roi.

2. D'après Montglat, Brézé s'ennuyait du commandement de

Le lendemain, le Roi fit conduire le maréchal de Brézé hors d'Abbeville ; il se rendit à Paris.

M. du Hallier, frère cadet du maréchal de Vitry, arriva avec son armée devant le Catelet le 20 août [1] ; il prit cette place d'assaut le mardi 14 septembre.

M. de Rambures fut blessé à ce siège ; il reçut un coup de mousquet qui lui fracassa le poignet gauche ; il mourut le dimanche 4 octobre [2].

Le samedi 4 septembre, M. de   [3], complice de M. de Heucourt, eut la tête tranchée à Amiens.

Le samedi 11 septembre, M. de Heucourt [4], seigneur de Wargnies, eut la tête tranchée à Amiens dans la plaine qui se trouve entre la citadelle et la ville, près de la demi-lune.

l'armée et désirait vivement retourner dans son château de Milly en Anjou « pour y manger des melons » ; cet officier fit prévenir le cardinal, son beau-frère, que, s'il n'obtenait point du roi un congé régulier, il le prendrait. Bassompierre donne une autre raison. Richelieu excuse Brézé en disant qu'ayant été atteint d'une grande maladie il n'eut point la gloire de prendre le Catelet, quoique le roi lui en eût confié la mission.

1. Le Catelet fut investi dans la nuit du 21 au 22 août d'après les *Mémoires* de Richelieu. Suivant Montglat, du Hallier envoya de Péronne 2,000 chevaux pour assiéger le Catelet ; il arriva lui-même devant cette place le 24 août, et s'en empara le 15 septembre.

2. Cette note, qui a été ajoutée après coup, est inexacte, puisque Jean de Rambures était mort des blessures qu'il avait reçues au siège de la Capelle l'année précédente.

3. Begas. Voy. *Mémoires de la Force*, t. III, p. 445. — « Un nommé Bidache ou Bigache, son domestique, qui le servoit en cette affaire, et qui avoit écrit la lettre dudit sieur Delis, seigneur de Haucourt, et qui les avoit portées aux ennemis dans les Pays-Bas, fut roué avec luy. » (Jean Pagès, t. IV, p. 328.) Ce domestique, surnommé Bidache, avait pour nom patronymique Villeneuve (Le P. Daire, *Histoire d'Amiens*, I, 422).

4. Robert de Saint-Delis, marquis d'Heucourt, vicomte de Valbonnement, seigneur d'Havernas, calviniste, fut décapité pour avoir voulu livrer Amiens et Doullens au cardinal-infant.

M. d'Épagny [1], dont le régiment avait été défait au siége de Saint-Omer, sortit de Bourbourg [2], où il était en captivité, et passa par l'Étoile [3] le 24 septembre pour retourner en sa maison, située au delà d'Amiens.

Le jeudi 4 novembre, le geôlier de la ville de Doullens, accusé et convaincu d'avoir voulu livrer cette ville aux Espagnols, fut condamné à la question ordinaire et extraordinaire ; il subit cette sentence sans jamais vouloir avouer. Ce pauvre homme est resté estropié toute sa vie ; il ne peut ni lever le bras, ni remuer un de ses doigts, ni porter un morceau de pain à sa bouche, ni avancer d'un pas ; tous ses os sont déplacés ; il crie et se lamente jour et nuit.

Celui qui faisait le guet au sommet de la lanterne qui se trouve au-dessus de l'hôtel de ville de Doullens fut aussi accusé du même crime ; mais, comme il n'y avait point de preuve suffisante, il fut condamné à la question ; il mourut le même jour, 4 novembre. On avait mandé le bourreau d'Amiens pour l'exécution de ces deux traîtres, mais le geôlier, dit *Grospied*, se porta appelant de sa sentence de mort.

Le même jour, les ennemis vinrent à Beaumetz, où ils prirent plusieurs vaches. Ils prirent aussi deux bouchers de Bernaville pour qu'ils leur servissent de guides à Fienvillers et à Saint-Hilaire [4].

Le 7 novembre, trente cavaliers ennemis vinrent à Saint-Hilaire, où ils enlevèrent tous les bestiaux des deux principales fermes de ce village.

1. René Gouffier, seigneur d'Epagny et de Courteville, né en 1586, mort maréchal de camp en 1670.
2. Chef-lieu de canton, arr. de Dunkerque.
3. Commune du canton de Picquigny, arr. d'Amiens.
4. Annexe de Lanches, canton de Domart-en-Ponthieu.

Le lundi 15 novembre, au soir, trois cents cavaliers et deux cents fantassins ennemis sortis des garnisons d'Aire, d'Arras, d'Hesdin et de Fillièvres [1] arrivèrent à Fienvillers ; ils éprouvèrent une défaite.

Le 22 novembre, les Bourguignons vinrent à Bonneville ; les habitants se saisirent d'un espion français qui leur servait de guide. Le mot du guet des ennemis était Hesdin ; or, leur espion croyant avoir affaire à eux criait : *Hesdin !* mais il se trouvait en présence des habitants, qui le prirent et le conduisirent à Doullens à M. de Saint-Preuil ; celui-ci leur dit : « Messieurs, prenez-le vous-mêmes, et faites-en à votre volonté. » Sur ces paroles, ils l'emmenèrent avec eux, et, arrivés à la ferme du Valheureux [2], ils lui tirèrent chacun un coup d'arquebuse, puis ils le pendirent à un arbre.

Le 4 décembre, cinquante cavaliers et cinquante fantassins bourguignons arrivèrent à Cocquerel [3]. Pendant que les derniers mettaient au pillage les quatre maisons principales, les cavaliers parcouraient au galop les rues du village pour intimider les habitants ; à chaque coin de rue, les trompettes sonnaient et les tambours battaient. Les soldats criaient : « Gare le feu ! » Par mégarde, une maison fut incendiée ; les ennemis sonnèrent aussitôt la retraite, et, en un quart d'heure, ils avaient évacué le village, emmenant cent vingt moutons, quinze chevaux et seize vaches ; trois jours après, huit vaches revinrent à Cocquerel parce qu'elles n'avaient pas été bien gardées.

1. Commune du canton du Parcq, arr, de Saint-Pol.
2. Annexe de Candas, canton de Bernaville, arr. de Doullens.
3. Commune du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arr. d'Abbeville.

Le 15 décembre, les ennemis usèrent d'un stratagème pour prendre une charrue à Domléger [1] ; ayant rencontré quatre femmes, ils les dépouillèrent de leurs habits et s'en revêtirent ; ils s'approchèrent ainsi du laboureur et lui prirent sa charrue ; celui-ci, effrayé, se sauva en abandonnant ses chevaux.

Le 15 décembre, le prince de Weymar prit la ville de Brisach en Alsace ; elle était assiégée depuis le 10 août ; elle fut prise par famine ; les bourgeois et les soldats mangeaient des peaux de chevaux, et on dit qu'ils ont mangé dix de nos vivandiers ; les pères et mères mangeaient leurs enfants [2].

1639

Les troupes qui avaient hiverné en France en plusieurs endroits s'assemblèrent vers la mi-mars dans les villages situés au delà de la rivière de Somme, où elles causèrent le plus affreux désordre, lequel ne se peut honnêtement réciter ; les soldats pillèrent, violèrent femmes et filles et démontèrent les moulins

1. Commune du canton de Crécy, arr. d'Abbeville.

2. Tous les détails du siège de Brisach sont imprimés dans le *Mercure français* (XXII, p. 483 et suiv.), et dans la *Gazette de France* (p. 669). Le colonel Reinach, gouverneur de Brisach, demanda à capituler le 14 décembre et sortit le 19, dit Montglat ; d'après Richelieu, il se rendit le 19, et, suivant le Vassor, il capitula le 15, et le duc de Weymar fit son entrée le 19 ; aucune de ces dates n'est exacte ; selon la *Gazette*, qui imprima un récit de la prise de cette ville (p. 757), c'est le 7 décembre que le gouverneur de Brisach se décida à capituler ; le gouvernement de cette place fut confié au colonel d'Erlach.

à blé ; bref, ils firent tout ce qui peut s'imaginer de plus mal.

Les troupes qui se trouvaient dans le Vimeu et une partie des gens de Gassion qui étaient en garnison à Abbeville quittèrent leurs quartiers le 4 mai pour se rendre à Domart, où était le rendez-vous général. Le même jour, d'autres troupes passaient à Pont-Remy et arrivaient à Domart à trois heures de l'après-midi. M. de Gassion, qui était arrivé à Domart dans un carrosse tiré par six chevaux blancs, donna l'ordre à la cavalerie d'aller loger le jour même à Berteaucourt [1], à Berneuil, à Saint-Ouen, à Bettencourt [2], à Saint-Léger [3] et à Halloy [4]. Plusieurs régiments d'infanterie furent campés au pré Grevin, à Domart ; quatre d'entre eux, commandés par M. de Lambert, reçurent l'ordre de se rendre à Franqueville, où M. de Lambert se fit conduire dans un carrosse à six chevaux ; ces derniers restèrent pendant sept jours à Franqueville, où ils causèrent les plus grands dégâts : ils se livrèrent au pillage et démolirent les maisons, les granges et les étables. A Houdencourt [5], ils démontèrent la maison de M. de Boispronier. A Saint-Ouen et à Bettencourt, il y avait au moins sept mille hommes de pied et de chevaux ; ils scièrent les blés ou les firent paître, et démolirent les maisons. Des dégâts semblables furent commis dans les autres villages. Le régiment de fusiliers du Dauphin était logé à Berneuil ; c'étaient tous gens de bonne mine, qui portaient des fusils d'une longueur de six pieds.

1. Commune du canton de Domart.
2. Commune du canton de Picquigny, arr. d'Amiens.
3. 4. Communes du canton de Domart.
5. Annexe de Fransu, canton de Domart.

Vignacourt [1] et Flixecourt [2] n'eurent aucun soldat à loger, aussi les femmes des villages occupés s'y réfugièrent-elles en grand nombre ; on y conduisit aussi tous les bestiaux.

Le même jour, c'est-à-dire le 4 mai, l'armée de M. de la Meilleraye passa par Amiens et campa à Naours et à Talmas [3] ; le canon était posé à ; il y avait douze pièces de batterie et six pièces de campagne.

Le dimanche 8 mai, M. le Grand maître vint à Domart avec bon train pour voir M. de Gassion ; M. de Lambert vint tout exprès de son quartier de Franqueville pour recevoir M. le Grand maître. Arrivé au pont, M. le Grand maître descendit de cheval, baisa la botte et salua MM. de Lambert et de Gassion ; il y avait là plusieurs capitaines et officiers qui se tenaient tête nue. Ils se rendirent tous à Saint-Nicolas, où était logé M. de Gassion. Après le dîner, M. le Grand maître retourna à son quartier. MM. de Lambert et de Gassion et un grand nombre d'officiers l'accompagnèrent jusqu'à la montagne du pré Jean Lebel, à mi-chemin de Saint-Léger. M. de Gassion était monté sur un cheval fougueux qui, en se cabrant, renversa son cavalier ; plusieurs officiers le relevèrent vivement.

M. de Gassion avait fait rester à Domart de huit à dix mille hommes tant de pied que de chevaux. La cavalerie fut logée à l'intérieur du bourg ; quant à l'infanterie, une partie campa vers la cense de la Prée et l'autre partie vers Saint-Ladre ; pour se

1. 2. Communes du canton de Picquigny.
3. Commune du canton de Domart.

mettre à couvert, les fantassins établirent des huttes. Il n'y avait aucune maison dans le bourg qui n'eût moins de sept à huit chevaux ; il y en avait jusqu'à vingt dans les maisons les plus importantes. Il y eut bientôt deux pieds de fumier répandant une odeur infecte ; cette puanteur provenait de ce que les chevaux étaient nourris avec du blé que l'on sciait vert. Deux cents charrettes de vivres et de munitions arrivèrent aussi à Domart ; elles furent rangées dans trois jardins en face de la maison de Jean Foubert ; le plus bel ordre présida au rangement de ces charrettes, qui furent disposées en forme de limaçon, aussi n'y eut-il aucune confusion au départ.

Nous autres habitants de Domart étions logés dans le château avec nos meubles ; nos bestiaux avaient été envoyés à Vignacourt et à Flixecourt, parce que ces villages appartenaient à M. le duc de Chaulnes, gouverneur de Picardie, qui les avait exemptés de logement.

La cavalerie faisait la garde à cheval ; à cet effet, cinquante ou soixante hommes se rendaient sur la place du marché, puis ils s'avançaient deux par deux dans la rue de la Prée, où ils se partageaient en trois bandes ; la première se dirigeait vers le moulin à vent ; la seconde à Belleville, en haut de la terrière, et la troisième, au delà du Fourchet. Chaque corps de garde faisait sentinelle à son tour ; la sentinelle était à la distance d'un trait de mousquet du corps de garde. Les soldats prenaient la garde à cinq heures du soir et restaient toujours montés à cheval, exposés à la pluie et au vent.

Quant à l'infanterie, elle montait aussi la garde ; elle avait un corps de garde dans l'église Saint-

Georges et un autre proche du pré Grevin ; ce dernier était à découvert, aussi voyait-on du château le grand feu que les soldats y faisaient toutes les nuits. De temps en temps, pendant le jour, les fantassins tiraient quelques coups de mousquet, et parfois même ils tiraient sur ceux d'entre nous qui regardaient du haut de la muraille du château ; il y en eut plusieurs qui manquèrent d'être blessés. La nuit, il ne se tirait aucun coup de mousquet ; il ne se faisait pas de bruit.

Quand les fantassins avaient terminé leur souper, il se faisait un grand cri de : *Vive le Roi !* qui durait bien un bon quart d'heure.

Du château, on voyait plus de cent feux allumés en plein air par les fantassins ; pour cela, ils démolirent plusieurs maisons, des granges et des étables.

L'armée décampa de Domart le 9 mai, vers midi ; elle passa par Berneuil et alla camper auprès de Doullens, à Bretel et aux environs.

Ceux qui étaient campés à Naours et à Talmas, où se trouvait le canon et M. le Grand maître en personne, décampèrent le même jour et rejoignirent l'autre armée audit Bretel [1] et y campèrent tous ensemble ; ils y firent un grand dégât. M. le Grand maître se rendit à Doullens, où on lui fit un grand honneur : on lâcha trente volées de canon, et la bourgeoisie sortit de la ville pour se rendre au-devant de lui, enseignes déployées et tambour battant ; toute la cavalerie sortit aussi en bon ordre sous la conduite de M. de Saint-Preuil, gouverneur de la ville. Plusieurs officiers et beaucoup de soldats entrèrent avec M. le Grand maître, mais on ne laissait sortir aucun soldat appar-

1. Annexe de Gézaincourt, canton de Doullens.

tenant à la garnison de la ville parce qu'on craignait qu'ils ne suivissent l'armée.

Le 10, nos soldats quittèrent Bretel et les environs et allèrent camper à l'abbaye de Cercamp.

Le 12, ils campèrent au bourg de Pernes.

Le 13, ils allèrent droit à Lillers, petite villette [1].

Le 14, ils allèrent camper auprès de la ville d'Aire.

Le 15, ils arrivèrent à [2] et y séjournèrent deux jours.

Le même jour, M. de Feuquières [3], jadis gouverneur de Verdun, étant général d'une armée de dix mille hommes, assiégea la ville de Thionville, au duché de Luxembourg. Le général Piccolomini lui enleva un quartier et lui en défit plusieurs autres. M. de Feuquières fit bien, mais la partie n'était pas égale. Le régiment de Picardie eut fort à souffrir et resta seul en dernier, car les régiments nouveaux lâchèrent pied. Le colonel Bouillon [4], qui commandait un régiment de chevau-légers allemands, s'enfuit le premier ; il fut suivi du colonel Stref, qui commandait un autre régiment de chevau-légers allemands. M. de Feuquières eut un bras rompu dans la mêlée ; il fut fait prisonnier et conduit à Thionville.

1. La Meilleraye, dit Montglat, ayant détaché la Freselière, maréchal de camp, l'envoya prendre Lillers, qui se rendit à la première sommation.

2. Le lendemain de la prise de Lillers, l'armée de la Meilleraye campa à une lieue d'Aire ; le Grand maître ayant fait la reconnaissance de cette place jugea que cette entreprise n'était point sans difficulté, aussi alla-t-il aussitôt camper à Térouanne.

3. Manassès de Pas, marquis de Feuquières, né à Saumur, en 1590, mourut le 4 mars 1640, neuf mois après sa défaite devant Thionville, plutôt de chagrin que de ses blessures.

4. Colonel étranger au service de la France. (V. *La Guerre de Trente ans en Artois*, p. 131, à la note).

Le mercredi 18 mai, la cavalerie française se porta en grande diligence sur Hesdin [1] et assiégea cette ville ; l'infanterie arriva le lendemain. Les assiégés placèrent aussitôt leurs batteries sur les murailles et dans les bastions, et se mirent en devoir de tirer sans interruption jour et nuit sur nos gens, qui ne laissèrent pas pour cela de placer leurs quartiers.

Le dimanche 22 mai, M. de Saint-Preuil manda la plupart des paysans de son gouvernement pour aller faire les lignes de circonvallation autour d'Hesdin ; ils s'y rendirent presque tous. Ils devaient se munir de pics, de pioches, de hoyaux, de pelles, de palots, de bêches et de cognées et emporter des vivres pour trois jours.

Le même jour, M. le Grand maître fit ouvrir la tranchée et dresser les batteries en grande diligence. Cependant, les assiégés tiraient sans interruption nuit et jour ; on entendait le canon gronder et le bruit de leurs mousquetades de Domart et même de plus loin, mais nos gens n'en continuaient pas moins leurs tranchées.

Le 26, les gouverneurs d'Abbeville [2], de Rue [3], de Montreuil [4], d'Ardres [5] et de Calais [6], invitèrent leurs

1. Chef-lieu de canton, arr. de Montreuil-sur-Mer.

2. M. de Launay, nommé en 1637 après Jean Margert, sieur de l'Espérance ; son emploi fut supprimé en 1661 en faveur du maire.

3. Nicolas-Joachim Rouault, marquis de Gamaches, comte de Saint-Valery, baron de Longroy, seigneur de Mareuil, mort lieutenant général à Beauchamp le 22 octobre 1689, âgé de 68 ans.

4. Le comte de Lannoy.

5. Le sieur de Lermond, qui avait succédé, en novembre 1637, au sieur de Saint-Preuil.

6. Louis de Béthune, duc de Charost, né en 1605, nommé lieutenant général des ville et citadelle de Calais par provisions du 30 août 1636, mourut le 20 mars 1681.

sujets à se rendre à Hesdin pour travailler aux choses nécessaires au siège de cette ville.

M. le Grand maître avait fait ouvrir la tranchée devant Hesdin le samedi 21, et les paysans travaillèrent aux lignes de circonvallation avec tant de diligence qu'elles étaient achevées le 26 mai, malgré les sorties des assiégés et la furie de leurs canons et de leurs mousquetades, qui tonnaient jour et nuit sans relâche.

Le commencement des tranchées était en droite ligne d'une petite église près du bourg, tirant à gauche, vers le midi, et allaient obliquement en serpentant. A l'embouchure, il y avait une place vide pour les chevaux des officiers pendant qu'ils étaient aux tranchées. La tranchée avait huit pieds de large. D'autres petites tranchées étaient ouvertes à l'écart pour que les soldats y fissent leurs nécessités afin de tenir la grande tranchée plus propre. Il y avait d'autres tranchées à côté de la grande pour recevoir les mousquetaires ; il se trouvait encore dix autres petites tranchées. Dans toutes ces tranchées, on avait ménagé une sorte de banc. Ces tranchées avaient six pieds de hauteur ; la partie supérieure était formée de petits sacs remplis de terre, et de tonneaux et de barriques aussi pleins de terre.

Le vendredi 27 mai, M. de la Meilleraye, grand maître de l'artillerie de France, fit commencer le feu des batteries ; c'était le septième jour du siège. Il y avait cinq batteries, dont quatre se trouvaient sur le bord du fossé ; les canons étaient protégés par de grosses pièces de bois recouvertes de terre. Les embrasures étaient constamment ouvertes et avaient trois pieds de longueur ; il n'avait point été fait de

mantelets. Ces embrasures étaient tournées de biais pour que les mousquetades des assiégés n'y pussent causer de dommages.

Le cardinal de Richelieu arriva à Abbeville le lundi 30 mai ; il logea à la Gruthuse.

Le Roi arriva à Abbeville le 31 mai ; il logea au prieuré de Saint-Pierre. Le vendredi 3 juin, il partit d'Abbeville à six heures du matin pour aller visiter le siège d'Hesdin. Il revint le lendemain à sept heures du soir [1] ; il avait passé et était revenu par Montreuil, quoique par Dompierre [2] le chemin fût plus court. Le chemin de Montreuil est plus en plaine et à découvert et les gardes du Roi marchaient plus au large ; par Dompierre, il fallait traverser la forêt, où les ennemis dressaient constamment des embuscades ; aussi le Roi fit abattre une partie de la forêt par les paysans des environs.

Le 4 juin, M. de Saint-Preuil fit un butin considérable ; il prit cent vingt bons chevaux d'attirail sur les ennemis.

Le même jour, on commença à saper la muraille d'Hesdin, puis on fit trois mines. On dit qu'on en fit jouer une le mercredi 15 juin, mais elle fit fort peu d'effet.

Nos cinq batteries battaient les murailles d'Hesdin du côté du midi ; elles avaient abattu toutes les courtines et même la muraille jusqu'à la terrasse, car la

1. Montglat et Puységur rapportent que le roi coucha dans la tente de la Meilleraye ; le premier ajoute que, « toute la nuit, on ne vit que feu dans la tranchée, chacun faisant effort de se signaler à la vue de son souverain », et le second nous apprend que, le lendemain, il fit faire au roi, sur son désir, le tour des lignes de circonvallation.

2. Commune du canton de Crécy, arr. d'Abbeville.

ville d'Hesdin est terrassée au dedans des murailles de plus de trente pieds d'épaisseur ; nos batteries avaient tout écroulé dans le fossé, où il y avait plus de quinze pieds de poussière et de bouts de briques en quatre endroits, mais cela n'était pas encore suffisant pour monter à l'assaut, il fallait recourir aux mines. Une petite tranchée du côté du midi allait droit au fossé ; c'était une galerie couverte par laquelle nos mineurs descendirent sans danger dans le fossé ; ils jetèrent sur l'eau, qui avait bien douze pieds de profondeur, une petite barque façonnée de jonc et d'osier, qui nageait galamment sans s'enfoncer ; à l'aide de cette barque, les mineurs allèrent au pied de la muraille de la ville et attachèrent plusieurs de ces barques les unes aux autres de manière à former un véritable pont, mais ils passaient le plus vivement possible. Nos mineurs sapèrent la muraille à fleur d'eau et arrachèrent de gros grès avec des pieds de chèvre et autres engins ; ils firent un trou pour se mettre à couvert. Pendant ce temps, nos canons battaient les bastions à dos et en flanc, et nos mousquetaires tiraient sans interruption sur les assiégés pour que ceux-ci ne pussent empêcher les travaux de nos mineurs. L'entrepreneur de la mine, qui avait reçu cinquante pistoles pour cette besogne, fut tué avant de l'avoir achevée. Il y eut encore par la suite plusieurs autres mineurs de tués en passant sur ce pont de jonc, car, lorsqu'ils étaient aperçus des assiégés, ceux-ci tiraient sur eux dru comme grêle. Les mineurs prirent le parti de ne plus quitter leur mine ; on donnait un écu à quelques soldats de hasard qui leur portaient à manger et les outils dont ils avaient besoin, tels que pics, pelles, bêches et autres engins. J'ai vu

un soldat qui avait reçu un écu pour leur avoir porté à boire et à manger le lundi 13 juin; il m'a dit que le pont de jonc était entrelacé de cordes, qu'il branlait quand on passait dessus et s'enfonçait un peu, et qu'il fallait mettre les pieds sur des fascines placées en travers pour ne pas se mouiller les pieds.

Le 10 juin, Piccolomini assiégea Mouzon [1] avec la moitié de l'armée du comte de Fuentès; l'autre moitié de cette armée demeura près d'Arras sous le commandement de Fuentès pour faire tête à notre armée occupée au siège d'Hesdin; mais, le 19 juin, le maréchal de Châtillon enleva un quartier de huit cents hommes aux ennemis, et força Piccolomini à lever honteusement le siège de Mouzon.

Le mardi 14 juin, au soleil couchant, les soldats de la garnison d'Hesdin jetèrent un gros gabion de bois rempli de poudre à canon et enduit de feux d'artifice à l'endroit du pont de jonc établi par les assiégeants. Aussitôt une large flamme et une épaisse fumée, de la largeur d'un journal de terre, s'élevèrent dans l'air, sans faire aucun bruit. Chacun croyait que c'était la mine qui avait joué; je m'approchai par la tranchée pour savoir ce que c'était; je trouvai que ce n'était pas la mine qui avait joué, mais je vis que les assiégés avaient jeté ce gabion pour brûler notre pont de jonc, qui fut en effet brûlé à moitié aux applaudissements des assiégés, mais les assiégeants se moquèrent de leurs

1. Chef-lieu de canton, arr. de Sedan (Ardennes). Le Bourgeois de Domart n'est point d'accord avec Montglat pour les dates; ce dernier dit que Piccolomini investit Mouzon le 17 juin et qu'il se retira à Yvoy le 21 au matin. Bazin adopte les dates de Montglat. Quoi qu'il en soit, Piccolomini perdit de 1,000 à 1,200 hommes dans cette tentative infructueuse, ainsi qu'il résulte d'une lettre de Richelieu à la Meilleraye écrite d'Abbeville le 23 juin.

vaines inventions; ils se hâtèrent de raccommoder le pont de jonc, qui fut mis bientôt en état de servir.

Le mercredi 15 juin, on fit jouer une mine, qui ne produisit aucun résultat. La veille au soir, on avait fait monter 2,000 hommes de garde dans l'espoir que la mine ferait brèche, mais cette espérance fut vaine; il est probable que les assiégés l'avaient éventée, car, dans la nuit du mardi au mercredi, ils placèrent sur les murailles la grande bande des violons d'Hesdin, qui joua de cet instrument durant toute la nuit. Les assiégés criaient à nos gens : « O canailles! vous nous minez, nous le savons bien; mais, patience! Pendant que vous ferez jouer votre mine, nous ferons jouer nos violons. » Plusieurs échelles avaient été préparées pour monter à l'assaut si la mine eût réussi; ces échelles avaient six pieds de large et de dix-huit à vingt pieds de haut; quatre hommes pouvaient y monter de front; elles étaient si lourdes qu'il fallait douze hommes pour les dresser. Il y avait aussi plus de six mille fascines contre les batteries; elles étaient toutes prêtes à être jetées dans les fossés.

Le lundi 20 juin, à la chute du jour, on entendait de Domart le bruit des mousquetades et des canonnades d'Hesdin comme si cette ville n'eût été qu'à deux lieues, cependant la distance est de huit lieues; par un temps serein, on entendait le canon de la Madelaine, près d'Amiens. Nos batteries avaient commencé à battre la ville le 27 mai; depuis cette époque jusqu'à la fin du siège, assiégeants et assiégés ne cessèrent de tirer nuit et jour.

L'heureux succès des armes de Sa Majesté sous la fidèle conduite du plus grand capitaine qui ait paru en ce siècle fait connaître aujourd'hui que le monarque du

peuple gaulois avec l'assistance divine vient à bout de hautes entreprises, dont l'expérience nous le fait voir en la prise d'Hesdin, le boulevard de Flandre et l'oreiller d'Artois sur laquelle le roi d'Espagne et ses sujets se reposaient tant à cause de sa forte assiette que pour la résolution des habitants de ladite ville qui ont assez témoigné leur valeur en ce siège, auquel tous les potentats de l'Europe ont jeté les yeux et n'eurent jamais cru que le roi de France l'eût emportée dans un temps si bref que de deux mois, car cette ville étant inaccessible pour être construite dans des marécages dont le regard épouvantait ceux qui les regardaient tant pour leur profondeur que leur largeur, laquelle on pourrait comparer à la plus forte ville de l'Europe. Mais la sage prévoyance d'un Roi aimé des siens, admiré des étrangers et qui plante la terreur dans les cœurs de ses ennemis voulut faire connaître en cette prise quel était son courage, et que sa présence échauffe les siens par son ardeur et met en fuite les ennemis par le seul bruit de sa venue, ainsi qu'il a paru dans cette dernière occasion, car, tant que la présence de Sa Majesté a paru dans son armée l'ennemi n'osa paraître et abandonna le secours qu'il devait donner à une place si importante qu'était la ville d'Hesdin [1].

Le 29 juin, monseigneur le Grand maître, voulant donner l'assaut et étant prêt de faire monter à la brèche, le comte de Hanapes, gouverneur de la ville, voyant qu'il ne pouvait plus tenir, demanda à capituler. M. le Grand maître reçut sa demande, et on donna des otages de part et d'autre.

1. Ce passage paraît avoir été emprunté à la *Gazette*.

Le 30 juin, le Grand maître accorda ce qui suit aux assiégés :

Premièrement, que le gouverneur sortira avec toute sa garnison, avec deux pièces de canon, un mortier, les verrins et attirail, escortés par quatre-vingt-dix cavaliers de la garnison ;

Ensemble, armes et bagages, tambour battant, enseignes déployées, mèche allumée des deux bouts avec cent cinquante chariots des nôtres et les leurs, que monseigneur le Grand maître leur a fait donner, attelés de chacun quatre chevaux pour transporter les bagages, les blessés et les équipages, escortés par cinq cents de nos cavaliers, quatre mille femmes et enfants escortés par cinq cents soldats d'infanterie bien armés et tous gens aguerris. Tout ce monde sortit en la présence du Roi.

Ordre de la sortie :

Les deux pièces de canon ;

Les cavaliers ;

Les chariots de blessés ;

Les bagages ;

Quatre mille femmes, filles et enfants ;

Cinq cents soldats en très bon ordre ;

Le comte d'Hanapes [1], gouverneur, qui sortit le dernier.

Le Roi accorda aux bourgeois leurs anciens privilèges ; ils conservèrent leurs biens et leurs charges de ville. Après qu'ils eurent prêté serment de fidélité

1. Alexandre de Robles, comte d'Hanapes ou Annappe, baron de Billy et de Licque, était d'une très illustre maison de Flandre ; dans ses *Mémoires*, Puységur désigne le gouverneur d'Hesdin sous le nom de baron de Liques ; c'est pour cette raison que le Vassor semble en faire deux personnages : le comte d'Hanapes et le baron de Licque.

au nouveau souverain, un *Te Deum* fut chanté dans l'église principale. Les bourgeois restèrent libres de demeurer dans la ville ou de se retirer où bon leur semblerait. Les prélats réfugiés à Hesdin et les ecclésiastiques furent maintenus dans les privilèges et exemptions dont ils avaient toujours joui ; il en fut de même pour les RR. PP. Jésuites, qui prêtèrent aussi serment de fidélité.

Après que le Roi eût dîné, M. le Grand maître le conduisit aux tranchées, travail important que Louis XIII avait voulu voir, ainsi que les batteries ; c'était chose incroyable d'avoir fait tant d'ouvrage en si peu de temps.

Le Roi monta par la brèche de l'attaque de M. de Lambert ; cette brèche fut faite par le canon et par la mine. Le Roi passa sur le pont de fascine ; il était accompagné de M. le duc d'Orléans, son frère, de M. le Grand maître et des deux fils de M. de Vendôme, le duc de Mercœur [1] et le duc de Beaufort [2].

Lorsqu'il fut arrivé sur le rempart, le Roi regarda de part et d'autre et loua les soins apportés par M. le Grand maître pour ces travaux ; c'est en ce lieu que Sa Majesté lui donna le bâton de maréchal de France [3].

Le Roi passa ensuite à travers la ville ; il parla au

1. Louis, duc de Mercœur, né en 1612, fils aîné de César, duc de Vendôme, et de Françoise, duchesse de Mercœur, fit ses premières armes en 1630, devint vice-roi de Catalogne en 1649 et, après la mort de sa femme, Laure Mancini, en 1657, il entra dans l'ordre ecclésiastique et devint cardinal. Il est mort à Aix en Provence en 1669.

2. François de Bourbon, duc de Beaufort, frère du précédent, né en 1616, surnommé le *Roi des Halles*, fut tué dans une sortie contre les Turcs devant la ville de Candie le 25 janvier 1669.

3. Voir à ce sujet les Mémoires de Puységur, ceux de Sirot et ceux de Montglat.

maïeur, qui lui promit que tous les bourgeois seraient ses très humbles serviteurs pour le reste de leur vie. Le Roi sortit par la porte d'Arras et alla coucher à Montreuil.

Nous sommes à présent fort visités des habitants des environs, qui sont tous assurés de vivre désormais en repos sous l'obéissance de Sa Majesté.

Harangue prononcée le 29 juin dans la place de ville d'Hesdin par le procureur du Roi de cette ville au peuple tant de la ville que des campagnes pour les exhorter à avoir agréable la capitulation et de prêter fidélité de bon cœur au roi de France :

« Messieurs, il est très véritable que nous avons été jusqu'ici bons serviteurs du roi d'Espagne, notre souverain Roi, et avons fait ce que nous avons pu pour défendre sa ville d'Hesdin, à présent assiégée et furieusement canonnée par l'armée du roi de France, sous la conduite de M. le Grand maître de son artillerie, comme vous savez. Les bastions, boulevards et murailles de notre pauvre et désolée ville sont bouleversés par la force de son canon et d'une mine faite il y a trois jours, de sorte que la brèche est plus que raisonnable pour nous donner l'assaut en plusieurs endroits ; il nous est impossible de résister ni subsister longtemps en telle misère, attendu le peu de munitions de guerre qui se trouve en notre magasin, comme n'ayant rien épargné jusqu'ici, car nous n'avons pas été chiches de canonnades et de mousquetades pour nous défendre avec tous les soins et bon devoir pour bien défendre une place assiégée, attendant le secours que nous avait promis le roi d'Espagne, mais il ne l'a pu faire. C'est pourquoi, il nous est force de nous rendre, étant destitués de

secours, de munitions et autres choses nécessaires pour soutenir l'effort d'un si puissant Roi et d'une si puissante armée, par laquelle notre pauvre et désolée ville est assiégée et investie, et si opiniâtrement assiégée jusque là que nous les voyons retranchés et terrassés ; de sorte que, quand même le secours viendrait, il nous serait impossible de leur faire quitter la proie sur laquelle ils ont déjà la griffe. C'est pourquoi, Messieurs, étant réduit à un si misérable état, je vous exhorte à avoir recours à la clémence d'un si bon Roi que le roi de France, laquelle est publiée même par ses ennemis. Il nous promet par la capitulation par nous requise et demandée de nous donner la vie sauve et nous remettre en nos mêmes privilèges, immunités et franchises comme devant, et que notre loi et notre religion ne seront en rien changées, qu'au contraire, il nous protègera contre ceux qui voudraient nous troubler. Messieurs, cela sera pourvu que nous promettions fidélité à sa dite Majesté royale, et en prêter le serment comme ses bons et fidèles serviteurs et sujets. C'est à quoi, Messieurs, je vous exhorte tous ou à vider la ville.

» Hé ! Messieurs, que nous en chaut-il à qui nous soyons pourvu que nous ne changions pas de religion ? Nous n'en changerons pas et il ne nous sera pas fait de tort ni en nos corps ni en nos biens. Nous étions à un Roi catholique, et, à présent, nous sommes à un Roi très chrétien, surnommé Louis le Juste pour l'équité de sa justice. C'est à quoi, Messieurs, je vous prie de venir tous à l'heure présente prêter le serment de fidélité au roi de France et de le reconnaître pour votre Roi. »

Cette harangue n'était que pour émouvoir la petite

populace, car les principaux de la ville avaient déjà signé la capitulation. Aussitôt que le procureur eut fini de parler, les habitants prêtèrent tous le serment de fidélité fort joyeusement en criant : « Vive le Roi ! »

Sa Majesté retourna par Montreuil, par où elle était venue, et revint à Abbeville le lendemain de saint Pierre ; elle entra à cinq heures du soir ; on tira tous les canons, qui n'étaient que de petites pièces, car toutes les grosses pièces de ladite ville d'Abbeville se trouvaient au siège d'Hesdin.

En se rendant d'Abbeville à Hesdin, le Roi ne passa point par Dompierre à cause de la forêt, où le passage est étroit ; il eût fallu faire filer les gardes, ce qui est douteux, tandis que, par Montreuil, le chemin est plus à découvert et présente moins de péril.

Le même jour, il entra à Hesdin deux régiments d'infanterie, celui de Bellebrune et celui de.....

M. de Bellebrune [1] fut nommé par le Roi gouverneur d'Hesdin.

Villes prises par les Français depuis 1637 : Landrecies fut pris le 15 octobre 1637 par le cardinal de la Valette ; Damvilliers, le 22 octobre suivant ; Brissach, le 2 mars 1639 ; le 15 juin suivant eut lieu la honteuse levée du siège de Mouzon par Picolomini ; Estagel, au comté de Roussillon, fut prise le 16 juin de la même année par le maréchal de Schomberg ; Yvoy fut pris le 12 août 1639 ; la ville de Salces, ainsi que le château et son donjon, fut prise par le prince de Condé ; l'assaut fut donné le 19 août 1639 ; les assiégés ayant

1. Antoine de Blondel de Joigny, marquis de Bellebrune, nommé lieutenant général en 1652, mourut en 1658.

demandé à capituler, le gouverneur sortit avec l'épée au côté, mais ses soldats sortirent sans épée, tenant un bâton blanc à la main.

Le maréchal de Châtillon ayant fait lever le siège de Mouzon, son avant-garde de cavalerie reçut l'ordre de se rendre à Hesdin ; elle passa par Pont-Remy et arriva à Domart le vendredi 30 juin ; les habitants ayant été avertis de leur arrivée se réfugièrent en toute hâte dans le château avec leurs bestiaux, mais les soldats n'essayèrent point d'y pénétrer. Lorsque leurs logements furent pris, c'est-à-dire vers deux heures de l'après-midi, ces cavaliers allèrent faucher les blés et surtout les lentilles ; ils causèrent ainsi les plus grands dégâts dans les champs. La ruine fut encore plus grande pour les maisons ; lorsqu'ils ne trouvaient point de paille, ils enlevaient le chaume des toits et démolissaient les murs intérieurs et les cloisons des habitations pour y loger leurs chevaux plus à l'aise. Il leur avait été interdit de molester les paysans ; malgré cet ordre, plusieurs habitants de Domart furent frappés.

Le lendemain samedi 1er juillet, ils décampèrent à dix heures du matin et prirent le chemin de Gorenflos [1] ; le bagage filait le long du chemin escorté de quelques cavaliers. Quant au gros de la cavalerie, qui marchait par escadrons serrés et en ordre de bataille, il prit le chemin du Chéchez et passa par Franqueville. Des coureurs éclairaient la marche de ces troupes, mais c'était pitié de voir ces coureurs ou pour mieux dire ces voleurs qui pillaient les habi-

1. Commune du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arr. d'Abbeville.

tants des villages qu'ils traversaient et qui ne s'attendaient point à leur arrivée. Ces soldats s'arrêtèrent à Noyelles-en-Chaussée [1], où ils reçurent l'ordre du Roi, alors à Abbeville, de retourner sur leurs pas et de choisir le lieu le plus proche et le plus commode pour le logement de la cavalerie. Ils jetèrent les yeux sur Saint-Riquier, mais, ayant appris que l'abbaye de ce lieu appartenait au cardinal de Richelieu, à qui la France et les généraux ont tant d'obligation, ils changèrent d'avis et résolurent de retourner à Domart. Aussitôt, les coureurs et *picoreurs* se dirigèrent à toute bride sur ce bourg en pillant les villages où ils passèrent, volant des vaches et autres bestiaux, enlevant les grains et farines des moulins. Il était quatre heures de l'après-midi lorsque ces coureurs rentrèrent à Domart ; les pauvres habitants, qui ne s'attendaient point à leur retour, avaient quitté le château pour rentrer chez eux, rapportant leur mobilier et ramenant leurs bestiaux ; ils furent surpris dans leur besogne par ces coureurs, qui chassèrent les vaches devant eux, comme eût fait l'ennemi ; ils forcèrent ensuite les propriétaires de ces animaux à les racheter, mais douze de ces vaches furent perdues. Les habitants se saisirent de l'un de ces voleurs et le conduisirent dans le château et le gardèrent comme prisonnier. Le comte de Saligny [2], qui commandait ce détachement, ayant eu connaissance de ce qui venait de se passer, engagea les habitants à ne point laisser sauver ce soldat. On envoya demander l'avis de M. de Saint-Preuil, mais il ne se trouvait point alors à

1. Commune du canton de Crécy, arr. d'Abbeville.
2. Jean de Coligny, comte de Saligny, fils de Gaspard II et de Jacqueline de Montmorin, gouverneur d'Autun, mourut en 1686.

Doullens ; son neveu, auprès duquel avait déjà intercédé le frère du prisonnier, répondit que l'on tâchât de faire évader ce dernier. Les habitants suivirent ce conseil et firent croire au comte de Saligny que le soldat qu'ils avaient pris s'était échappé ; M. de Saligny retint celui qui lui en apporta la nouvelle. Le lieutenant de Domart se rendit aussitôt auprès du comte, qui le retint également et le menaça de le faire pendre, ainsi que son compatriote, si son soldat ne lui était présenté ; le lieutenant dit alors que ce dernier était encore vivant et que c'était sur le conseil du neveu de M. de Saint-Preil qu'on avait voulu faire croire qu'il s'était évadé. Le comte l'envoya aussitôt chercher dans le château par deux de ses gardes. On nous fit croire, à nous autres paysans, qu'il passerait devant le conseil de guerre et qu'il serait condamné à mort, mais on tient que c'était pour nous donner satisfaction et on croit qu'en quittant Domart il aura été mis en liberté. M. de Saligny promit d'indemniser les paysans qui avaient été volés, mais il n'en fit rien, malgré les mille réclamations qui lui furent adressées. Les dégâts commis pendant ce logement ont été plus considérables que précédemment ; les maisons et les jardins furent saccagés ; le reste des blés et des lentilles fut fauché ; il n'en resta pas un journal sur tout le territoire de Domart, sauf une pièce de blé à la cense de Saint-Ladre, sur le comble de Rouvroy. Ils délogèrent le dimanche 3 juillet et passèrent par Saint-Ouen et par Amiens. Quelques paysans se ruèrent sur les bestiaux qu'ils avaient volés et les leur reprirent.

Le Roi partit d'Abbeville le 6 juillet [1], et alla cou-

1. Et non le 7, comme le dit Montglat.

cher au bourg d'Airaines ; le lendemain, il arriva à Amiens, qu'il quitta le samedi 9 pour se rendre à Corbie. M. le Cardinal, qui suivait le Roi, le rejoignit en sortant d'Amiens, mais il ne voulut pas entrer dans la ville ; ils arrivèrent à Corbie le lendemain. Le bruit courait que cette ville était mal garnie d'hommes et de munitions par la faute du gouverneur.

Le dimanche 10 juillet, il arriva vingt-deux grosses pièces de canon qui avaient servi pour battre les murailles d'Hesdin ; elles portaient de nombreuses fleurs de lis avec les armes de France et la couronne royale ; on y lisait en grosses lettres : « Maximilien de Béthune » ; c'était le nom du grand maître de l'artillerie de cette époque. Ces pièces de canon, envoyées à Abbeville par M. de la Meilleraye, furent rangées sur la place Saint-Pierre. Il y avait aussi huit petites pièces portant également la couronne de France et force fleurs de lis ; elles avaient été prises sur les Anglais en l'île de Ré peu de temps avant la reddition de la Rochelle. On fit une autre rangée de dix pièces de canons éventées et hors de batteries prises sur le marché d'Hesdin ; ces canons portaient en relief : Carolus V, et les colonnes d'Hercule avec la devise de Charles-Quint : *Plus ultra*.

Le 12 juillet, le Roi et le Cardinal quittèrent Corbie pour se rendre à Péronne.

Le 13, il fut fait commandement de par le Roi à tous maçons sur peine de la vie d'aller travailler aux réparations des ruines et des brèches faites à la muraille d'Hesdin.

Le même jour, M. de Bellebrune, mestre de camp d'un régiment, entra avec son régiment dans Hesdin et en fut reconnu gouverneur, fonction qu'il avait

reçue dès le lendemain de la prise de cette ville, mais le vulgaire n'en savait rien.

La réparation de la muraille d'Hesdin, où nos canons et les mines avaient fait une brèche de plusieurs toises, se fit en une quinzaine de jours ; on commença à y travailler le 13 juillet, et, le 30, tout était achevé. Un fort bastion en forme de demi-lune fut construit à l'endroit de la brèche ; on reconnut que la ville ne pouvait être forcée que de ce côté. Pendant le siège, les défenseurs de la place avaient fait refouler l'eau au delà des fossés, sauf en cet endroit.

L'armée française, qui était restée campée dans les lignes pendant les réparations de la muraille, décampa durant la nuit du 29 au 30 juillet ; nous avions crainte qu'elle ne passât par ici, mais elle se retira vers la rivière de Saint-Pol.

Le duc de Weymar [1] mourut de la peste le 30 juillet ; il institua Louis XIII son héritier. Le 3 août, le Roi alla prendre possession des duchés, comtés et terres du défunt.

Le jeudi 4 août, le comte de Fuentès fut entièrement défait par M. de la Meilleraye [2] ; il perdit 5,000 hommes, dont 1,200 prisonniers ; le reste, principalement la cavalerie, s'enfuit. Ce combat eut lieu au passage de l'Escaut, près d'un fort appelé Belinghem, à trois lieues d'Ardres. Le comte de Fuentès avait

1. Il mourut à Neubourg le 18 juillet et non le 30 ; certains auteurs ont prétendu qu'il avait été empoisonné, soit par ordre de la cour d'Autriche soit par ordre de la cour de France, mais rien n'est moins prouvé.

2. C'est le combat de Saint-Nicolas, annexe de Bourbourg-Campagne, canton de Bourbourg-Ville (Nord.) V. pour plus de détails notre ouvrage *La Guerre de Trente ans en Artois*, pp. 108 et suiv.

formé à grand'peine et bien lentement une armée de 15,000 hommes, qu'il conduisit aux environs d'Arras pendant le siège d'Hesdin. Or, le cardinal-infant, apprenant que M. de Châtillon et M. de Feuquières avaient chacun une armée, résolut de partager en deux l'armée du comte de Fuentès ; ce dernier continua de demeurer aux environs d'Arras, et Piccolomini vint prendre le commandement de la seconde partie de cette armée, qu'il conduisit dans le Luxembourg. Lorsque notre armée quitta Hesdin le 30 juillet pour se porter entre Saint-Omer et Aire, le comte de Fuentès fit mine de l'attaquer dans sa marche ; on envoya contre lui une partie de nos gens qui firent semblant de combattre en fuyant. Les ennemis les poursuivirent ; mais le gros de nos troupes, qui était resté derrière en embuscade, donna en queue et mit hors de combat un grand nombre d'Espagnols, auxquels six canons furent pris ; le reste des soldats de Fuentès s'enfuit à Bourbourg [1]. Pendant que nos gens, négligeant leur victoire, s'amusaient à butiner, ce que fait ordinairement le Français, les fuyards, reprenant courage, se rallièrent et sortirent de Bourbourg ; ils tombèrent à l'improviste sur nos soldats et les chargèrent si vivement qu'ils en défirent un nombre presque égal à celui des pertes qu'ils avaient subies eux-mêmes précédemment.

La ville d'Yvoy, au Luxembourg, fut reprise d'assaut le 6 août par le maréchal de Châtillon. Elle fut mise à sac et tous les bourgeois et les soldats de la garnison passés au fil de l'épée ; puis on fit sauter

1. Bourbourg-Ville, chef-lieu de canton, arr. de Dunkerque (Nord).

l'église et la ville fut entièrement rasée [1]. Cette place avait été prise par l'armée française le 10 octobre 1637; il avait été convenu que les bourgeois y demeureraient en toute liberté; mais, quelques jours plus tard, ils massacrèrent les soldats français qui y étaient en garnison et ouvraient les portes aux Impériaux. M. de Châtillon ne fit qu'user de représailles.

En apprenant la défaite de Fuentès, Piccolomini quitta le Luxembourg et vint rejoindre son collègue. M. le Grand maître, qui s'était avancé en Artois pour ravager le plus de pays possible, revint avec son armée auprès d'Hesdin; le 10 août, il faisait camper ses soldats à Blangy [2] et aux environs ; un fort y fut établi.

Le maréchal de Châtillon assiégea Thionville le 12 août. On disait que le roi faisait assiéger cette ville pour ravoir M. de Feuquières, qui y avait été battu et fait prisonnier le 4 juillet; il avait été réclamé, mais on exigeait vingt mille livres pour sa rançon, ce qui parut excessif. Le Roi dit : « Je veux le ravoir sans rançon. » Voilà pourquoi il ordonna d'assiéger Thionville, où M. de Feuquières était prisonnier.

Prise d'Estagel [3], au comté de Roussillon, par le maréchal de Schomberg.

1. Pontis raconte dans ses Mémoires qu'il fut blessé d'un coup de mousquet à la jambe au siège de cette place ; le Roi, alors à Mouzon, chargea cet officier du soin de faire raser Yvoy Pontis put sauver le portail d'une église sur lequel se trouvaient les armoiries de sa famille qu'y avait fait sculpter l'un de ses parents, chanoine. V. l'anecdote qu'il rapporte à ce sujet.

2. Blangy-sur-Ternoise, commune du canton du Parcq, arr. de Saint-Pol.

3. Commune du canton de la Tour-de-France, arr. de Perpignan (Pyrénées-Orientales).

Prise de Salces, au même comté, par M. le prince de Condé le 19 août [1].

Le 19 août, on conduisit à Abbeville soixante-dix cloches qui avaient été trouvées à Hesdin ; les unes avaient été volées par les ennemis ; d'autres y avaient été transportées par les habitants de différents villages de l'Artois pour les y mettre en sûreté contre une incursion des Français. Quatre-vingt-dix autres cloches, tant grosses que petites, furent conduites à Montreuil. Parmi les cloches transportées à Abbeville se trouvait la grosse cloche d'Auxi-le-Château ; les habitants de ce bourg avaient descendu leurs cloches pour les faire conduire à Hesdin ; M. de Rambures en ayant été informé se rendit à Auxi avec ses gens et s'empara de celles qui n'avaient pas encore pu être menées à Hesdin ; il les fit transporter à Doullens et l'une d'elles fut placée dans le clocher de l'hôtel de ville et sert aujourd'hui à sonner l'alarme.

Nous avons dit que notre armée ayant levé le camp devant Hesdin après la réparation des murailles de cette ville, se dirigea sur les bords de l'Escaut et des frontières de Flandre, et que les ennemis voulurent en vain s'opposer à sa marche. Nos gens pillèrent et ravagèrent tous les pays qu'ils traversèrent ; ils prirent tous les forts qui se trouvaient sur leur passage et rasèrent tous ceux qui firent quelque résistance. Notre armée étant revenue à Blangy le 10 août, elle y sé-

1. C'est le 29 juillet qu'eut lieu la prise de Salces (Pyrénées-Orientales) investie le 12 ou le 14 juin, par le prince de Condé. Le 20 septembre suivant, les Espagnols assiégeaient cette place et, le 2 novembre, l'armée du prince de Condé était mise en déroute devant Salces. V. pour les détails du siège de Salces les Mémoires de Henri de Campion (Paris, Treuttel et Würtz, 1807, p. 129).

journa jusqu'au 21 septembre. Ayant levé son camp à cette date, elle se rendit au bourg d'Aubigny [1], à deux lieues d'Arras ; tous les châteaux et les forts des environs furent pris ; les soldats étaient impitoyablement mis à mort et les principaux officiers pendus à la porte de leur fort lorsqu'ils attendaient que l'armée française tirât le canon.

Le 24 septembre, notre armée s'emparait du Mont-Cassel, qui se rendait à composition ; c'était là que se trouvait la plus riche abbaye de l'Artois.

M. de Saint-Preuil ayant cru que l'armée française devait entrer dans son gouvernement fit aussitôt prévenir ceux de Domart et des environs qu'elle quittait Aubigny le 24 septembre. Sur cet avis, les gens de Domart transportèrent leurs meubles et leurs blés en gerbes dans le château ; on les mit en tas et on en fit des meules ; c'est à peine si l'on pouvait encore passer dans la cour du château ; des huttes en paille furent faites à la hâte pour abriter les habitants.

Notre armée décampa d'Aubigny le dimanche 2 octobre et vint camper près de l'abbaye de Cercamp.

Le lundi 3, elle quitta l'abbaye de Cercamp et vint camper près de Doullens, en deçà de la rivière.

Avant le décampement, M. le maréchal de la Meilleraye fit faire un ban par lequel il était défendu sur peine de la vie d'empêcher le labeur et le commerce des paysans, de forcer ni piller les forts, de ne maltraiter, ni offenser, ni violer les femmes et les filles.

L'armée quitta les environs de Doullens le mardi 4 octobre et vint camper à Domart le jour de notre franc-marché ; elle arriva à trois heures de l'après-

1. Chef-lieu de canton, arr. de Saint-Pol.

midi ; il y avait deux régiments d'infanterie et deux cornettes de cavalerie de M. de Gassion, savoir : le régiment d'Épagny et le régiment de Langeron ; il n'y avait pas cinq cents hommes dans ces deux régiments. Le quartier du Roi était campé à Flesselles [1], où se trouvait M. le maréchal de la Meilleraye. Il y avait aussi de la cavalerie à Halloy, à la ferme du Waignas [2], à Berteaucourt ; ils pillèrent l'abbaye de ce lieu. Vingt-quatre autres villages furent livrés au pillage : Saint-Léger, Domart, Fransu [3], Brucamp, Villers [4], Ailly [5], Bettencourt, Ville-Saint-Ouen [6], Saint-Ouen, Naours, Talmas, Halloy, Berteaucourt, Mouflers [7], Vauchelles [8], Long [9], Cocquerel, Alliel [10], Famechon [11], Ergnies [12], etc.

Le 5 octobre, deux cavaliers apportèrent deux étendards dans l'église de Domart ; une heure après, ils en apportèrent deux autres. Les habitants leur ayant demandé ce qu'ils apportaient, ils répondirent : « Ce sont des étendards que nous mettons en lieu saint pour que les ennemis ne les prennent point. Ne vous en étonnez point, c'est la mode ; ils sont en des quartiers éloignés, et, si les ennemis venaient les prendre, ils acquerraient plus d'honneur en les montrant que d'avoir défait dix mille hommes. » Ces drapeaux étaient enfermés dans un petit sac de cuir pourvu d'une banderole attachée à l'anneau.

1. Commune du canton de Villers-Bocage, arr. d'Amiens.
2. La ferme du Wargnas, annexe d'Havernas, canton de Domart.
3. Commune du canton de Domart.
4. 5. Communes du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arr. d'Abbeville.
6. Commune du canton de Picquigny, arr. d'Amiens.
7. Commune du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher.
8. Commune du canton de Domart.
9. 10. 11. 12. Communes du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher.

M. le Grand maître donna l'ordre à tous les quartiers, tant infanterie que cavalerie, de se trouver dans la plaine d'Yzeux [1] le mercredi 11 octobre avec dix pièces de canon amenées du quartier du Roi. Cette revue eut lieu à l'occasion de l'arrivée de Mme de la Meilleraye [2] et de Mme de Chaulnes [3], qui étaient venues de Picquigny. Après cette revue, où l'armée avait été mise en bataille, chacun rentra dans ses quartiers.

Le même jour, 11 octobre, quatre gardes à hoquetons d'argent, à cheval, arrivèrent à Domart et firent faire un ban par tout le bourg; le tambour s'étant ensuite rendu sur le marché, fit un nouveau ban après lequel M. de Langeron [4], mestre de camp, commandant en l'absence de M. d'Épagny, lut une lettre apportée par lesdits gardes ; il resta tête couverte et ne mit point la main à son chapeau. Cette lettre portait défense, sur peine de la vie, d'empêcher le labeur des paysans, de les troubler ou de les molester, ni de ruiner ou d'abattre les maisons. M. de Langeron se retira ensuite à l'*Écu de France,* où il logeait. Il avait fait ce ban à contre-cœur, parce qu'il voulait notre ruine et se venger sur Domart de ce que Mme de Canaples [5]

1. Commune du canton de Picquigny, arr. d'Amiens.
2. Marie de Cossé-Brissac, seconde femme, le 20 mai 1637, du maréchal de la Meilleraye ; elle mourut en 1710 âgée de quatre-ving-neuf ans.
3. Claire-Charlotte d'Ailly, dame de Picquigny.
4. Philippe Andrault, seigneur de Langeron, baron de Cougny, page de Gaston d'Orléans, devint ensuite premier gentilhomme de la chambre de ce prince, mestre de camp de cavalerie, conseiller d'État, bailli du Mâconnais et gouverneur de la Charité ; par lettres du mois d'août 1656, sa terre de Langeron fut érigée en comté. Il mourut le 21 mai 1675.
5. Anne du Roure, fille de Claude, seigneur de Bonneval et de Combalet, et de Marie d'Albert de Luynes, avait épousé au mois de mai 1620 Charles II de Créquy, seigneur de Canaples, mestre

l'avait fait mettre en cause pour les déprédations commises par son régiment dans le bois de Domart, où les chênes et les plus beaux arbres avaient été coupés et abattus ; son régiment avait tenu garnison à Domart du 1er janvier au 25 mai 1636.

Le même jour, mardi 11 octobre, M. de Langeron fit poser, de sa propre autorité, deux corps de garde aux portes du château de Domart ; les sentinelles avaient ordre de ne laisser entrer ni sortir personne. M. de Langeron croyait ainsi nous laisser mourir de faim et de soif, parce qu'il pensait que nous n'avions ni pain ni eau dans le château ; il s'imaginait que nous fussions en sa miséricorde et s'attendait à recevoir quelque somme d'argent pour racheter notre liberté. Mais il se trompait. Nous avions toutes choses à foison, et les deux puits du château nous donnaient de l'eau en abondance pour nous et nos bestiaux.

Le 12, on envoya quelqu'un vers ledit Langeron pour lui demander ce qu'il nous voulait. Il répondit qu'il aviserait, ajoutant : « Si vous n'êtes pas pillés, ce ne sera pas ma faute et il ne faudra pas m'en savoir gré. » Cela fut rapporté à M. de la Meilleraye, qui s'en montra fort étonné.

Le 13, on renvoya un homme vers ledit Langeron afin de savoir pourquoi il nous tenait ainsi captifs ; il répondit qu'il voulait deux cents setiers d'avoine et toute la meule de la fermière de Saint-Hilaire. Cette meule avait été amenée dans le château de Domart parce que la fermière n'avait pas eu le temps de rentrer son blé ; elle avait demandé à M. Danette, com-

de camp du régiment des Gardes, mort de la blessure qu'il reçut au siège de Chambéry dans la nuit du 14 au 15 mai 1630 ; sa veuve lui survécut jusqu'au 18 février 1686.

mandant de la cavalerie de Domart, la permission de charrier son blé dans notre château ; cette autorisation fut accordée moyennant deux pièces de vin à remettre par la fermière ; on donna à cette dernière un garde de M. de Gassion. Quand le blé fut rentré dans le château, la fermière refusa d'exécuter sa promesse ; cela fâcha M. de   , qui tourna sa colère contre les gens du château, ainsi que M. de Langeron, qui nous haïssait et nous imposait à tort. On prit la résolution d'envoyer des députés vers M. le maréchal de la Meilleraye pour lui faire connaître les actes de cruauté dont nous étions l'objet. M. de la Meilleraye n'était pas à son quartier, mais à Amiens. Trois hommes furent descendus par la muraille à la faveur de la nuit, mais on les prit presque aussitôt et on les conduisit à M. de Langeron, qui les interrogea immédiatement ; ils répondirent qu'ils revenaient du moulin pour y faire moudre du blé. M. de Langeron les fit rentrer par la brèche et non par la porte, « car je ne veux pas, dit-il, qu'il en sorte un seul du château. » Aussitôt rentrés, on les redescendit par la muraille ; ils se rendirent de nuit à Amiens, où, par l'entremise du sénéchal de Domart, ils furent présentés à M. le maréchal de la Meilleraye et lui firent connaître les excès auxquels se livrait M. de Langeron ; il s'en montra fort étonné. « Quoi ? dit-il, il fait cela contre mon ordre ? Je ne le crois pas. — Monsieur, cela est. Il nous a assiégés dans notre château. En outre, ses soldats ont abattu plus de vingt maisons. » Aussitôt, M. le Grand maître envoya un de ses gardes, qui arriva à Domart le même jour, 13 octobre, au soir ; il alla trouver M. de Langeron et lui montra l'ordre dont il était porteur, lui ordonnant d'ôter sans délai les deux corps de

garde et portant défense itérative de molester en aucune façon les paysans, lui enjoignant de se conformer au ban qu'il avait fait faire en arrivant de Doullens. A partir de ce jour, la porte nous fut ouverte.

Le 14, le quartier d'Ailly, qui se composait de huit cents hommes d'infanterie, décampa pour aller loger à Pernois [1], où il n'y avait pas de soldats à cause de M. d'Amiens.

La perte et le désastre que nous causaient les gens de guerre nous étaient si onéreux que nous souhaitions leur décampement et aspirions à la liberté ; nos maisons, nos granges et nos étables étaient abattues ; les blés et les avoines étaient à leur merci. Quand nous apprîmes qu'ils demandaient des guides le 14 octobre au soir, nous conjecturâmes qu'ils allaient décamper. En effet, le lendemain, deux heures avant le jour, les trompettes sonnèrent et les tambours battirent. Pendant ce temps, quatre cavaliers se présentèrent à la porte du château pour redemander leurs étendards. Ces troupes se composaient de deux cornettes de cavalerie de M. de Gassion et des régiments de Langeron et d'Épagny ; elles quittèrent Domart un peu avant le lever du soleil. Quelques régiments d'infanterie venant d'Ergnies et d'ailleurs avaient traversé notre bourg peu d'instants auparavant.

Lorsque ces soldats furent hors du marché, les pauvres captifs du château sortirent pour voir leurs maisons ; leur tristesse fut bien grande lorsqu'ils aperçurent le désordre qui y régnait ; le sol était cou-

1. Commune du canton de Domart ; c'est dans ce village que se trouvait la maison de campagne de l'évêque d'Amiens.

vert d'une litière puante qui infectait l'air. En nettoyant leurs maisons, les habitants se livraient à mille imprécations contre M. de Langeron, dont le régiment avait causé le plus grand désastre. M. de Langeron dit lui-même au maïeur et à d'autres personnes : « Messieurs, messieurs de Domart, s'il ne vous arrive point de mal, ne m'en sachez aucun gré, ce sera parce que je ne pourrai point vous en faire ; mais, s'il vous arrive du mal et de la ruine, prenez-vous-en à moi, car c'est mon intention de vous nuire. » De Domart, ces soldats allèrent camper près de Corbie. Le 17, ils campèrent près de Péronne.

Le 9 novembre, M. de Saint-Preuil nous fit prévenir par son laquais que l'armée française devait passer par Domart ; aussitôt, tous les habitants portèrent leurs meubles dans le château.

L'armée, après qu'elle eût rôdé dans le Vermandois, revint près de Corbie le 11 novembre, jour de la Saint-Martin. Le bruit courut ici qu'elle se trouvait aux environs de Talmas et de Naours. Comme c'était le jour de notre marché, les paysans retournèrent chez eux en toute hâte, de sorte qu'à dix heures il ne se trouvait plus ni hommes ni femmes sur le marché. Mais c'était un faux bruit, car l'armée resta campée près de Corbie ; c'est en cet endroit qu'elle se sépara. Les soldats prirent alors leurs quartiers d'hiver ; les uns demeurèrent à Amiens et les autres se rendirent dans les villages et les bourgs situés au delà de cette ville.

La cavalerie de M. de Gassion, qui se composait de dix-huit compagnies, arriva à Domart par le chemin de Berteaucourt le samedi 12 novembre ; nous avions craint qu'elle n'y prît son logement, mais elle se borna

à faire halte au pré de Grevin, où elle reçut l'ordre de se rendre en garnison dans les villages circonvoisins, tels que Brucamp, Gorenflos, Ergnies, Ailly, Bouchon[1], Épagne[2], Bellancourt[3], Coulonvillers[4] et Bussus[5]. Pour quitter Domart, cette cavalerie se rangea par escadrons carrés, comme elle l'aurait fait sur le champ de bataille.

Étant ainsi logés dans les villages qui viennent d'être nommés, les soldats se firent traiter à discrétion ; en outre, ils battaient la campagne de jour et de nuit, parcouraient le chemin d'Abbeville et le chemin d'Amiens, et détroussaient tous ceux qu'ils rencontraient, de sorte qu'on n'osait plus aller ni à Amiens, ni à Abbeville, ni même d'un village à l'autre dans la crainte d'être volé.

On dit que M. de Gassion, qui avait sous ses ordres dix-huit compagnies de chevau-légers, recevait du roi quatre cent mille livres pour sa garnison d'hiver ; on ajoute qu'il supplia Sa Majesté de lui donner pour garnison les villages situés près de la frontière, qui ne paient point de tailles, et qu'au lieu de quatre cent mille livres il se contenterait de trois cent mille livres. Sur cette demande, le conseil trouva qu'il était très nécessaire de bien border la frontière.

Cinquante hommes de la compagnie du capitaine de la Vilette, des chevau-légers de M. de Gassion, étaient en garnison à Brucamp ; pour se mettre plus au large, vingt-six d'entre eux furent envoyés à Halloy, village

1. Commune du canton de Picquigny, arr. d'Amiens.
2. Commune du canton d'Abbeville-Sud.
3. Commune du canton d'Abbeville-Nord.
4. 5. Communes du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arr. d'Abbeville.

appartenant à M. l'évêque d'Amiens ; ils y restèrent pendant dix-huit jours. Les habitants, ruinés par la garnison, allèrent se plaindre à l'évêque qui se rendit immédiatement en carrosse à Paris, et obtint du roi un blanc-seing pour faire déloger la garnison d'Halloy; mais il fallait que ce blanc-seing fût rempli par M. de Chaulnes [1], gouverneur de Picardie ; comme il se trouvait alors à Paris, M. de Bellejamme [2], intendant du roi en Picardie, remplit ce blanc-seing pour Domart, qu'il voyait dépourvu de garnison et qu'il considérait comme un lieu convenable pour y recevoir de la cavalerie ; il céda aux instantes prières de l'évêque, qui voulait à tout prix décharger son village de Halloy. M. de Bellejamme ignorait que M. de Chaulnes nous avait promis de ne pas nous envoyer de garnison, parce que nous avions trop souffert du passage des armées. Aussitôt que nous fûmes avertis que les gassions allaient arriver à Domart pour y prendre garnison, nous transportâmes nos meubles dans le château, ce qui dura toute la nuit, car il faisait un très mauvais temps. Le 23 décembre, vers midi, notre guet aperçut les gassions sur le chemin de Pernois ; on sonna le tocsin et on porta le reste des meubles dans le château, où tous les habitants vinrent se loger avec leurs bestiaux.

1. Honoré d'Albert, frère du duc de Luynes, nommé maréchal de France en 1619, gouverneur de Picardie en 1633, mourut le 30 octobre 1649 ; il était gouverneur d'Auvergne depuis 1643.

2. Louis le Maistre de Bellejamme — dont la véritable orthographe du nom est Bellejambe, — fut conseiller au Parlement en 1618, maître des requêtes dix ans plus tard, et intendant de police, justice et finances en Picardie par commission du 12 mars 1636. Il quitta l'intendance en 1643, fut nommé conseiller d'Etat et mourut en 1666.

1640

Le mercredi 18 janvier, la maison du Beaumanoir fut brûlée par la cornette qui y était logée avec les vivandiers ; le feu prit dans le fournil à de la paille placée contre le four.

Ils délogèrent le mercredi 25 janvier.

Le 23 février, veille de Saint-Mathias, le château d'Anvin [1] se rendit à composition aux ennemis. La garde en avait été confiée à un sergent de bande de Doullens, qui l'avait sollicitée de M. de Saint-Preuil, l'assurant qu'en cas de siège il se battrait comme un lion. Quelques cavaliers et fantassins sortis des villes voisines se présentèrent avec plusieurs pièces de canon devant le château d'Anvin et sommèrent le gouverneur de rendre la place sous peine d'être pendu à la porte du fort. Ce pauvre homme fut si étonné qu'il se rendit aussitôt, à condition que la garnison sortirait vie et bagues sauves, ce qui lui fut accordé. Le lendemain, le gouverneur rentrait à Doullens avec ses gens au nombre de quarante environ ; il se réjouissait d'être de Saintonge, pays de M. de Saint-Preuil ; mais aussitôt que celui-ci le vit : « Hé bien ! M. le Jean-F....., vous avez rendu le château ? Ha ! vous en mourrez ! » En effet, il fut aussitôt attaché à un poteau et passé par les armes ; il avait disposé de ses hardes en disant : « Il n'y a remède, puisqu'il faut mourir, car aussi bien j'eusse été pendu si je n'eusse rendu le château. » Il était sorti du secours d'Amiens ; mais, arrivés à

1. Chef-lieu de canton, arr. de Saint-Omer.

Fieffes, les soldats apprirent que le château s'était rendu.

Les soldats composant les garnisons d'Amiens, d'Abbeville, de Corbie, de Péronne et autres villes où les troupes avaient pris leurs quartiers d'hiver reçurent l'ordre de se rendre à . Pour obéir à cet ordre, les troupes de M. de Gassion, qui avaient hiverné à Amiens, quittèrent cette ville le lundi de Pâques, 9 avril, par un très mauvais temps, car il neigea pendant toute la semaine sainte; sans les fortes pluies précédentes, il y eut eu deux pieds de neige ; bref, depuis la mi-février jusqu'à la mi-mai, il ne cessa de pleuvoir, de venter ou de neiger; on n'avait vu d'aussi fâcheux temps depuis trente ans. Toutes ces troupes se dirigèrent vers le lieu du rendez-vous, mais elles avançaient fort lentement; elles ne furent prêtes à marcher que vers le 30 avril. Elles sortirent de France le 3 mai, passèrent par la Thiérache et entrèrent dans le Luxembourg par deux endroits. Cette armée se composait de quarante mille hommes et quarante pièces de canon. L'armée du comte de Guiche [1] y était entrée quinze jours auparavant; c'était un camp volant de quinze mille hommes. Elle arriva le 21 avril, marcha droit sur Rocroi et alla camper à une lieue de Charlemont [2], où elle demeura pendant trois semaines dans le but d'attirer les ennemis et pour voir leur contenance; elle attendit l'arrivée de M. le Grand maître.

1. Antoine III, comte de Guiche, puis duc de Gramont, né en 1604, commença à servir à dix-sept ans ; successivement maréchal de camp, lieutenant général, maréchal de France (1642), il reçut de nombreuses blessures, qui l'obligèrent à se servir de béquilles ; il mourut à Bayonne le 12 juillet 1678.

2. Annexe de Givet, arr. de Rocroi (Ardennes).

Notre armée entra dans le pays de Liège, où elle resta pendant huit jours, ensuite elle fit mine d'assiéger Avesnes. Mais, tout à coup, elle marcha droit sur Charlemont, où elle arriva le 10 mai.

Au même temps, M. le comte d'Harcourt, frère aîné de M. le duc d'Elbeuf, s'acheminait avec une puissante armée vers Casal, dans le duché de Mantoue, que les ennemis tenaient étroitement assiégée depuis la mi-février ; il les força à lever honteusement le siège de cette ville [1]. Précédemment, il avait fait lever le siège de Carignano en Montferrat.

Le samedi 18 mai, le régiment d'Épagny, qui était en garnison à Amiens, sortit de cette ville par la porte Noyon.

Personne ne savait en quel endroit ni quel jour l'armée de M. le maréchal de Châtillon [2] et de M. le duc de Chaulnes devait traverser la Somme ni quelle route elle prendrait. Les boulangers furent envoyés à Hesdin pour y faire du pain, et on envoyait force farine et force blé à Montreuil et à Ardres ; on supposa

1. C'est le jour du mercredi saint 4 avril qu'une partie de l'armée espagnole arriva devant Casal pour en faire le siège ; le marquis de Léganez, général en chef, amena le reste des troupes le vendredi saint ; l'effectif des assiégeants était de plus de 20,000 hommes. La garnison française de Casal n'était que de 1,500 hommes, commandés par la Tour ; ce dernier envoya aussitôt un exprès au comte d'Harcourt. Sans perdre de temps, d'Harcourt forma une armée de 7,000 hommes de pied et 3,000 hommes de chevaux et se porta au secours de Casal. Les retranchements espagnols furent assaillis le 29 avril de trois côtés à la fois ; en quelques heures, l'armée ennemie fut écrasée ou chassée de ses lignes, laissant 5,000 morts sur le lieu du combat.

2. Gaspard III, comte de Coligny, seigneur de Châtillon, né le 26 juillet 1584, fut créé maréchal de France le 11 février 1622 ; sa terre de Châtillon-sur-Loing fut érigée en duché-pairie le 18 août 1643 sous le nom de Coligny ; il mourut dans cette terre le 4 janvier 1646.

que l'on devait faire le siège de Saint-Omer. Mais les boulangers reçurent contre-ordre ; on les envoya à Doullens avec mission d'y faire construire plusieurs fours. On s'attendit alors à voir passer l'armée par Doullens, où l'on avait fait conduire d'Amiens une grande quantité de farine et cinquante-deux charrettes chargées de pain et de biscuit, qui traversèrent Domart le 28 mai. Nouveau contre-ordre le 1er juin : les boulangers sont commandés pour aller à Hesdin. Il était impossible de juger de quel côté se porterait l'armée ; les uns prétendaient qu'elle assiégerait Arras, d'autres Bapaume, d'autre Saint-Omer, d'autres Dunkerque, d'autres Aire ; bref, personne ne savait rien. Les bourgeois des villes, qui sont curieux de tout savoir, répondaient lorsqu'on leur demandait des nouvelles : « Il n'y a plus de nouvelles, car nous ne savons rien. »

M. de Saint-Preuil, qui nous avait promis de nous avertir du passage de l'armée, nous envoya deux hommes pour nous prévenir qu'elle passerait le 1er juin, mais il y eut du retard. Ledit seigneur de Saint-Preuil nous envoya ensuite un homme, qui nous dit que le passage aurait lieu le lundi 4 juin. Nous nous étions logés dans le château dès la fin de mai.

En effet, le lundi 4 juin arriva à Domart le quartier du Roi, conduit par M. le maréchal de Châtillon et M. le duc de Chaulnes, où étaient aussi M. de la Ferté et M. le Vidame. Les maréchaux des logis, arrivés à deux heures de l'après-midi, marquèrent l'*Écu de France* pour le maréchal de Châtillon et le logis de *Saint-Nicolas* pour M. de Chaulnes. Le régiment des Gardes françaises entra à Domart vers quatre heures,

tambour battant, avec fifre, chaque compagnie à part; elles logèrent vers le Beaumanoir. Le régiment des Gardes suisses arriva à quatre heures et demie, tambour battant, enseigne déployée; chaque compagnie était aussi à part; elles logèrent vers la rue de Thionville; ce régiment escortait tout l'attirail, qui se composait d'un grand nombre de charrettes. Il passa ensuite quarante charrettes, attelées à quatre bons chevaux, chargées chacune de six tonneaux de poudre; six petites pièces de canon appelées fauconneaux, montées sur leurs affûts; cinq grosses pièces de batterie placées sur des chars tirés chacun par dix-huit ou dix-neuf chevaux; ces chars furent placés en cercle en très bon ordre dans le pré de Ponthieu, avec tout l'attirail de l'artillerie; à la suite venaient cinq affûts montés sur leurs propres roues; ils étaient tirés chacun par huit chevaux; puis il entra quarante charrettes chargées chacune d'une barrique ouverte par le haut, contenant des boulets de canon; auprès de chaque barrique se trouvaient deux petits barillets; chacune de ces charrettes était tirée par six chevaux. A la suite venaient vingt charrettes tirées par quatre chevaux portant chacune une grosse pipe pleine de mèches et deux petits barillets. Elles étaient suivies de quatre charrettes chargées de manteaux, de casaques et d'habits appartenant aux soldats du régiment des Gardes, qui ne les portaient point sur eux à cause de la grande chaleur qu'il faisait. Il passa ensuite un grand nombre de charrettes chargées de bagages, des caissons et des bêtes de voiture chargées à dos. On vit ensuite passer une charrette tirée par quatre chevaux, chargée à comble de petits faisceaux revêtus de toile, de la grosseur d'un fauconneau et d'une lon-

gueur de six pieds ; aucun de nous ne savait ce que c'était ; je le demandai au charretier et à quelques officiers, qui me répondirent que c'étaient des joncs pour faire des ponts sur l'eau, ainsi que cela fut pratiqué à Hesdin ; ces joncs étaient ajustés, empaquetés et serrés dans de la toile ; ils étaient de la grosseur d'une coulevrine ou fauconneau. Il passa ensuite quatre charrettes chargées de lits de camp, quatre autres chargées de matelas, quatre autres chargées de tables, de buffets, d'escabeaux et autres bagages ; puis venaient plusieurs charrettes et des bêtes de voiture chargées à dos. M. de la Ferté, lieutenant de M. le maréchal de Châtillon, arriva ensuite à cheval avec son train, qui se composait d'environ douze chevaux. Il était suivi de   , qui avait une jambe de bois. Il arriva ensuite un carrosse dans lequel se trouvaient quatre jésuites qui logèrent près de notre maison ; ils étaient suivis de trois cordeliers à cheval. Enfin, il arriva onze mules portant des bagages ; six d'entre elles entrèrent à l'*Écu de France*, où était M. de Châtillon, et les cinq autres à la maison de *Saint-Nicolas*, où était logé M. de Chaulnes.

M. le maréchal de Châtillon et M. le maréchal de Chaulnes arrivèrent à Domart par la rue du Val ; ils étaient tous deux à cheval ; M. de Châtillon tenait la droite ; deux trompettes les précédaient en jouant de leur instrument. Après qu'ils eurent passé la barrière du Val et furent entrés dans le marché, les soldats du corps de garde placé contre l'*Écu de France* se mirent tous en ordre. Arrivés à la porte du logis de M. de Châtillon, M. le duc de Chaulnes tourna tout droit pour faire honneur à son collègue, mais celui-ci passa

outre pour conduire M. le Duc à *Saint-Nicolas* ; M. de Chaulnes, qui était arrêté à la porte de l'*Écu de France*, envoya un de ses gentilshommes après M. de Châtillon, qui se trouvait déjà au pont et le pria de revenir sur ses pas pour entrer à son logis. M. de Châtillon revint à la porte de l'*Écu de France*, où se séparèrent les deux maréchaux après s'être complimentés réciproquement. M. de Châtillon étant entré dans la cour de l'*Écu de France* mit pied à terre et monta à la grande chambre. M. le Duc se rendit avec son train à son logis de *Saint-Nicolas* ; les soldats du corps de garde placé près de cette maison lui rendirent les honneurs sur son passage.

M. le Vidame logea en la maison de Pignez, qui avait été marquée pour lui et pour son train.

A la suite venaient plusieurs officiers à cheval, bien montés et richement vêtus ; derrière suivaient les carrosses des deux généraux ; ils étaient tirés chacun par six chevaux. Il arriva ensuite trois cents charrettes chargées de barriques contenant de petites grenades de la grosseur du poing destinées à être jetées à la main.

Vers le soir, il arriva quatre bateaux carrés placés sur quatre chars ; ils étaient suivis de trois autres chars portant chacun un bateau en forme de gribanne ; ces chars furent rangés devant la porte de la Prée, vis-à-vis du pré de Ponthieu.

Les habitants craignaient que tous ces soldats ne gâtassent les blés, mais ils n'en gâtèrent pas six journaux sur tout le terroir de Domart. M. le duc de Chaulnes avait donné bon ordre à ce sujet, et il avait promis de ne rester qu'un jour à Domart en considération de sa nièce, Mme de Canaples,

qui est la fille de son frère, feu M. de Luynes [1].

Dès le soir de son arrivée, M. le Duc demanda quatre guides pour le lendemain. Le 5, au matin, il envoya un de ses gentilshommes chercher ces guides, mais tout le monde se cachait ; il fallut les prendre de force, mais d'autres y allèrent de bonne volonté.

Le mardi 5 juin, l'armée quitta Domart à cinq heures du matin. Chaque compagnie sortit en son ordre, puis vint le canon, puis l'attirail et le bagage. A sept heures, M. le maréchal de Châtillon partit dans son carrosse; M. le duc de Chaulnes partit ensuite, monté aussi dans son carrosse; ils suivirent le chemin qu'avait pris l'armée et sortirent par la cavée de la Prée, droit au cimetière de Saint-Georges, et passèrent par Ribeaucourt [2], Domléger, Maison-Ponthieu [3], Gueschart [4].

Le 10 juin, on publia une ordonnance dans les villages des gouvernements de Doullens, du Ponthieu, de Rue, de Calais et autres pour que l'on se tînt prêt à fournir des pionniers.

M. le Grand maître était sorti de France le 3 mai avec son armée, composée de quarante mille hommes, comme nous l'avons dit. Après qu'il eut traversé le Luxembourg et le pays de Liège, il revint dans le Luxembourg, où il feignit d'assiéger Charlemont, devant laquelle il resta pendant neuf jours. De son côté, le maréchal de Châtillon faisait mine d'en vouloir à Béthune ; mais ce n'étaient que des feintes dans le but de tâter le pouls à l'ennemi. Le gouverneur

1. Mme de Canaples, née Anne du Roure, veuve de Charles II de Créquy, était fille de Marie d'Albert de Luynes, sœur du duc de Chaulnes, mariée le 12 juillet 1599 à Claude de Grimoard de Beauvoir du Roure.

2. Commune du canton de Domart.

3. 4. Communes du canton de Crécy, arr. d'Abbeville.

d'Arras, le comte d'Isembourg [1], sortit de cette place avec cinq cents chevaux pour les jeter dans Béthune.

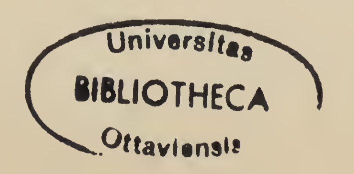
M. le Grand maître arriva avec son armée le mercredi 13 juin devant Arras; il la fit aussitôt sommer par un trompette; ceux de la ville répondirent à ce dernier : « Dites à votre grand maître qu'il se méprend et qu'il pense être devant Saint-Omer. » Les maréchaux de Chaulnes et de Châtillon arrivèrent avec leur armée devant Arras le même jour.

Le deuxième et le troisième jour du siège, les vivres manquaient déjà à nos soldats; le pain y était fort rare. Le quatrième jour du siège, il se forma un convoi de huit cents charrettes à Doullens; elles allèrent chercher des vivres à Amiens et à Abbeville et se mettaient en marche le 19 juin; elles arrivèrent au camp le 22, qui était le dixième jour du siège; ce convoi apporta un grand soulagement à notre armée. On tient que si les ennemis eussent empêché ce premier convoi, nos gens auraient peut-être été obligés de lever le siège. Il n'y avait que quatre cents chevaux à ce convoi. Depuis lors, les convois se sont toujours succédé de trois jours en trois jours.

Le Roi arriva à Corbie le 18 juin; il en repartit le 21 pour se rendre à Amiens, où il logea à l'hôtel de M. de Chaulnes. M. le Cardinal logea aux *Trois-Cailloux*. Il s'y trouvait aussi M. le duc d'Enghien [2],

1. Ernest, comte d'Isembourg, gouverneur de Namur, chevalier de la Toison d'Or, mourut en 1644 sans laisser de postérité. « C'était un homme de taille élevée, dit M. le duc d'Aumale, de grand courage et un officier de cavalerie de premier ordre. Plusieurs branches de la maison comtale évangélique d'Isembourg, jadis souveraine, aujourd'hui médiatisée, existent encore. »

2. Louis II de Bourbon, d'abord duc d'Enghien, puis prince de Condé, né en 1621, commença à servir en 1640. Il mourut en 1686.



fils aîné de M. le Prince, et les deux fils de M. de Vendôme, le duc de Mercœur et le duc de Beaufort.

Le 14, on appela à Doullens et à Hesdin les pionniers des villages contribuables que l'on envoya devant Arras pour faire les lignes de communication autour des quartiers des deux armées assiégeantes. Les Artésiens s'y rendirent de bonne grâce parce qu'ils mouraient de faim chez eux ; ils recevaient pour leur travail un pain de munition et douze sous par jour. Tous les pionniers des villages situés de Calais à Eu furent appelés successivement pour les travaux entrepris autour d'Arras ; ceux de Domart furent convoqués le 21 juin pour six jours.

Le 21 juin, il passa à Domart soixante-dix charrettes chargées de poudre, tirées chacune par quatre chevaux ; il y avait six tonneaux sur chaque charrette. Pour préserver la poudre du feu et de l'eau, elle était renfermée dans de doubles tonneaux. Il passa aussi une grande quantité de charrettes par Beaumetz et par Bernaville ; elles contenaient de la poudre, des boulets et des mèches.

Le 22, cinquante-deux charrettes traversèrent Domart ; elles étaient chargées de barriques remplies de boulets ; il en passa plus de trente fois autant par Beaumetz.

Le 23, nouveau passage par Domart et par Bernaville de charrettes chargées de balles à mousquet.

Le 25, passage à Domart de soixante-dix charrettes et à Beaumetz de plus de trois cents charrettes chargées de poudre, de boulets, de mèches et de balles à mousquet.

Le 26, il passa par Domart et par Beaumetz un grand nombre de charrettes chargées de poudre, de

mèches, de boulets et autres munitions de guerre et de bouche.

Le 27, il passa à Domart soixante-quinze charrettes de munitions de guerre ; vingt-six d'entre elles étaient chargées de grosses grenades qui avaient bien trois pieds et demi de tour. Vingt-sept autres charrettes portaient chacune dix bombes.

Il passa en même temps à Beaumetz plus de huit cents charrettes chargées de poudre, de mèches, de grenades et de bombes, et plus de vingt charrettes chargées de balles à mousquet contenues dans de fort petits barils ; chaque charrette, tirée par quatre chevaux, ne portait que six de ces barils. Au même temps, il passa huit grosses pièces de canon par Beaumetz ; elles venaient de . Vingt autres pièces sortaient d'Amiens au même moment ; puis neuf grosses pièces de batterie sortaient le même jour d'Amiens.

Il y avait à la porte de Saint-Ladre de Doullens quarante gros canons de batterie qui y étaient arrivés en diverses fois et de divers lieux.

Le 1er juillet, il passa par Domart deux cents chars et charrettes chargés de biscuits renfermés dans de grosses tonnes et dans des sacs ; il y avait aussi une grande quantité de caissons remplis de biscuit. Il en passa vingt fois autant par Beaumetz. Tout cela venait d'Abbeville.

Le 2 juillet, il passa par Beaumetz cent vingt charrettes chargées de biscuit renfermé dans de grosses tonnes ; elles se rendaient à Arras. Toutes ces munitions de bouche et de guerre sortaient d'Abbeville, où on arrêtait tous les charrois que l'on y trouvait.

Le même jour, il passa encore deux cent vingt-deux

charrettes chargées de munitions de guerre et de bouche.

Le mardi 3 juillet, un convoi de trois mille charrettes chargées de toutes sortes de munitions partit des environs de Doullens, où il attendait depuis le 30 juin ; il était escorté de trois mille hommes tant de cavalerie que d'infanterie. Pour se rendre à Arras, il ne suivit point le chemin ordinaire qui conduit de cette ville à Doullens, mais il suivit un chemin ouvert et large en pleine campagne, car on redoutait les embuscades. Il y avait bien cent charrettes de front. Ce convoi devait servir au ravitaillement de nos armées pour six semaines.

Monsieur, frère du Roi, arriva à Amiens le 5 juillet.

Le 7 juillet, le Roi et Monsieur sortirent d'Amiens pour voir passer huit mille hommes de l'armée de qui traversaient Corbie.

Le même jour, l'armée ennemie arriva au Mont-Saint-Éloi [1], où elle se retrancha dans le but d'empêcher les convois qui se rendaient ordinairement de Doullens au camp de notre armée devant Arras.

Le 11 juillet, notre convoi ne pouvant plus suivre son chemin ordinaire de Doullens à Arras, alla passer par Amiens et par Corbie ; il se composait de quinze mille charrettes escortées par dix mille hommes tant de cavalerie que d'infanterie ; l'armée de Monsieur, qui comptait dix mille hommes commandés par M. de la Ferté-Imbault [2], se joignit à l'escorte du

1. Commune du canton de Vimy, arr. d'Arras.

2. Jacques d'Etampes, marquis de la Ferté-Imbault, né en 1590, prit une part active aux opérations militaires de la guerre de Trente ans en Picardie et en Artois. Il mourut maréchal de France dans son château de Mauni, près Rouen, le 20 mai 1668.

convoi. Les ennemis, qui attendaient notre convoi par le chemin de Doullens, furent avertis que les nôtres suivaient une autre route ; ils quittèrent aussitôt Mont-Saint-Éloi et portèrent leur camp sur le chemin de Corbie à Arras.

Le 12 juillet, les assiégeants commencèrent à battre la muraille d'Arras.

Après la mort du duc de Weymar, qui commandait une armée étrangère au service du roi de France, le général Baner [1] le remplaça. M. de Longueville [2] était général d'une armée française qui a toujours marché avec la précédente depuis 1634.

Défaite de Piccolomini le 16 juillet par M. de Longueville et Baner ; il y mourut bien dix mille hommes et il y eut quinze cents prisonniers [3].

Le 17 juillet, un convoi partit de Péronne sous l'escorte de M. d'Hocquincourt [4], gouverneur de cette

1. Jean Baner, l'un des meilleurs généraux suédois de son époque, né en 1595, servit de bonne heure sous Gustave-Adolphe, dont il devint l'ami ; il remporta pour ainsi dire autant de victoires qu'il livra de combats. Il est mort en 1641.

2. Henri II d'Orléans, duc de Longueville, né le 27 avril 1595, deux jours avant la mort de son père, qui était gouverneur de Picardie ; il eut pour parrain Henri IV, son parent, qui lui donna dès le berceau le gouvernement de Picardie ; il en prit possession en 1613. Trois ans plus tard, il épousa Louise de Bourbon, fille du comte de Soissons, et, en 1619, il obtint le gouvernement de la Normandie qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Rouen le 11 mai 1663. Au début de la guerre de Trente ans, il avait été chargé de lever une armée en Normandie ; en 1637, il guerroyait en Franche-Comté, et, après la mort du duc de Saxe-Weimar, il prit le commandement de l'armée d'Allemagne, et se joignit à Baner pour observer les Impériaux.

3. Près de Hœxter, en Saxe.

4. Georges de Monchy, marquis d'Hocquincourt, nommé gouverneur de Péronne, Roye et Montdidier en remplacement de son fils, par provisions du 15 février 1639, se signala dans un grand nombre de combats ; en 1655, il voulut livrer Péronne aux Espa-

ville ; il se composait de quatre cents charrettes et avait pour escorte huit cents cavaliers et six cents fantassins, entre autres quelques compagnies du régiment des Gardes, dont les soldats étaient tous très braves. Ce convoi ayant été surpris par l'ennemi, notre cavalerie lâcha pied et s'enfuit laissant l'infanterie sur le lieu du combat ; tous les fantassins furent tués ; les ennemis ne leur firent point quartier, car M. le Grand maître avait agi de la sorte dèux heures auparavant. Toutes nos charrettes étaient perdues.

Le 17 juillet, le régiment de Bellefonds et le régiment de la Feuillade logèrent à Domart. Six compagnies de la garnison du Havre-de-Grâce logèrent à Brucamp ; le lendemain, ces soldats passèrent à Domart ; c'étaient des gens bien faits, bien armés et bien vêtus.

M. de Longueville ayant défait l'armée de Piccolomini, comme j'ai dit ci-dessus, deux courriers en apportèrent la nouvelle à M. de Saint-Preuil, gouverneur de Doullens. Aussitôt, quoique ce fût la nuit, celui-ci fit tirer quinze volées de canon et faire force feux de réjouissance ; cette fête se termina par un événement tragique qui nous montre une fois de plus qu'en cette vallée de larmes ce n'est que misères et inconstance. Après que tous les canons de la citadelle furent déchargés, on s'aperçut que l'un d'eux se trouvait engorgé parce que le boulet était trop gros ; on voulut charger le canon par la lumière avec de la poudre pour faire sortir le boulet, mais la poudre ne pouvant le pousser, ressortit par la lumière et alla tomber sur

gnols, mais son fils fit tirer le canon sur les troupes qu'il conduisait. Il fut tué de cinq coups de mousquet en allant reconnaître les lignes de l'armée française à Dunkerque le 13 juin 1658.

un tonneau de poudre défoncé auquel elle mit le feu; tous ceux qui se trouvaient dans le voisinage de ce tonneau furent brûlés.

Le 20 juillet, M. de Saint-Preuil fit conduire fort heureusement un convoi qui partit de Doullens pour se rendre au camp devant Arras ; il se composait de quatre cents charrettes de munitions de guerre et de bouche.

Le même jour partit d'Hesdin un autre convoi de cinq cents charrettes.

Le 23 juillet, l'armée de M. de la Ferté-Imbault, forte de trois mille hommes, traversa Amiens et campa dans les champs auprès de cette ville. Le Roi, qui se trouvait alors à Amiens, plaça les différents quartiers d'infanterie et de cavalerie composant ces troupes; il était accompagné de Monsieur.

Le 24 juillet, deux mille hommes d'infanterie et de cavalerie, commandés par le prince de Richemont, arrivèrent à Pernois. Le 27, ils allèrent camper à Saint-Léger, où ils scièrent et fauchèrent les blés, quoiqu'ils ne fussent pas encore mûrs; après avoir battu les blés, ils allaient en vendre une partie dans les pays environnants et faisaient moudre le reste, C'était pitié de voir la pauvre moisson gâtée et ruinée par ces Locustes (*sic*), qui couraient par troupes à travers champs, battant les blés sur place chacun à sa mode et les vannant au vent.

M. du Hallier, général d'un camp volant en Lorraine, composé de dix-huit mille hommes, reçut l'ordre de se rendre en diligence en Picardie, ce qu'il fit promptement; il arriva à Amiens le 1er août. Il se joignit avec M. d'Hocquincourt, maréchal de camp, et M. de la Ferté-Imbault, qui commandait un autre

camp volant de cinq mille hommes. Toutes ces troupes devaient assurer nos convois au camp devant Arras, où la disette se faisait sentir, car un pain de munition valait soixante sous, et un pot de vin, dix livres ; la viande y était si rare que les soldats faisaient leur potage avec du suif de chandelle ; la viande de cheval s'y mangeait aussi communément que le bœuf ; on y mangeait même des chevaux morts ; la viande de bourrique remplaçait la viande de mouton.

Les ennemis, ne sachant plus de quel bois faire flèche et ne pouvant s'opposer à la marche de notre convoi, quittèrent leur camp d'observation. Notre convoi s'avançait avec une forte escorte ; en outre, seize mille hommes de l'armée assiégeante, dont huit mille de l'armée de M. le Grand maître, et autant de l'armée de M. de Châtillon, furent envoyés au-devant du convoi général [1]. Les ennemis en ayant eu connaissance revinrent sur leurs pas pour attaquer le quartier de Rantzau, qu'ils croyaient le plus faible ; ils espéraient entrer dans Arras de ce côté. A cet effet, Lamboy [2] avait fait charger trois chariots de fascines dans le but d'en remplir nos retranchements ; les cavaliers portaient une fascine en croupe et les fantassins la portaient en bretelle. L'attaque, menée rudement, eut lieu le 1er août à sept heures du matin ; elle fut dirigée contre un fort situé en dehors des lignes ; ce fort, pourvu de deux pièces de canon, fut pris par les ennemis, qui y arborèrent aussitôt le drapeau rouge. Nos

1. Suivant Montglat, du Hallier disposait de 18,000 hommes, Sirot dit 16,000 et douze pièces de canon ; le convoi était de 8,000 charrettes chargées de vivres et de munitions de guerre.

2. Guillaume de Lamboy était entré de bonne heure au service de l'Empereur, qui le nomma feld-maréchal après les brillants faits de guerre qu'il accomplit. Il mourut en 1670.

gens, ayant repris courage, en chassèrent les Espagnols et y arborèrent le drapeau blanc. Bref, ce fort fut encore repris puis perdu par les ennemis.

Pendant ce temps, notre convoi arrivait; M. du Hallier commandait l'avant-garde, et M. de la Ferté commandait le corps de bataille.

Nos gens amenèrent cinq canons sur le bord de nos lignes de circonvallation du côté de l'occident; ils abattaient les ennemis dru comme mouches; néanmoins, leurs escadrons ne se rompaient aucunement; les vides se trouvaient aussitôt comblés. Il fut tué environ douze cents Espagnols et deux cents Français. On donna cinquante écus à un sergent pour faire enterrer les ennemis, car on craignait la corruption de l'air; il en emplit les puits, les caves et les fossés, et les recouvrit de terre.

Le 10 août, jour de Saint-Laurent, la ville d'Arras se rendit à M. le Grand maître; la garnison en sortit à dix heures du matin. Le comte d'Isembourg, gouverneur de cette ville et de la province d'Artois, ne s'y trouvait point; il n'y avait que son lieutenant, M. de Terrimini.

J'ai dit en son lieu que M. le Grand maître en arrivant devant Arras avec son armée avait fait sommer la place par un héraut: « Dites à votre Grand maître qu'il se méprend et qu'il pense être devant Saint-Omer; cette grande ville d'Arras est un trop gros morceau pour lui; il faut bien d'autres forces que les siennes pour vouloir faire une si grande entreprise. »

L'armée de M. du Hallier et celle de M. de la Ferté avaient escorté trois convois au camp devant Arras; après la réduction de cette ville, elles arrivèrent à Doullens le 11 août et à Domart le 12. M. du Hallier

logea à Saint-Nicolas ; M. d'Hocquincourt, à la maison de Pigné, et M. de la Ferté-Imbault, à l'*Écu de France*.

Il y avait deux régiments d'Irlandais à Lanches, trois régiments à Saint-Hilaire, trois à Saint-Léger, deux à Fransu. Le régiment allemand de Stref était logé dans plusieurs villages : trois compagnies à Domqueur, trois autres à Villers-sous-Ailly [1], deux à Long, une partie au Plouy.

Un régiment allemand de cavalerie, commandé par le colonel Fertingault, était logé à Berteaucourt.

Le 14, il y eut une revue de toute l'armée dans ses quartiers respectifs. La revue des soldats logés à Domart se fit dans la plaine de Saint-Ouen.

Le quartier du roi était à Domart; il y avait un régiment de dix-sept compagnies qui fut ensuite porté à vingt-trois ; c'était le régiment de Picardie, — un vieux régiment.

Dès qu'ils furent logés, ces soldats allèrent scier les blés sans se soucier à qui ils appartenaient; les champs étaient couverts de ces scieurs, qui allaient ensuite vendre les blés où ils voulaient.

Le Roi quitta Amiens le 30 août pour se rendre à Paris.

L'armée de M. du Hallier et celle de M. de la Ferté-Imbault décampèrent le 31 août; elles allèrent camper près de Doullens, puis à l'abbaye de Cercamp, puis au bourg de Saint-Pol.

Après que les lignes, les retranchements et les forts faits par nos soldats autour d'Arras furent rasés et aplanis et que les brèches furent réparées, l'armée de

1. Commune du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arr. d'Abbeville.

M. le Grand maître et celle de M. de Châtillon levèrent leur camp le 3 septembre et allèrent s'établir au village d'Aubigny [1], à deux lieues en deçà d'Arras, et s'y retranchèrent. Mais elles quittèrent ce lieu le 20 septembre parce que les cadavres de nos soldats, des chevaux morts et des charognes infectaient l'air et produisaient des maladies. Un grand nombre de soldats malades furent dirigés sur Amiens pour être soignés à l'hôpital de cette ville. L'armée vint camper à une lieue en deçà. Le général Lamboy, neveu de Piccolomini, qui conduisait l'armée ennemie, alla aussitôt s'établir à Aubigny dans les retranchements qu'avaient faits nos gens.

Le 27 septembre, on fit des feux de joie à l'occasion de l'accouchement de la reine, qui venait de mettre un fils au monde [2].

Le 28, on fit de nouveaux feux de joie à Amiens pour la reddition de Turin [3] et la prise du prince Thomas. Cette ville avait été assiégée le 10 mai précédent par le comte d'Harcourt [4], frère de M. le duc

1. Chef-lieu de canton, arr. de Saint-Pol.

2. La reine Anne d'Autriche accoucha d'un second fils le 21 septembre 1640 ; c'est Philippe duc d'Anjou, plus tard duc d'Orléans.

3. Le prince Thomas s'était jeté dans cette ville avec 5,000 hommes de pied et 1,500 hommes de chevaux. Le comte d'Harcourt en fit le siège avec 8,000 fantassins et 3,000 cavaliers. Le marquis de Léganez tenta inutilement avec une armée de 16,000 hommes de forcer les retranchements du comte d'Harcourt ; le 22 septembre, ce dernier entrait triomphant dans Turin.

4. Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, grand écuyer de France, surnommé *Cadet la Perle*, né le 20 mars 1601, s'est acquis une brillante réputation militaire. En 1639, il battit devant Quiers 20,000 Espagnols avec une poignée d'hommes, ce qui fit dire au marquis de Leganez : « Si j'étais roi de France, je ferais couper la tête au comte d'Harcourt pour avoir hasardé une bataille contre une armée beaucoup plus forte que la sienne. — Et moi, lui fit

d'Elbeuf ; elle était défendue par le prince Thomas.

Le 4 octobre, prise de la ville de Lens. Les ennemis, voyant que nos gens avaient abandonné cette place, la reprirent et y mirent garnison.

Le dimanche 25 novembre, à la chute du jour, le régiment de M. de Nettancourt [1] (qui se dit être issu de Pierre de Craon), arriva à Domart pour y loger ; ce régiment comptait environ trois cents hommes. Deux heures avant leur arrivée, quatre officiers se présentèrent dans notre bourg, où ils descendirent à l'*Écu de France* et feignirent de se rendre plus loin, dans la crainte de donner l'alarme, car on ne savait point qu'il y eût des gens de guerre près d'ici. A la vue de ces officiers, on se hâta de porter tout dans le château. Voyant cela, les officiers dirent : « Voilà des paysans bien sots ; ils ont peur de nous et des gens de guerre. Non, ajoutaient-ils, il ne vient personne derrière nous, nous vous l'assurons. »

M. de Saint-Preuil, gouverneur d'Arras, pensa reprendre Lens par un stratagème le 7 décembre.

Manifeste du roi de Portugal. 19 décembre. — A la

répondre aussitôt d'Harcourt, si j'étais roi d'Espagne, je ferais couper la tête au marquis de Leganez pour s'être fait battre par une armée beaucoup plus faible que la sienne. » Après la prise de Turin, Jean de Werth ne put s'empêcher de s'écrier qu'il aimerait mieux être le comte d'Harcourt que l'empereur. Il mourut le 25 juillet 1666.

1. La famille de Nettancourt était originaire de la Champagne. Charles de Nettancourt, baron de Fresnels, fils de Georges, seigneur de Bettancourt, et d'Adrienne de Fresnels, fut colonel d'un régiment d'infanterie au service de France. Il naquit vers 1596 et épousa en 1626 Françoise de Bardin de Condé, et en eut deux fils. Il ne faut pas confondre ce personnage avec Jean de Nettancourt, de la branche aînée, qui fut maréchal de camp, capitaine de cent hommes d'armes, plus connu sous le nom de comte de Vaubecourt, gouverneur de Châlons, mort en 1642.

suite : Lettre du roi d'Espagne au duc de Bragance ; Réponse du roi de Portugal au roi d'Espagne. — *Discours tenu au cardinal-infant par les députés de Brabant.*

1641

Le 15 février, le prince de Longueville arriva par mer à Abbeville.

Le comte de Guiche partit de Paris le 7 février pour se rendre au-devant du duc Charles de Lorraine [1], qui venait en France. Le comte d'Harcourt alla aussi au-devant de Son Altesse, de la part de Sa Majesté, avec un grand cortège. On avait préparé l'hôtel d'Épernon, où le duc est descendu à son arrivée le 2 mars. Il fut reçu avec les plus grandes marques de bienveillance de la part de Sa Majesté ; le contraire avait eu lieu du côté de la Maison d'Autriche, pour laquelle le duc avait tant de fois hasardé sa vie et sa fortune. Le Roi lui accorda le revenu de toute la Lorraine et lui donna la ville de la Mothe, où il mit aussitôt un gouverneur.

Le 1er mars, un prêtre, qui était maître d'école à Paris, fut brûlé vif et ses cendres jetées au vent parce qu'il avait abusé journellement de trois de ses écolières, car il recevait plusieurs filles à son école ;

1. Charles, duc de Lorraine, fils de François, comte de Vaudemont, né le 5 avril 1604, fut un prince turbulent et ami des plaisirs. Après s'être efforcé, en 1640, de faire lever le siège d'Arras, il demanda vainement aux Espagnols et à l'empereur sa restauration sur le trône de Lorraine ; c'est pour la demander à Richelieu qu'il vint à Paris au mois de mars 1641. Ce prince versatile qui, suivant l'expression de Voltaire, « passa toute sa vie à perdre ses Etats », mourut dans un village le 18 septembre 1675.

elles étaient âgées l'une de neuf ans, l'autre de dix ans et la troisième de onze ans. A la suite de cette exécution, le roi fit publier dans toutes les villes de France que désormais les filles seraient envoyées à l'école des femmes et les garçons à l'école des hommes. Cette publication fut faite à Amiens et à Abbeville le 2 mars.

Le 9 avril, attentat sur la ville de Péronne, dont M. d'Hocquincourt était gouverneur.

Le 15 avril, M. de Gassion arriva à Abbeville ; son régiment de cavalerie avait hiverné en Picardie, partie à Amiens, à Corbie, à Abbeville et en d'autres lieux ; ceux de Corbie et d'Amiens arrivèrent à Longpré [1] le 17 avril, où deux officiers dudit régiment vinrent, au nom du Roi, faire défense aux paysans, sur peine de la vie, d'enlever leurs meubles et de quitter le village, parce que les soldats viendraient par étapes ; malgré cet ordre, tout le monde s'enfuit. M. de Gassion avait un frère nommé M. de Bergeré, qui était capitaine dans son régiment.

Le 1er mai, les gassions d'Abbeville sortirent de cette ville et allèrent à Senarpont [2] et à Villers.

Arrivée du comte de Guiche à Amiens le 20 avril. Cet officier était de la maison de Grammont en Gascogne ; son père est à présent gouverneur de Bayonne ; il a épousé l'aînée des nièces de M. le Cardinal. M. d'Hocquincourt tua un des frères du comte de Guiche, en [3].

1. Commune du canton d'Hallencourt, arr. d'Abbeville.
2. Commune du canton d'Oisemont, arr. d'Amiens.
3. Roger, comte de Louvigny, frère cadet du comte de Guiche, fut tué en duel en Flandre le 18 mars 1629 ; il reçut sa sépulture dans l'église de Notre-Dame du Lac près de Bruxelles.

M. le Grand maître arriva en la ville d'Amiens le 2 mai.

Le même jour, M. le marquis de Sourdis [1] fut envoyé à Sedan, auprès des princes confédérés, pour savoir ce qu'ils voulaient et leur faire entendre qu'ils se rendaient coupables de lèse-majesté. Ces princes, au nombre de neuf, étaient : le comte de Soissons, le duc de Bouillon, qui se soumit après la défaite de Sedan ; le duc de Guise, archevêque de Reims ; le duc de Chevreuse ; le cardinal de la Valette, fils du duc d'Épernon ; le duc de Mercœur ; le duc de Beaufort, son frère ; le duc de Rohan ; le duc d'Elbœuf. On dit que le duc de Candale, fils aîné du duc d'Épernon, est aussi à Sedan ; ce duc de Candale était avec M. le Prince au siège de Fontarabie ; le siège ne réussit point par la faute du duc, aussi il fut disgracié : il s'enfuit en Angleterre et y demeura jusqu'au jour où il entra à Sedan.

Le dimanche 5 mai, il arriva à Amiens vingt-six pièces de canon de batterie.

Le même jour, le régiment de Villequier, venant de Soissons, arriva à Berteaucourt.

Le 9 mai, jour de l'Ascencion, arriva à Domart le régiment de Valmont, qui était avant à M. de la Blocquerie. Ce régiment entra à deux heures de l'après-midi ; il venait par le chemin de Saint-Ouen et avait passé le matin par Picquigny. On ne fut pas surpris de l'arrivée de ces soldats ; on les attendait depuis qu'un fourrier et un maréchal des logis étaient venus

1. Charles d'Escoubleau, marquis de Sourdis, frère aîné des deux archevêques de Bordeaux, François et Henri de Sourdis, fut maréchal de camp et gouverneur de l'Orléanais ; il mourut le 25 décembre 1666, âgé de 78 ans.

marquer les logements ; il y avait avec eux un grand nombre de fantassins qui fouillaient les maisons abandonnées ; une heure après, le bagage arriva ; le gros du régiment suivait ; en moins d'une heure, tout le monde fut logé. Les soldats montèrent ensuite sur les toits des maisons et en enlevèrent tout le chaume pour pouvoir se coucher ; ensuite, ils démolirent les granges, les étables et les maisons. On dit que les officiers le leur commandaient. « Abattez chacun vos logis », leur disaient-il ; c'est ce qu'ils firent avec fureur et rage durant quatre jours ; toutes les maisons de Domart furent démolies. « Nous brûlerons tout le bourg à petit feu », s'écriaient-ils, et ils allumaient du feu sans nécessité dans tous les foyers ; en certaines maisons, ils faisaient cinq ou six feux pour consumer plus tôt tout leur bois.

Le 9 mai, on construisit un nouveau pont à Auxi-le-Château à la même place que l'ancien pont ; il s'y trouvait vingt maîtres charpentiers.

Le 12 mai, à midi, le régiment de Valmont quitta Domart et alla passer sur le pont.

Le même jour, il arriva à Domart à trois heures d'après-midi cinq compagnies de chevau-légers de M. de Gassion.

Le même jour, M. de Gassion arriva à Doullens.

Le 15 mai, M. le Grand maître arriva à Doullens ; le 18, une partie de son armée et treize gros canons passèrent par cette ville.

Le même jour, la cavalerie de M. de Gassion, qui était logée à Domart, à Saint-Léger et à Franqueville, alla passer sur le pont d'Auxi-le-Château.

Le 16 mai, toutes les troupes de M. le Grand maître et celles de M. de Gassion allèrent camper à l'abbaye de Cercamp.

Le 17, elles campèrent à .

Le 18, elles campèrent à .

Le 19 mai, qui était le jour de la Pentecôte, elles campèrent près de la ville d'Aire pour en faire le siège.

Le 20 mai, M. de Guise, qui s'était retiré à Sedan, arriva à Bruxelles.

Pendant que nos troupes faisaient les approches d'Aire, les assiégés les canonnaient sans interruption et faisaient de fréquentes sorties; leurs dehors étaient bien garnis, car, ayant prévu l'orage, ils avaient établi plusieurs demi-lunes et des terrasses.

Le 30 mai, jour du Saint-Sacrement, le Roi arriva à Abbeville par la porte d'Hocquet à trois heures d'après-midi; il avait couché à Aumale, étant venu de Paris par Beauvais. Il descendit chez M. de Valines, près du quai [1].

M. le Cardinal arriva à Abbeville par la porte Saint-Gilles le même jour à quatre heures d'après-midi.

Le Roi souffrit de la goutte pendant huit jours; il ne put quitter son logis du 1er au 8 juin.

Le duc d'Enghien, fils aîné de M. le Prince, arriva à Abbeville le 5 juin; il logea chez M. de la Folie [2].

Le même jour, il arriva six mules appartenant au marquis de Gesvres, qui était alors occupé au siège d'Aire; on les lui conduisit.

Le même jour, il arriva à Abbeville vingt-deux gribannes amenant des soldats venant d'Amiens.

1. L'hôtel le Roy de Valines, situé grande rue Notre-Dame, porte aujourd'hui le nº 20; il appartenait en 1641 à Jacques le Roy, écuyer, seigneur de Valines, gentilhomme ordinaire de la Reine, marié en 1626 à Françoise Boulon. Cet hôtel faisait face à l'église de Notre-Dame du Châtel.

2. Jacques Groul, écuyer, seigneur de la Folie, président au grenier à sel d'Abbeville.

Le 7, les régiments de Bourdonné, de la Trémouille et d'Effiat arrivèrent en bateau à Abbeville. Le maréchal d'Effiat est le père de M. le Grand [1].

Le 8, il arriva encore à Abbeville dix bateaux amenant des gens de guerre.

Le même jour, il passa le long de la Somme un grand nombre de soldats qui se rendaient à l'armée occupée au siège d'Aire. Bref, depuis le 19 mai, il passait journellement de l'infanterie et de la cavalerie entre Abbeville et Saint-Riquier ; ces troupes venaient des environs de Soissons.

Le même jour, 8 juin, arriva à notre armée un grand convoi de vivres et autres choses nécessaires ; il comptait quinze mille charrettes ; pour cet effet, on avait arrêté à Amiens, à Abbeville et ailleurs toutes les voitures et tous les chevaux et mulets que l'on rencontrait.

Le 11 juin, on ouvrit la tranchée faite autour de la ville d'Aire [2].

Le 12, on commença à battre furieusement les murs de la ville.

Le même jour, cinq cents hommes essayèrent d'entrer dans la place ; ils furent taillés en pièces par nos gens.

Le 13 juin, il arriva près d'Amiens, aux environs du

1. Antoine Coiffier, dit Ruzé, marquis d'Effiat, maréchal de France, père de Cinq-Mars, plus connu de son temps sous le nom de M. le Grand, de ce qu'il était grand écuyer de France ; son père était mort le 27 juillet 1632.

2. D'après Montglat, on ouvrit la tranchée dans la nuit du 8 au 9 juin ; le 13, deux batteries de six pièces commencèrent à battre les parapets. Les assiégés firent une sortie dans la nuit du 14 au 15 ; ils furent repoussés par le régiment de Picardie ; trois jours plus tard, une autre sortie du côté des Suisses n'eut pas un meilleur résultat.

Pont-de-Metz [1], au delà de la rivière de Somme, dix mille hommes commandés par M. le comte de Grancey [2]; on croyait qu'ils se rendaient devant la ville d'Aire, mais ils reçurent l'ordre de rester où ils étaient; ils y demeurèrent pendant quinze jours et occasionnèrent de grands dégâts. On redoutait leur passage ici, car on disait que le rendez-vous était à Domart, où se trouvait le quartier du Roi; dans cette crainte, on se retira dans le château. Voici pourquoi on fit demeurer ces troupes aux environs du Pont-de-Metz. Les ennemis, qui n'étaient qu'en petit nombre aux environs d'Aire et de Saint-Omer, voyant qu'ils ne pouvaient s'opposer aux travaux des assiégeants, se retirèrent le 15 à leur confusion. C'est alors qu'on fit arrêter l'armée de Grancey; elle reçut ensuite l'ordre de se rendre en diligence à Sedan pour secourir M. de Châtillon; mais elle arriva trop tard : la bataille était perdue [3]. Le comte de Grancey avait apporté une trop grande lenteur : il avait mis quinze jours pour faire le chemin.

Le 15 juin, M. de Saint-Preuil se rendit avec une partie de sa garnison et deux pièces de canon devant le fort de l'Écluse; il fit sommer le capitaine de se rendre et le menaça de n'accorder aucun quartier à ses soldats si le fort endurait le canon. Le gouverneur se rendit aussitôt; il obtint la vie sauve pour lui et ses gens qui sortirent avec des charrettes de bagages.

1. Commune du canton sud-ouest d'Amiens.

2. Jacques III Rouxel, comte de Grancey et de Médavy, nommé maréchal de camp au siège d'Arras, fut ensuite nommé gouverneur de Montbéliard, puis de Gravelines en 1644, lieutenant général et enfin maréchal de France en 1651. Il est mort gouverneur de Thionville le 20 novembre 1680.

3. Bataille de la Marfée, près de Sedan, livrée le 6 juillet.

Le 17, M. de Saint-Preuil prit encore le fort de par appointement.

Le 20 juin, les ennemis, qui avaient une armée de huit mille hommes entre Saint-Omer et la ville d'Aire, essayèrent d'entrer dans cette dernière place pour la ravitailler, mais ils furent vivement repoussés.

Le samedi 22 juin, l'armée ennemie abandonna son camp entre Saint-Omer et Aire, et alla camper à .

Le mardi 25 juin, le Roi quitta Abbeville pour se rendre à la ville d'Eu, qui appartenait à M. de Guise, archevêque de Reims, lequel avait pris parti contre le Roi et s'était retiré avec les mécontents à Sedan, d'où il avait passé à Bruxelles le 20 mai. Le Roi avait fait mener ses chiens et ses oiseaux à la ville d'Eu le 17 juin dans l'espoir d'y chasser, ce qui n'eut point lieu par suite des nouvelles qui lui arrivèrent. Le Roi changea le gouverneur et les officiers de la ville d'Eu ; il coucha une nuit dans cette ville et repartit le lendemain [1].

L'armée du comte de Grancey ayant reçu l'ordre de décamper au plus vite, quitta les environs de Pont-de-Metz le jeudi 27 juin ; elle traversa la ville de Corbie ; les portes de cette place demeurèrent ouvertes à cet effet pendant toute la nuit. Il est impossible de se faire une idée des ravages commis par ces soldats dans les villages où ils étaient logés, à Bacouel [2], à Salouel [3], au Pont-de-Metz et aux alentours.

Le 27 juin, le Roi arriva à Amiens ; le 29, il quitta

1. Il passa par Oisemont, où il coucha pendant la nuit du 26 au 27 juin.
2. Commune du canton de Conty, arr. d'Amiens.
3. Commune du canton de Boves, arr. d'Amiens.

cette ville pour se rendre à Corbie, où il resta jusqu'au 3 juillet ; il alla ensuite jusqu'à Péronne[1].

Le 3 juillet, un convoi de cinquante charrettes qui se rendait d'Hesdin à Aire fut défait par les ennemis.

Le samedi 6 juillet, bataille de l'armée de M. de Châtillon contre les princes mécontents à Sedan. Le général Lamboy était venu en toute diligence au secours des princes révoltés ; il arriva à Sedan le 5 juillet avec huit mille hommes ; il pleuvait abondamment et le vent était très fort. La bataille eut lieu le 6 juillet de huit heures à dix heures du matin.

L'armée du général Lamboy avait rejoint celle des princes à quatre heures du matin et avait établi son camp dans une plaine qui domine Sedan.

M. le maréchal de Châtillon était devant Sedan et faisait mine de l'assiéger, — mais un peu négligemment. Le marquis de Praslin[2] commandait la cavalerie. M. de Châtillon donna l'ordre à son armée d'attaquer l'ennemi ; mais la bataille fut mal engagée de notre côté, où il y eut trahison ; il ne se donna ni signal ni mot du guet. Nos gens furent étonnés de se trouver près des ennemis sans avoir été avertis du combat.

1. De Péronne, Louis XIII se rendit successivement à Nesle, à Roye, à Varennes, à Soissons, à Fismes, à Reims (17 juillet) et à Rethel ; il passa, avec son armée, la rivière d'Aisne et alla camper à une lieue de Mézières ; il coucha dans cette ville, ainsi que Richelieu, le 28 juillet.

2. Roger de Choiseul, marquis de Praslin, prit part à toutes les expéditions militaires du règne de Louis XIII. Disgracié une première fois en 1626 pour s'être battu en duel, et une seconde fois en 1639 après la bataille de Thionville, il sortit de la Bastille le 28 janvier 1640 et fut tué au combat de la Marfée. Suivant un historien, il aurait survécu à ses blessures et serait mort ermite à Coiffy.

Le marquis de Praslin commandait l'aile gauche ; il avait huit pièces de canon qui produisirent un grand carnage dans le camp ennemi.

M. de Châtillon, monté sur son cheval de bataille, était armé de toutes pièces ; il courait le long du front de son armée pour voir si tout était en bon ordre dans les escadrons de cavalerie et dans les bataillons d'infanterie ; une écharpe blanche très large et très longue flottait sur son armure. Le marquis de Sourdis, lieutenant du Roi en cette armée, était par conséquent lieutenant de M. de Châtillon.

Le régiment de Douglas et le régiment de Piémont étaient en tête ; ils firent trois décharges qui tuèrent beaucoup d'ennemis.

La cavalerie allemande du marquis de Praslin lâcha pied et s'enfuit de bonne heure, ainsi qu'elle avait déjà fait à Thionville. A cette vue, le marquis piqua son cheval, courut sur les fuyards et, tirant son pistolet, tua un capitaine qui fuyait ; il prit un autre pistolet et tua un second officier, en disant : « Quoi ! coïons et poltrons, me voulez-vous encore faire pareil affront qu'à Thionville ? » Mais rien ne les arrêta ; en continuant de fuir, ils passèrent sur le ventre de plusieurs bataillons d'infanterie.

A cette vue, un grand nombre de nos régiments d'infanterie jetèrent leurs armes et se sauvèrent dans les bois qui avoisinaient le champ de bataille.

La fumée de nos mousquets donnait en plein dans les yeux des ennemis avec la pluie et le grand vent ; mais cet avantage nous servit peu.

M. le comte de Soissons criant toujours : « Vive le Roi ! » parcourait tous les quartiers en recommandant qu'on accordât grâce aux Français. « Ils sont de

ma nation, disait-il ; je veux qu'on leur fasse bon quartier. »

Au premier choc, le comte de Soissons fut tué ; il reçut deux balles dans les deux yeux, car il avait relevé la visière de son casque.

La compagnie de gens d'armes de la Reine fit fort bien, prenant tantôt la gauche, tantôt la droite.

La compagnie de gens d'armes de Monsieur, frère du Roi, fit aussi fort bien ; elle dégagea M. de Châtillon qui, par trois fois, faillit être pris, et gagna huit drapeaux aux ennemis. Cette compagnie était commandée par M. le marquis de [1], qui fut tué sur le champ de bataille.

Il est à noter qu'un bataillon de piquiers se forma en carré, les soldats tenant leur pique baissée d'une main et l'épée nue de l'autre main ; ils tinrent bon ainsi pendant un certain temps, attendant un secours qui ne vint pas. La cavalerie des princes révoltés rompit enfin ce petit peloton ; quinze capitaines y perdirent la vie, ayant refusé d'accepter aucun quartier ; c'est ainsi que ces braves moururent l'épée à la main pour le service de Dieu et du Roi.

Les bagages de notre armée étaient restés derrière ; les conducteurs, à la vue de la déroute des nôtres,

1. Puységur dit que cette compagnie était commandée par le sieur de Raray. Henri de Lancy, seigneur de Néri, Faverolles, Vérines et Aramont, châtelain héréditaire de Béthisy et de Verberie, lieutenant des gendarmes du duc d'Orléans et gouverneur de Brescou en Languedoc, était baron de Raray à l'époque où eut lieu le combat de la Marfée ; l'auteur de notre manuscrit lui donne un titre qui lui fut accordé une douzaine d'années plus tard ; c'est en effet au mois de janvier 1654 que la terre de Néri en Valois fut érigée en marquisat sous le nom de Raray en faveur de Henri de Lancy. Le bourgeois de Domart se trompe encore en disant que cet officier fut tué à la Marfée.

voulurent s'enfuir à Donchery [1] ; mais ils furent arrêtés dans leur retraite par de nombreux fossés qu'ils ne pouvaient franchir. C'est alors qu'ils furent rejoints par les fuyards du marquis de Praslin, qui se ruèrent sur les bagages et enlevèrent dans leur butin l'argent d'une montre porté à dos de mulets. Le reste des bagages fut pris par les soldats des princes.

Dans cette journée, plus de 10,000 des nôtres furent faits prisonniers ; après qu'on les eût désarmés et dépouillés, les uns furent conduits à Sedan et les autres à Luxembourg ; ces derniers étaient les prisonniers de Lamboy ; un certain nombre d'entre eux s'enrôlèrent sous lui.

Ceux qui furent conduits à Sedan avaient été pris par les princes ; on les traita plus humainement, car les habitants de cette ville, et surtout les bourgeoises, leur donnaient des vivres et de l'argent en cachette. Ils furent relâchés dix jours après, par suite de la reddition de Sedan au Roi. M. de Bouillon s'excusa auprès de Sa Majesté en disant qu'il n'avait point été rebelle ; que, puisque le comte de Soissons, auquel il avait voulu complaire, était mort, il se félicitait de rentrer sous l'obéissance royale.

Après la reddition de Sedan, le Roi fit faire dix mille habits de bure grise, dix mille chemises, dix mille paires de souliers, dix mille épées et dix mille baudriers pour être remis aux prisonniers ; le montant de cette dépense fut retenu sur leur quartier d'hiver, qui était passé et qu'on leur devait encore.

Le vicomte de Turenne, frère de M. le duc de Bouillon, a un régiment de son nom, dans lequel est lieu-

1. Commune du canton de Sedan (Ardennes).

tenant-colonel M. de Briquenon [1], gouverneur de Sedan depuis 1635. Il y a deux compagnies du régiment de Turenne, dans cette ville, qui en font la garde avec les bourgeois. Le vicomte de Turenne est en Italie avec dix-huit compagnies de son régiment.

La ville de Donchery, sur la Meuse, fut prise le 9 juillet par l'armée des princes confédérés [2]. M. de Saint-Saulieu en était gouverneur. Les ennemis, après avoir fait brèche, livrèrent deux assauts, qui furent courageusement soutenus. Le 29 juillet, cette ville fut reprise par les maréchaux de Châtillon et de Brézé.

Le 17 juillet, l'armée ennemie, composée de sept mille hommes environ, essaya de forcer nos lignes de circonvallation devant Aire ; mais elle fut repoussée avec pertes.

Le 19, l'armée ennemie décampa et alla s'établir à   , laissant la ville à l'abandon.

Le 20, un de nos convois allant à Arras fut défait.

Le 21, le corps du marquis de Coislin [3], porté dans un carrosse, passa à Flixecourt; en traversant Abbeville, il avait été déposé dans l'église des Minimes, où il fut fait un beau service. Il avait été blessé à la tête

1. Puységur écrit de Briquemaut. La véritable orthographe doit être de Briquemault, nom d'une famille de Champagne.

2. Suivant Montglat, la ville de Donchery fut investie le 7 juillet et ne se rendit que le 14, après une vigoureuse résistance de Saint-Saulieu.

3. Pierre-César du Cambout, marquis de Coislin, comte de Crécy, était colonel général des Suisses et Grisons et lieutenant général ; il se distingua aux sièges d'Hesdin et d'Arras et mourut des blessures qu'il reçut au siège d'Aire ; il n'avait que 28 ans. Marié en 1634 à Marie Séguier, fille du chancelier, il laissa trois fils, dont l'aîné devint lieutenant général, le cadet, évêque d'Orléans et cardinal, et le troisième, chevalier de Malte. « Il fut extrêmement regretté », dit Montglat.

le jour de la saint Jean; il mourut neuf jours après. Son corps fut embaumé, et ses entrailles furent enterrées dans un beau linge de point coupé.

M. le prince de l'Épinoy [1], qui s'était retiré en France, fut aussi blessé ; il reçut un coup de mousquet au défaut de la cuirasse. En haussant le bras pour donner un coup d'épée de taille, la balle lui passa sous l'aisselle et lui fracassa les os de l'épaule en lui passant au haut du thorax.

Le 22, les ennemis reprirent le fort de l'Écluse d'assaut et tuèrent tous ceux qui le défendaient, excepté le gouverneur, M. la Caigne, Gascon, cornette de la compagnie de chevau-légers de M. de Saint-Preuil. Les Espagnols rasèrent ce fort.

Le 23, M. le Grand maître résolut de donner l'assaut à la ville d'Aire. Il y eut débat pour y entrer. On fit tirer au billet vingt-quatre mestres de camp ou colonels. M. de Courtenay [2], frère de feu M. de Rambures, fut désigné ; il fit faire des prières dans tous les villages de ses domaines. Il monta à l'assaut avec son régiment. Cet assaut fut rude ; les assiégés se défendirent courageusement.

Le 26, la ville d'Aire demanda à capituler. Nos gens y entrèrent le 27 ; ils étaient 3,500 hommes.

M. d'Egbère [3], Gascon, fut nommé par le Roi gouverneur d'Aire. Il avait été fait prisonnier de guerre avec le marquis de Gesvres. Il eut pour lieutenant M. Masson, et pour major, M. Lambertiére.

1. Alexandre-Guillaume de Melun, prince d'Épinoy, connétable héréditaire de Flandre, sénéchal de Hainaut, gouverneur de Tournai, mort dans son château d'Antoing le 16 février 1679.

2. François de Rambures, comte de Courtenay, fils du *Brave Rambures*, reçut sa sépulture dans le couvent des Minimes d'Abbeville.

3. Montglat écrit Aiguebère.

Le 29, les Hollandais ont pris Jemmapes, ville en la comté de Namur, par composition.

Le 31 juillet, les maréchaux de Châtillon et de Brézé reprirent la petite ville de Donchery [1], sur la Meuse, près de Sedan. Le Roi leur avait prescrit de reprendre cette place. Les assiégés sortirent honteusement, mèche éteinte, armes basses, sans canon.

Le 5 août, le général Lamboy rejoignit l'armée du cardinal-infant; il avait 20,000 hommes et le cardinal 7,000. Le duc Charles de Lorraine y était aussi.

Le 7 août, les ennemis, étant en grand nombre, essayèrent de prendre la grande demi-lune d'Aire, qu'ils croyaient insuffisamment défendue ; ils s'avancèrent, tête baissée, portant des fascines pour remplir nos retranchements; quand ils furent assez près, les nôtres lâchèrent huit pièces de canon chargées de menue ferraille ; il y eut un horrible carnage; seize cents ennemis restèrent sur place. Depuis lors, les Espagnols ne tentèrent plus aucun effort sur la ville d'Aire.

Le 8, M. le Grand maître tira de son armée 3,000 hommes et 500 volontaires, qu'il envoya pour garder la ville d'Aire. Les ennemis, qui en eurent connaissance, essayèrent de l'enfermer et de lui couper les vivres. Voyant ce dessein, M. le Grand maître agit avec prudence; il jeta ce qu'il avait de vivres et de munitions, et même plusieurs pièces de canon dans la place et se retira, abandonnant les lignes, qui furent aussitôt occupées par les ennemis. Ces derniers se retranchèrent par le dehors de doubles retranche-

1. Suivant Montglat, Donchery fut investie le 29 juillet; la tranchée fut ouverte le 31, et la place se rendit le 2 août. Le commandement en fut de nouveau confié au sieur de Saint-Saulieu.

ments, dans la crainte que M. le Grand maître ne vînt les attaquer.

Le 15 août, le Roi était à Chaulnes [1].

Le 18 août, il arriva à Amiens.

M. le Grand maître quitta Montcavrel [2] pour aller trouver le Roi à Chaulnes le 15 août; il partit le 19 d'Amiens, où était le Roi, et retourna à Montcavrel le même jour pour retrouver son armée, mais elle était partie la veille à Blangy. M. de la Meilleraye était allé trouver le Roi en carrosse en poste à cause de sa goutte.

L'armée de M. le Grand maître, qui avait quitté les tranchées d'Aire à la suite de plusieurs combats, alla camper successivement à Térouanne [3], puis à Hucqueliers et de là à Montcavrel, d'où elle partit le 18 août pour aller s'établir à Blangy et enfin aux environs d'Arras [4].

L'armée du maréchal de Châtillon que conduisait le maréchal de Brézé, — parce que le premier était resté malade à Péronne, — opéra sa jonction avec celle du Grand maître entre Arras et Lille ; elles coururent dans la Flandre, brûlant et gâtant tout le pays.

Le 25 août, l'armée de M. du Hallier prit Lens [5], petite ville de l'Artois.

1. Chef-lieu de canton, arr. de Péronne.
2. Commune du canton d'Étaples, arr. de Montreuil.
3. Commune du canton d'Aire, arr. de Saint-Omer.
4. Montglat, dont le récit concorde en tous points avec celui du bourgeois de Domart, reproche avec raison à la Meilleraye de n'avoir pas su conserver Aire, qu'il aurait dû ravitailler puis se retirer avant l'arrivée des Espagnols.
5. Chef-lieu de canton, arr. de Béthune. Cette petite ville se rendit après trois jours de siège.

Le 26, l'armée du Grand maître s'empara de la Bassée [1], petite ville de la Flandre.

Le 3 septembre, M. le Grand maître et le maréchal de Brézé renvoyèrent à Arras les vivandiers, les chariots et tout l'attirail de leurs armées.

Le 4, nos gens brûlèrent les faubourgs de Lille et tous les moulins environnants [2].

Le 9, notre armée se porta sur Bapaume et l'investit le lendemain.

Le Roi, qui était arrivé à Amiens le 18 août, en repartit le 10 septembre ; il se rendit à Corbie, puis à Péronne, pour y attendre la fin du siège de Bapaume.

Le 17, nos gens canonnèrent Bapaume pendant toute la journée, sans interruption ; on entendait facilement les coups de canon du bourg de Domart.

Le mercredi 18, Bapaume se voyant battue si furieusement demanda à parlementer. Les clauses de la capitulation furent arrêtées : le gouverneur devait sortir avec sa garnison mais sans armes ; les hommes, les femmes, les filles et les enfants qui voulurent sortir de la place furent autorisés à le faire. M. de Lavergne reçut le gouvernement de Bapaume ; il fut tué le 12 janvier 1645, comme on le verra plus loin.

1. Cette petite place se défendit mieux que Lens ; Montglat y fut blessé à la tête.

2. Montglat rapporte que les deux maréchaux, croyant forcer les Espagnols à quitter les lignes d'Aire, étaient partis de là Bassée pour ravager tout le pays ennemi ; 4,000 hommes furent confiés à Montglat pour attaquer Pont-à-Vendin, qui se rendit après six volées de canon. Les deux maréchaux firent ensuite attaquer les faubourgs de Lille, qui furent emportés et brûlés ; le feu fut mis à soixante-dix moulins, « qui faisoient une flamme si claire que la nuit on croyoit être en plein jour. » Le cardinal-infant ne fit rien pour arrêter les ravages commis par l'armée française ; ses soldats continuèrent de demeurer dans les lignes autour d'Aire.

Le jeudi 19, la garnison de Bapaume sortit de la ville sans armes ni choses quelconques, ayant seulement une baguette à la main; elle avait reçu un passeport pour se rendre à Douai, avec bon nombre de bourgeois. Ces fugitifs furent rencontrés par M. de Saint-Preuil et ses gens, qui les taillèrent en pièces, quoiqu'ils fussent accompagnés d'un trompette du Roi. Cette circonstance fut la principale cause de la condamnation de M. de Saint-Preuil [1].

Le 20 septembre, le Roi donna le bâton de maréchal de France à M. de Brézé [2]. Ce dernier quitta Bapaume le lendemain pour se rendre en Catalogne en qualité de vice-roi.

Le 22 septembre, l'armée de M. le Grand maître et celle du maréchal de Brézé, qui fut donnée au comte de Guiche, quittèrent Bapaume et s'avancèrent jusqu'à la Bassée, où les Français avaient laissé une bonne garnison. Avant son départ de Bapaume,

1. Les détails abondent sur l'affaire de Saint-Preuil dans les recueils périodiques et dans les mémoires du temps, notamment dans ceux de Pontis; nous y renverrons le lecteur. V. aussi: *Récits picards; procès célèbres, exécutions capitales*, par A. Janvier. (Amiens, 1869. In-8°.) Nicolas Goulas, qui s'étend longuement aussi sur l'affaire de Saint-Preuil, donne le motif réel de la perte de cet officier, motif ignoré jusqu'à ce jour. Saint-Preuil, dit-il, croyant que le comte de Soissons allait entrer victorieux en France et craignant d'en être châtié, lui fit « offrir sa place et sa personne »; le gouverneur d'Arras avait mis d'autant plus d'empressement à faire cette offre qu'il comptait sur la disgrâce prochaine du cardinal de Richelieu; mais celui-ci eut connaissance de l'offre de Saint-Preuil; dès lors, cet officier fut perdu. Le cardinal n'attendit pas longtemps l'occasion: l'affaire de Bapaume fournit bientôt le prétexte souhaité (*Memoires de Nic. Goulas*, t. 1er, 372).

2. Il y a erreur, puisque M. de Brézé avait été créé maréchal de France le 28 octobre 1632; c'est le comte de Guiche, comme on le verra plus loin, qui reçut de la Meilleraye, au nom du Roi, le bâton de maréchal de France après la prise de Bapaume.

le comte de Guiche fut fait maréchal de France.

Le 22 septembre, M. le Grand-maître se rendit à Arras et y arrêta M. de Saint-Preuil [1].

Le 23, M. de Saint-Preuil fut mené à Bapaume ; le 24, à ; le 25, à Corbie et le 26, à Amiens, où il fut enfermé dans la citadelle. Il eut la même prison que M. de Heucourt. Autour de cette prison, on avait fait enfoncer de gros chênes, qui furent en outre retenus les uns aux autres par des barreaux de fer ; plusieurs ouvriers travaillèrent activement à cette opération pendant plus de quinze jours. Le prisonnier, en voyant un tel apparat pour enfermer un seul homme, s'écria, transporté de colère : « Hé ! suis-je un diable pour m'enfermer de la sorte ? » Il était en outre gardé de fort près ; ses gardiens devaient toujours avoir l'œil sur lui.

Le Roi, revenant de Bapaume, arriva à Amiens le 27 septembre.

Le même jour, M. de Bellejamme, intendant de Picardie, quitta Amiens pour se rendre à Arras ; il allait informer contre M. de Saint-Preuil.

Le 4 octobre, le Roi quitta Amiens et se rendit à Picquigny.

Le 10, le Roi quitta Picquigny, passa par Amiens et arriva le même jour à Corbie ; il avait fait ce voyage parce qu'il venait d'apprendre que le duc Charles ravageait et brûlait la Champagne.

L'armée ennemie, qui s'était campée dans les retranchements d'Aire dès le 9 août, s'y fortifia considérablement en y élevant des forts imprenables entourés

1. C'est à Avesne-le-Comte qu'eut lieu l'arrestation de Saint-Preuil.

de doubles fossés ; elle voulait prendre la place par la famine. Mais le jeudi 10 octobre, les ennemis battirent furieusement la ville ; on entendait facilement le canon de Domart.

Le 15 octobre, M. de Bellejamme rentra à Amiens.

Le lundi 21, le lieutenant criminel d'Amiens [1] vint à Domart avec quatre de ses archers pour informer contre M. de Saint-Preuil. Il était sorti d'Amiens le 19, et avait été à Naours, à Flesselles, à Talmas et dans d'autres villages. En quittant Domart, il se rendit à Saint-Riquier, parce que ce lieu est de l'élection de Doullens, où M. de Saint-Preuil avait été gouverneur. M. le lieutenant criminel faisait appeler devant lui tous les lieutenants des villages environnants ; il entendit cinq cents témoins, entre autres le trompette du Roi qui conduisait la garnison de Bapaume et la femme d'un meunier dont M. de Saint-Preuil avait fait pendre le mari sans forme de procès [2].

J'ai dit plus haut que la Bassée, petite ville de Flandre, avait été prise par l'armée de M. le Grand maître. M. de Bourdonné, mestre de camp d'un régiment d'infanterie, en fut nommé gouverneur par le Roi [3] ; il entra dans la ville le lendemain avec son régi-

1. Pierre Lherminier.

2. Ce meunier, nommé Fleury Guillain, avait été arrêté deux fois parce qu'il était accusé de servir d'espion aux Espagnols ; il n'avait dû son salut qu'aux prières de sa femme, surnommée Mme la Gouvernante. Arrêté une troisième fois pour le même fait, Guillain fut condamné à être pendu par arrêt du présidial d'Arras. Cette condamnation, quoique si juste, dit Pontis, indisposa les esprits contre Saint-Preuil, que l'on accusa d'avoir fait supprimer un mari gênant.

3. Il eut pour lieutenant le sieur de la Proye, lieutenant-colonel du régiment du prince de Richemont. La garnison était de 2,000 hommes de pied et de 200 chevaux (Sirot).

ment, celui de Valemont, des Suisses en bon nombre et deux régiments de cavalerie, le tout formant un effectif de 4,500 hommes. La Bassée avait été fortifiée par les bourgeois de Lille, parce qu'elle sert de boulevard sur l'aile droite de leur ville ; ils l'avaient revêtue de terrasses tout autour, excepté aux deux portes, où ils avaient fait des murailles en briques ; huit bastions de terrasses et de bons fossés complétaient la défense de la Bassée.

Le 9 septembre, l'armée de M. le Grand maître et celle de M. de Brézé reçurent l'ordre d'aller assiéger Bapaume ; elles quittèrent les environs de la Bassée, et, après la prise de Bapaume, revinrent à la Bassée, où M. le Grand maître fit relever les murs et les bastions, approfondir les fossés et faire deux fortes demi-lunes près des deux portes. Les soldats de l'armée qui voulurent travailler à ces ouvrages furent bien accueillis ; il s'en trouva 15,000 ; ils gagnaient quarante sous par jour, ce qui n'était pas à dédaigner, car ils n'avaient plus d'argent, n'ayant reçu qu'une montre pendant cette campagne.

Le vendredi 25 octobre, les deux armées commencèrent à quitter la Bassée ; elles rentrèrent en France pour se rafraîchir [1]. Toutes les troupes passèrent auprès de Doullens. M. le maréchal de Guiche, lieutenant de M. le Grand maître, alla loger à ; M. de la Ferté-Senneterre, qui commandait l'armée du maréchal de Brézé, logea à Flesselles, où était le quartier du Roi. M. de Gassion, maréchal de camp,

1. Après la prise de la Bassée, le Roi, dit Sirot, donna l'ordre au comte de Guiche d'établir un camp aux environs de la place conquise afin qu'on pût la fortifier pendant l'hiver ; à la fin du mois d'octobre, elle était mise en état de défense.

s'établit à Gapennes [1]. Toute l'armée se logea entre l'Authie et la Somme, et, de Calais à Corbie, il y avait bien 30,000 hommes, tant cavalerie qu'infanterie.

Le 25 octobre, le régiment du marquis Douglas [2], Écossais, quitta la Bassée et arriva le 30 octobre, jour de saint Quentin, à Domart; il y resta jusqu'au jour de saint Lazare, mardi 17 décembre, c'est-à-dire pendant quarante-neuf jours. Ce régiment d'Écossais était commandé jadis par le colonel Hébron ; cet officier était valeureux et hardi, aussi le mettait-on toujours aux postes périlleux. Au siège de Saverne, ce régiment fut placé tout près de la contrescarpe du fossé. Le colonel Hébron y reçut un coup de mousquet, qui lui traversa le côté droit du cou et pénétra dans la partie supérieure du thorax ; il tomba raide mort, et fut bien regretté du Roi et des capitaines. Son régiment fut donné à son cousin, le baron d'Hébron, qui fut tué au siège de Damvilliers en 1635. Le marquis Douglas, Écossais, reçut le régiment d'Hébron ; cet officier est un jeune homme de vingt-quatre ans, qui est de la race du dernier roi d'Écosse, spolié par le roi d'Angleterre. Le régiment Douglas eut fort à souffrir à la bataille de Sedan, le samedi 6 juillet ; un certain nombre de soldats dont il était composé furent tués et les autres faits prisonniers, excepté le colonel et huit capitaines. Dix jours après ce combat, le duc de Bouillon relâcha les prisonniers sans rançon, en conformité de l'accord intervenu entre le Roi et le duc. Le

1. Commune du canton de Nouvion, arr. d'Abbeville.

2. Jacques, comte puis marquis de Douglas, entra au service de France en 1633, fut mestre de camp en 1636, maréchal de camp le 20 mai 1645, tué le 21 octobre de la même année à la bataille de Jankau ou Jankowitz ; il n'était âgé que de 28 ans.

marquis Douglas partit alors en Écosse avec dix-huit capitaines de son régiment pour y faire de nouvelles recrues ; il avait reçu l'ordre du Roi de porter son régiment à vingt-deux compagnies. Les officiers de ce régiment qui logèrent à Domart se bornaient à deux capitaines, le major, les lieutenants et les enseignes.

Mort de Saint-Preuil (d'après la *Gazette*). Le samedi neuvième de novembre 1641, le sieur de Saint-Preuil, ci-devant gouverneur d'Arras, eut la tête tranchée dans Amiens. Après avoir vécu jusqu'à l'âge de quarante ans sans faire grande réflexion sur soi-même et sans rendre à Dieu ce qu'il lui devait, il est mort avec grande constance et autant de repentir de ses fautes, et de zèle et d'ardeur envers Dieu qu'il avait eu par le passé d'attachement au monde. Comme sa vie a été d'un vrai et courageux soldat, on peut dire avec vérité que sa mort a été d'un parfait chrétien. Ce gentilhomme a eu cet avantage qu'il a été regretté du Roi et de Son Éminence, qui eût fait grande instance pour sa grâce si les considérations de l'État ne prévalaient toujours en lui à ses affections particulières. Bien que son procès contienne divers faits, la cause de son malheur est venue de la dernière faute qu'il commit en attaquant la garnison qui sortait de Bapaume, accompagnée d'un trompette du Roi, et aussi de la rigueur avec laquelle il se conduisait en la ville d'Arras contre les ordres très précis qu'il avait de faire le contraire. — Du Bureau d'adresse, le 14 novembre 1641, avec privilège.

1642

Le 2 janvier, mort du cardinal-infant, gouverneur des Pays-Bas, frère puîné du roi d'Espagne [1] ; ce gouvernement lui avait été donné après la mort d'Isabelle-Claire-Eugénie, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne.

Après la mort du cardinal-infant, le gouvernement des Pays-Bas fut donné à l'archiduc Léopold, frère cadet du roi d'Espagne et de l'archiduc défunt ; il se prépare à en venir prendre possession avec grand apparat [2].

Le 2 février, M. de Gassion fut commandé pour aller en Catalogne ; à ce sujet, il détacha six compagnies de son régiment et leur fit faire montre en personne près du village de Bouchon. Ces six compagnies, qui avaient pour colonel le baron d'Alais [3], partirent le lendemain.

1. C'est le 9 novembre 1641 que mourut Ferdinand d'Espagne, troisième fils de Philippe III, roi d'Espagne, et de Marguerite d'Autriche, plus connu sous le nom de cardinal-infant. Né le 17 mai 1609, il fut nommé fort jeune archevêque de Tolède, puis cardinal ; en 1631, son frère le désigna pour succéder à Isabelle-Claire-Eugénie en qualité de gouverneur des Pays-Bas.

2. L'archiduc Léopold-Guillaume, né en 1614, ne fut nommé gouverneur des Pays-Bas qu'en 1647 ; c'est Francisco de Mello qui reçut du roi d'Espagne, après la mort du cardinal-infant, le gouvernement politique et militaire des Pays-Bas ; peu de temps après, l'archiduc était nommé gouverneur général ; il était frère de l'empereur Ferdinand III et non frère du roi d'Espagne. Il mourut en 1662.

3. Jacques de Cambis, baron d'Alais, fils de Georges, vicomte d'Alais, et d'Isabelle de Thézan de Pujols. Il était gouverneur d'Alais en 1629 et se convertit au catholicisme. Il mourut en 1653, laissant la réputation d'un brillant capitaine ; le Roi allait lui conférer la dignité de maréchal de France.

Le 7 mars, le comte d'Harcourt, frère cadet du duc d'Elbeuf, visita les frontières d'Artois.

Le 7 avril, le comte d'Harcourt arriva à Amiens ; on tira six volées de canon à cette occasion.

Le samedi 11 avril, veille des Rameaux, le comte d'Harcourt, venant d'Amiens, fit son entrée à Abbeville.

Le 12 avril, le comte d'Harcourt quitta Abbeville et arriva le même jour à Doullens ; il passa par Domart ; dans son carrosse, attelé de six chevaux bais, se trouvaient avec lui M. de Gassion et deux autres seigneurs. Derrière son carrosse venait le carrosse de M. de Gassion attelé de six chevaux gris ; ce carrosse ne contenait personne. Trois heures après, deux courriers allant porter des nouvelles au comte d'Harcourt traversèrent Domart. A onze heures du soir, M. de Gassion quitta Doullens, passa à Domart à minuit et arriva à Abbeville à quatre heures du matin. La cause de ce retour précipité fut due à ce que l'on venait d'apprendre que l'ennemi avait sur pied une armée de quinze mille hommes qui s'approchait d'Arras et semblait se disposer à en faire le siège. Cependant, M. le comte d'Harcourt continua de remplir sa mission ; il visita Doullens, d'où il repartit le lendemain 13 avril pour aller visiter Corbie.

Le mardi 14 avril, l'armée ennemie se trouvait près d'Arras. On s'étonnait en France qu'elle fût sur pied de si bonne heure, car elle se mettait en mouvement dès le 2 avril. En voici la raison ; les garnisons françaises de Lens et de la Bassée faisaient un tort considérable aux villes de Lille, Béthune et autres. Les ennemis, dans le but de prévenir les Français, n'avaient point rompu leur armée durant l'hiver précé-

dent ; les soldats avaient vécu sur les terres du prince d'Épinoy, où ils commirent des dégâts incroyables, parce que ce prince s'était réfugié en France avant la guerre ; ayant refusé de se rendre à l'assemblée des Pays-Bas, où il avait été appelé, il fut condamné par coutumace comme criminel de lèse-majesté ; toutes ses terres furent confisquées au profit du roi d'Espagne.

Le même jour 14 avril, un capitaine de cavalerie de l'armée ennemie alla trouver le comte d'Harcourt et lui apprit qu'il venait d'être maltraité par ses soldats, lesquels avaient forcé sa maison, l'avaient pillée, puis violé sa femme et s'étaient rendus coupables de mille autres cruautés. Le capitaine demandait à obtenir du Roi une commission pour lever une compagnie de chevau-légers ; et, tout fumant de rage et de colère, il jurait de ne faire aucun quartier aux ennemis. Il obtint la commission qu'il sollicitait et fit une grande avance à ses soldats.

L'armée ennemie, qui avait cru prendre Arras par trahison, n'ayant pu mettre son projet à exécution, se transporta devant Lens, où elle arriva le jeudi saint, 16 avril. Les généraux de cette armée étaient Francisque de Mello [1], Beck [2], le comte de Bucquoy et le comte de Fontaine.

A la vue de l'avant-garde, M. Danisi gouverneur de Lens, fit une sortie, et chargea furieusement les ennemis. Il y eut de part et d'autre un grand nombre

1. Don Francisco de Mello de Braganza, comte d'Assumar puis marquis de Tor de Laguna, descendait d'Alphonse, premier duc de Bragance (1442), fils naturel de Jean Ier de Portugal.

2. Jean Beck, né à Bastogne, dans le Luxembourg, fut d'abord berger, puis postillon ; entré au service de l'Espagne comme simple soldat, il parvint au grade de maréchal de camp général ; il mourut des suites d'une blessure qu'il reçut à Lens.

de soldats mis hors de combat ; toutefois, la garnison de Lens dut se retirer devant la supériorité numérique des ennemis ; mais Français et Espagnols entrèrent pêle-mêle dans la ville. M. Danisi fit lever le pont et baisser la grille ; il enferma ainsi un certain nombre de soldats ennemis, mais une partie de sa garnison était restée dehors. Le gouverneur, voyant sa place assiégée par une si puissante armée, à laquelle il ne pouvait opposer qu'une poignée d'hommes, jugea toute défense inutile, surtout après les pertes qu'il venait de faire. Il capitula le 17 avril, jour du vendredi saint [1].

Notre armée de Picardie, commandée par M. le comte d'Harcourt, gouverneur de Guyenne, avait pris ses quartiers d'hiver sur la rive gauche de la Somme, à Amiens, à Abbeville, dans le Santerre, dans le Vimeu et en Normandie ; elle se mit alors en mouvement. Les premiers soldats qui passèrent à Domart furent des recrues levées en Écosse, que l'on conduisit à Doullens le 18 avril.

Le 19, jour de Pâques, il passa force cavalerie par Picquigny, par Amiens et par Pont-Remy.

Les 20, 22, 23 et 24, il passa une grande quantité de gens de pied et de cavalerie par les mêmes lieux et par Abbeville. Il n'y eut aucun passage à Domart.

1. Le Vassor dit que Lens fut assiégé le 17 avril et que les Espagnols s'en emparèrent le 29 ; c'est une double erreur. Où cet historien est plus exact, c'est lorsqu'il fait remarquer que Danisi, fort brave de sa personne, mais manquant d'expérience, se rendit avant l'arrivée des armées de secours, quoiqu'il ne fût attaqué que par un petit corps, puisque le gros de l'armée ennemie était occupé au siège de la Bassée. Le comte d'Harcourt, indigné de la lâcheté de Danisi, lui fit faire son procès ; il fut condamné, par coutumace, à avoir la tête tranchée.

Le 23, M. de Gassion passa par Saint-Ouen et ses soldats passèrent par Flixecourt.

Le rendez-vous de l'armée de Picardie avait été fixé aux environs d'Albert.

Le lundi de Pâques, 21 avril, l'armée ennemie, forte de trente mille hommes, ayant quitté Lens après y avoir laissé garnison, vint investir la Bassée. Le gouverneur de cette place était M. de Bourdonné, qui disposait de quatre mille cinq cents hommes [1] : les régiments de Bourdonné, de Valmont et de la Marine, trois compagnies de cavalerie française, trois compagnies de cavalerie allemande, et cinq compagnies de Suisses. Les Flamands envoyèrent à leurs frais dix mille pionniers pour faire des retranchements autour de la Bassée, car ils voulaient, disaient-ils, nettoyer la Flandre des Français ; en peu de jours, les assiégeants se trouvèrent bien à couvert, car les tranchées étaient fort profondes. Cependant nos demi-lunes et tous les dehors de la place étaient bien gardés par les assiégés. M. de Bourdonné, homme expérimenté au métier de la guerre, ne manqua pas de donner des preuves de sa valeur par le bon ordre et la bonne conduite qu'il donna ; il faisait de fréquentes sorties, et marchait toujours à la tête de sa cavalerie ; il encourageait ses soldats en leur disant sans cesse : « Allons, allons ! enfants ; allons, mes camarades ; courage ! courage ! » Dans les fréquentes sorties qui furent faites par les nôtres, il fut tué quatre mille Espagnols, mais les assiégés perdirent mille hommes. Le régiment de la Marine fut le plus maltraité ; huit

1. 3,000 hommes, dit Montglat, 3,500, dit Puységur ; V. les mémoires de ce dernier, qui contiennent d'abondants détails sur le siège de la Bassée.

capitaines, douze sergents de bandes et quelques enseignes et lieutenants furent tués.

Pendant que l'armée ennemie tenait la Bassée étroi tement assiégée, l'armée du comte d'Harcourt entra en Artois et s'arrêta sous les murs de Bapaume, où M. d'Harcourt entra ; à son entrée, on lâcha trente-six coups de canon, qui furent entendus d'ici ; c'était le 5 mai.

Le 8, notre armée arriva près d'Arras ; M. d'Harcourt entra dans cette ville, où on tira quarante volées de canon, qui furent aussi entendues d'ici.

Le 12, notre armée arrivait en vue de la Bassée dans le but de faire lever le siège de cette place ou tout au moins de couper les vivres aux assiégeants ; mais aucun de ces deux projets ne devait aboutir. Les ennemis étaient fortement retranchés et tiraient facilement leurs vivres et leurs munitions de Lille et de Béthune ; leur cavalerie était chargée du ravitaillement. Cependant notre armée, qui avait reçu l'ordre d'attaquer les assiégeants, se rangea en ordre de bataille ; les drapeaux furent déployés ; les capitaines d'infanterie s'étaient débottés et se tenaient, la pique à la main, prêts à marcher à la tête de leurs compagnies ; en un mot, tous les régiments avaient été mis en ordre par le sergent de bataille. En ce moment, un capitaine de notre armée, qui avait été envoyé pour reconnaître les ennemis, parce qu'il connaissait leur langue, vint rendre compte de sa mission à M. d'Harcourt ; il dit qu'il avait pu se rendre jusque dans les retranchements et se mêler aux ennemis, qu'il avait reconnu leurs forces et vu leurs retranchements, et qu'on était sûr d'être battu et de perdre une grande quantité d'hommes si on les attaquait.

Sur cet avis, notre armée fit volte-face et rentra en France le 13 mai ; elle campa près de Péronne en un petit village nommé Athies [1]; elle s'y trouva grossie des diverses troupes qui vinrent l'y rejoindre ; elle se mit en marche le 15 et arriva à Arras le 16 ; le 18, elle revint à Cercamp.

L'armée ennemie, commandée par don Francisco de Mello et le comte de Fuentès, son lieutenant, avait commencé le siège de la Bassée le lundi de Pâques, 21 avril. Les assiégeants avaient dix-huit pièces de canon qu'ils disposèrent en trois batteries ; ils eurent bientôt abattu les murs, qui étaient en terre ; le 1er mai, trois brèches étaient faites. Des mines furent pratiquées aux deux coudes d'un bastion ; pour y arriver, les ennemis passèrent entre deux demi-lunes gardées par nos gens, mais la contrescarpe était abandonnée. A chacune des brèches, les assiégeants avaient établi un pont de fascines couvert, de sorte qu'ils étaient complètement abrités. Nos gens avaient pratiqué une mine sous le bastion assailli, mais ils ne purent la faire jouer. Quand le gouverneur vit que ce bastion avait été démoli par les assaillants, il fit construire en face un fort retranchement. Dix mille hommes furent commandés pour donner l'assaut ; chaque soldat tenait à la main une grenade. Les assaillants furent repoussés deux ou trois fois. Le 4, un nouvel assaut fut tenté, mais les ennemis se trouvèrent arrêtés par le fort retranchement établi en face du bastion. Ils renouvelèrent en cet endroit la sommation qu'ils avaient faite auparavant à plusieurs reprises ; ils promirent bon quartier aux assiégés s'ils consentaient à rendre la

1. Commune du canton de Ham, arr. de Péronne.

place, mais, dans le cas contraire, il ne leur serait fait aucune grâce, surtout aux Suisses, parce que, en leur qualité d'Allemands et de sujets de l'empereur, ils ne pouvaient servir le roi de France hors de leurs États. Le gouverneur, qui voulait traîner l'affaire en longueur, dans l'espoir qu'il serait enfin secouru, envoya demander du secours au comte d'Harcourt; celui-ci lui fit répondre qu'il lui était impossible de venir à son aide. Réduit à ses seules forces, le gouverneur fit sortir un officier pour demander à parlementer ; des otages furent accordés de part et d'autre, et la place capitula le 13 mai. Il fut convenu que les assiégés sortiraient vie et bagues sauves, avec leurs armes, tambour battant, mèches allumées, enseignes arborées, et que cent cinquante chariots leur seraient accordés pour conduire les bagages et les blessés à Hesdin, avec une bonne escorte. Toutes les maisons et les églises de la Bassée avaient été gravement endommagées, car les assiégeants chargeaient la plupart de leurs canons avec des bombes et des grenades, qui, en passant au travers d'un logis, faisaient une première escarre, suivie d'une double escarre lorsque la bombe ou la grenade éclatait. Il y eut un grand nombre de soldats tués ou blessés. Jamais on n'avait vu tirer des bombes et des grenades avec des canons. Quant aux boulets des canons, ils traversaient les parapets de part en part, parce qu'ils étaient en terre et venaient d'être faits.

Les assiégés, qui étaient trois mille hommes [1] dans la place lorsqu'elle fut investie, pas un davantage,

1. On a vu plus haut que la garnison de la Bassée était de trois mille cinq cents hommes.

n'étaient plus que dix-neuf cents lorsqu'ils sortirent ; il en périt onze cents, mais les ennemis perdirent quatre mille hommes. On dit que les assiégeants ont tiré treize mille coups de canon devant la Bassée.

Le régiment de la Marine, en quittant la Bassée, passa par Airaines et se rendit à Roye [1], où il entra par force ; les soldats tuèrent les bourgeois, violèrent les femmes et les filles, et se rendirent coupables de mille atrocités ; ils y demeurèrent quinze jours, tenant la ville à discrétion.

La garnison de la Bassée, qui s'était retirée à Hesdin, sortit de cette place et entra en France pour s'y rafraîchir ; la cavalerie s'avança jusqu'à Buigny-l'Abbé [2], Domqueur, le Plouy, Neufmoulin [3] et autres lieux ; l'infanterie entra dans le Boulonnais. Une partie de la cavalerie fut commandée pour aller en Champagne renforcer l'armée du maréchal de Guiche, qui s'y trouvait.

Le 19 mai, une compagnie de gens de chevaux du régiment allemand Deschelle (?) vint loger à Domart ; il s'y trouvait quarante maîtres. Ces soldats amenèrent un troupeau de moutons ; ils prirent au moins quatre-vingts agneaux à Domart ; ils coupèrent quelques champs de blé et se firent donner un peu de pain, de vin et de bière, mais en médiocre quantité. Ils avaient eu le dessein d'abattre notre fort ; mais, comme ils n'étaient point assez de monde, ils n'en firent rien.

Notre armée, qui était à Cercamp, leva son camp et

1. Chef-lieu de canton, arr. de Montdidier.
2. Commune du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arr. d'Abbeville.
3. Commune du canton de Nouvion, arr. d'Abbeville.

alla s'établir à Blangy [1] le 22 mai. Elle se divisa alors en trois corps ; l'un d'eux, commandé par le marquis de Gesvres [2], entra dans le Boulonnais ; le second, commandé par le comte de Guiche, se rendit en Champagne.

Le 23 mai, le troisième corps, placé sous le commandement de M. le comte d'Harcourt, alla camper près de Hucqueliers. On croyait que cette armée entrait dans le Boulonnais parce que l'on craignait que les ennemis n'attaquassent la ville d'Ardres. Dans cette prévision, le comte de Charost [3], gouverneur du Boulonnais, vint trouver M. d'Harcourt et lui dit que si on lui accordait quatre mille hommes de chevaux il répondait, sur sa tête, du Boulonnais. Il fut fait droit aussitôt à sa demande; on lui donna quatre mille hommes commandés par le marquis de Gesvres.

Le 26, notre armée quitta Hucqueliers et revint camper à Blangy.

Pendant que l'armée du comte d'Harcourt était à Blangy, le maréchal de Guiche se trouvait aux environs de Bapaume avec son armée, que côtoyait don Francisco de Mello, qui avait quarante mille hommes environ sous ses ordres. Le comte de Guiche, qui ne disposait que de dix mille hommes, s'apercevant que les ennemis voulaient l'attaquer, essaya de se retrancher, mais pas assez tôt pour éviter le combat. L'action s'engagea et dura huit heures, pendant lesquelles

1. Commune du canton nord d'Arras.

2. Louis-François Potier, marquis de Gesvres, né en 1610, maréchal de camp, fut tué devant Thionville le 6 août 1643.

3. Louis de Béthune, comte de Charost, né à Paris le 5 février 1605, nommé gouverneur des ville et citadelle de Calais et du Pays conquis le 30 août 1636, fut créé duc et pair en 1672. Il mourut le 20 mars 1681.

le maréchal de Guiche se défendit avec un généreux courage. On ne savait de quel côté serait la victoire, lorsque les ennemis, quatre fois plus nombreux, firent avancer quatre escadrons de cavalerie et trois pelotons d'infanterie, qui n'avaient pas encore donné ; c'est ce qui fit reculer les nôtres. A cette vue, le colonel allemand Bouillon lâcha pied et s'enfuit ; un autre colonel allemand, Stref, fit de même ; il était du reste coutumier du fait ; il agit de la sorte à Thionville et à Sedan. Cette déroute eut lieu le 26 mai près de l'abbaye de Vaucelles, près du val Saint-Martin et de Honnecourt [1], petit village à deux lieues de Bapaume, trois de Cambrai et deux du Catelet [2].

Le 27 mai, l'armée du comte d'Harcourt campa à Dompierre ; le lendemain, elle arriva à Saint-Riquier. Une partie des chevau-légers du colonel Gassion demeura au delà de la rivière d'Authie ; ces soldats battaient la campagne vers Bapaume pour reconnaître l'ennemi, qui avait partagé son armée en deux corps.

Le 30 mai, l'armée quitta Saint-Riquier et arriva à Domart, où logèrent cinq compagnies du régiment de Gassion avec le bagage. J'ai dit que l'autre partie était restée en Artois.

Après la déroute d'Honnecourt, les soldats du maréchal de Guiche se jetèrent dans Bapaume, d'où ils ne sortirent qu'à grand'peine, tant les ennemis multipliaient les embuscades. Ayant pu quitter Bapaume, nos soldats passèrent près du champ de bataille et virent les cadavres de leurs camarades dépouillés de tous leurs habits, épars sur le sol, tout gonflés par

1. Commune du canton de Marcoing, arr. de Cambrai.

2. V. sur la bataille d'Honnecourt notre ouvrage *la Guerre de Trente ans en Artois*.

l'action du soleil ; des bagages, des débris de caissons fracassés, jonchaient cet horrible champ de carnage.

Le colonel Gassion, qui avait entendu parler de la défaite du comte de Guiche, s'écria : « J'en saurai la vérité », car on en parlait diversement. Or, Gassion se trouvait encore dans l'Artois tandis que nôtre armée était à Saint-Riquier ; il se rendit avec cinq cents cavaliers sur le champ de bataille et vit un spectacle affreux ; les cadavres de nos soldats couvraient le sol ; quelques-uns de nos soldats agonisaient ; d'autres tendaient, en mourant, la main aux cavaliers de Gassion ; cela faisait pitié.

Le 30 mai, quatre cents de ces cavaliers de Gassion vinrent à Saint-Riquier rejoindre l'armée du comte d'Harcourt ; sur leur chemin, ils pillèrent quelques maisons à Beauval [1] et à Bonneville ; ils descendirent par le Rouvroy, où ils firent halte pour nous faire voir que ce n'était pas les ennemis, comme on le croyait ici. Ils coupèrent une grande partie des blés des jardins du Val. Ils traversèrent notre bourg et rencontrèrent plus loin la cavalerie de Saint-Riquier qui venait camper à Domart ; les gassions revinrent sur leurs pas et campèrent avec les nouveaux venus. Le reste des blés des jardins fut scié. Comme le bourg ne pouvait loger toute cette cavalerie, une grande quantité de tentes furent faites dans les jardins.

Le lendemain, 31 mai, toute la cavalerie de notre armée, venant de Gorenflos, traversa Domart ; le défilé dura sept heures. Cette cavalerie et celle qui était ici prirent le chemin de Berteaucourt.

Après la prise de la Bassée, l'armée ennemie répara

1. Commune du canton de Doullens.

les brèches, releva les ruines, puis se divisa en trois corps ; le premier, commandé par don Francisco de Mello, demeura aux environs de la Bassée. Le second fut envoyé dans le Boulonnais, vers Ardres ; on pensait qu'il en voulait à cette ville. Le troisième, placé sous le commandement du comte de Bucquoy, se dirigea vers Bapaume ; cette armée, qui défit celle du comte de Guiche, resta campée aux environs de Bapaume du 26 au 31 mai.

Le 1er juin, le général don Francisco de Mello détacha douze mille chevaux de son armée, alors campée à l'abbaye de Vaucelles [1], et les envoya vers Saint-Omer ; il croyait que les Hollandais étaient descendus sur la côte ; mais c'était un faux bruit ; il parut bien quarante voiles hollandaises en vue de Dunkerque, mais elles n'abordèrent point.

M. le comte d'Harcourt, voyant que l'armée ennemie était divisée en trois corps, agit de même et partagea ses troupes en trois corps qu'il opposa aux ennemis. Le marquis de Gesvres fut envoyé dans le Boulonnais avec quatre mille chevaux et quelques compagnies d'infanterie de la garnison de la Bassée. Mais, quand les ennemis quittèrent le Boulonnais pour aller rejoindre le gros de leur armée, le marquis de Gesvres alla retrouver le comte d'Harcourt avec sa cavalerie et laissa son infanterie en garnison dans plusieurs villes du Boulonnais.

Après la défaite du comte de Guiche, les ennemis s'étant avancés vers Saint-Omer, en corps d'armée, on craignait qu'ils n'eussent l'intention d'assiéger quelque ville du Boulonnais, car nous n'avions plus

1. Annexe de Crèvecœur, canton de Marcoing, arr. de Cambrai.

de gens de guerre dans ce gouvernement. Cependant, les ennemis ne bougeaient point des frontières. Le comte d'Harcourt, qui était dans le Santerre avec son armée, reçut l'ordre de se rendre dans le Boulonnais pour contrecarrer l'ennemi, ce qu'il fit aussitôt. M. le comte de Guiche fut envoyé dans son gouvernement de Champagne pour s'opposer au comte de Bucquoy, alors vers Bapaume. L'armée du comte d'Harcourt se composait de dix-huit mille hommes ; lorsqu'elle arriva dans le Boulonnais, elle s'aperçut que les ennemis y avaient commis les plus grands dégâts en saccageant tout et mettant le feu partout.

Le 2 juin, les ennemis voulurent passer la Somme à Bray ; pour les en empêcher, il se présenta plus de quinze mille paysans de l'évêché de Noyon et du Santerre, qui s'y rendaient de leur franche et libre volonté ; ils étaient tous bien armés. Les ennemis, n'ayant pu traverser la rivière à Bray, se portèrent sur les frontières de Picardie et de Hainaut, aux environs de Bapaume.

Le 2 juin, l'archiduc Léopold, frere cadet du roi d'Espagne, qui venait prendre possession du gouvernement des Pays-Bas, fut défait au passage du Rhin par le comte de Guébriant [1], général de l'armée suédoise.

Le 18 juin, il y eut un duel entre le marquis de

1. Jean-Baptiste Budes, comte de Guébriant, né en 1602, servit avec distinction pendant la guerre de Trente ans ; le maréchal Baner, commandant des troupes suédoises, lui légua son commandement ; le 15 juillet 1641, il gagnait la bataille de Wolfenbuttel, et, le 18 janvier 1642, celle de Kempen, où Lamboy et Mercy furent faits prisonniers ; cette brillante victoire valut à Guébriant le bâton de maréchal de France. Blessé à la prise de Rothweil en Souabe, le 19 novembre 1643, il mourut cinq jours plus tard des suites d'une amputation qu'il dut subir.

Nesle [1] et le marquis de Raineval [2], second fils de M. le duc de Chaulnes ; ils étaient cinq contre cinq ; il y en eut un de tué sur place : ce fut le frère de M. Danisi, gouverneur de Lens.

Le dimanche 29 juin, le régiment de Valmont arriva à Domart ; il en repartit le lendemain à midi. Ce régiment d'infanterie, qui était assez bon, appartenait alors à M. le comte de Guiche. Les officiers, qui étaient à cheval, surprirent le troupeau de moutons de Brucamps, qu'ils ramenèrent à Domart ; ils prirent aussi le troupeau de ce bourg. Ils égorgèrent cent quinze des meilleurs moutons et les distribuèrent à chaque compagnie. Ces soldats causèrent de grands dégâts dans les maisons ; ils paissèrent et coupèrent les blés dans les jardins et dans les champs.

Le 30 juin, M. le duc de Bouillon [3] fut arrêté dans la ville de Casal, dans le Mantouan [4]. M. le Grand [5], fils du marquis d'Effiat, et M. de Thou [6], furent aussi arrêtés.

1. Louis-Charles de Mailly, marquis de Nesle, mort le 26 mars 1708 à l'âge de 90 ans.

2. Charles d'Albert, marquis de Raineval, fils cadet du duc de Chaulnes et de Charlotte-Eugénie d'Ailly. Il fut tué en 1647.

3. Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, frère de Turenne, né à Sedan en 1605, fit ses premières armes en Hollande, sous le prince d'Orange, son oncle, passa au service de France en 1635, et, en 1641, fit cause commune avec le comte de Soissons ; ce fut lui qui commença le combat à la Marfée, mais il conclut ensuite avec le Roi une paix avantageuse ; en 1642, il était nommé lieutenant général et commandant en chef de l'armée d'Italie. Il mourut à Pontoise le 9 août 1652.

4. C'est le 23 juin que le duc de Bouillon fut arrêté ; il s'était caché sous un tas de paille dans le grenier d'un cabaretier de Casal.

5. Cinq-Mars, dont l'ordre d'arrestation avait été signé le 12 juin au soir, fut livré le lendemain par un bourgeois de Narbonne, chez lequel il s'était caché ; il fut envoyé au château de Montpellier.

6. De Thou fut arrêté quelques heures après Cinq-Mars ; on l'envoya au château de Tarascon.

Le dimanche 6 juillet, le régiment du Vidame logea à Domart ; il venait de l'armée du comte d'Harcourt, alors à Blangy, près de Notre-Dame de Liesse, et se rendait à Ardres. Ce régiment fit fort peu de dégât. Aussitôt qu'il fut arrivé à Ardres, le régiment de Bourdonné, qui y tenait garnison, sortit de la place et arriva à Domart le 18 juillet ; il en repartit le lendemain matin. Le dégât qu'il fit n'était pas excessif, cependant il y eut des lentilles fauchées pour nourrir les chevaux des officiers et les chevaux de bagages. Toutes ces troupes se rendaient du Boulonnais dans le Santerre pour y rejoindre le comte d'Harcourt.

Le 23 juillet, deux compagnies du régiment de Bourdonné, venant du Boulonnais, sous la conduite du marquis de Gesvres, devant loger à Domart, ne firent que traverser le bourg et allèrent loger à la ferme du Bois-Riquier, près de Ville-Saint-Ouen.

Le 27, le Roi arriva à Fontainebleau ; il avait quitté Narbonne le 1er juillet ; il s'était rendu dans cette ville à cause du siège de Perpignan.

Le 2 août, l'armée du comte d'Harcourt quitta son camp des environs de Notre-Dame de Liesse et arriva à Longueau [1], près d'Amiens, le 10 ; elle en repartit le 12 et vint à Domart ; il y avait trois maréchaux de camp : M. le marquis de Gesvres, qui logea dans la maison de Gerard ; M. de la Ferté-Senneterre [2], qui descendit à l'*Écu de France*, et M. le marquis d'Aumont, qui logea dans la maison de feu Hector Pignez ;

1. Commune du canton sud-est d'Amiens.

2. Henri, marquis puis duc de la Ferté-Senneterre, né en 1600, fut nommé maréchal de camp sur la brèche d'Hesdin en 1639 ; il reçut par la suite de nombreuses blessures ; en récompense de ses glorieux services, le Roi le nomma lieutenant général en 1646, maréchal de France en 1651, duc et pair en 1665 ; il mourut en 1681.

comme ce dernier officier était de jour le lendemain pour mener l'avant-garde, il partit avec ses gens le 13 à deux heures du matin. La veille, c'était M. de Gassion, aussi maréchal de camp et général de toute la cavalerie, qui était de jour pour mener l'avant-garde ; il était parti de Longueau avec six mille chevaux et alla camper à Saint-Riquier.

Voici les noms des régiments qui logèrent à Domart. Le régiment de Navarre entra le premier, puis le régiment de Douglas, qui n'était pas complet, puis le régiment de Picardie et enfin le régiment du Dauphin. Le régiment de Navarre campa plus haut que la rue Thionville et se plaça dans les jardins ; le régiment Douglas campa dans les champs, hors des haies, un peu plus haut que Navarre ; les régiments de Picardie et du Dauphin campèrent dans la rue du Val. En avant du canon marchaient les capitaines d'artillerie, à cheval, puis les autres officiers avec les canonniers et les valets. Il y avait onze pièces de canon : six grosses pièces de batterie et cinq moyennes ; elles furent placées près de la Terrière, dans des jachères, à l'endroit que M. de la Ferté-Senneterre avait marqué lui-même. Après ces onze pièces de canon et dix affûts qui marchaient à vide derrière venaient les chariots conduisant la poudre, les boulets et autres choses nécessaires à l'artillerie. M. le comte d'Harcourt arriva à deux heures après-midi ; devant lui marchaient deux trompettes qui jouaient de leur instrument en passant sur le marché ; il descendit à Saint-Nicolas, où une garde avait été posée. M. de Monteclair [1], gou-

1. Le chevalier de Monteclair, capitaine de vaisseau, puis lieutenant général, fut gouverneur de Doullens de 1642 à 1650 ; il fut tué en 1650 dans un combat en Champagne.

verneur de Doullens, vint à Domart suivi de vingt officiers environ de sa garnison, tous montés à cheval ; en arrivant dans le marché, il rencontra M. de la Ferté-Senneterre, qui se promenait ; il mit pied à terre pour saluer cet officier, et sa suite fit de même. M. de Monteclair arriva ensuite au château, où il dîna ; il s'était fait suivre par son office de cuisine.

Revenons à l'armée ennemie. Le 3 août, le comte de Fuentès, qui commandait un camp volant de huit mille hommes, parut près d'Arras, ce qui causa quelques craintes en Picardie. Le 10, ce général parut aux environs d'Hesdin et l'on craignait qu'il n'en voulût à cette ville ; le 12, il entra dans le Boulonnais, où il fit mettre le feu partout ; ses soldats pillaient et ravageaient tout le plat pays. Voilà pourquoi M. le comte d'Harcourt courut en diligence dans ce gouvernement.

Le 13 août, à deux heures du matin, comme j'ai dit, le marquis d'Aumont, qui était de jour pour conduire l'avant-garde, partit de Domart, passa à Saint-Riquier avec sa cavalerie et prit le chemin de Dompierre. Le reste des troupes délogea à huit heures du matin et suivit la même route.

Le 9 septembre, M. le Grand et M. de Thou eurent la tête tranchée à Lyon [1] ; ils avaient été arrêtés le 28 juin.

(Relation de la reddition de Perpignan le 9 septembre d'après la *Gazette* ; 8 pages.)

En voyant arriver l'armée du comte d'Harcourt près de Hucqueliers, le 21 août, les ennemis cessèrent leurs ravages dans le Boulonnais. Les deux armées restèrent en présence et s'observèrent jusqu'au 21

1. C'est le 12 septembre qu'ils furent condamnés et exécutés.

septembre. A cette date, les Espagnols se retirèrent dans le Hainaut, vers Liège.

Notre armée quitta les environs de Hucqueliers le 25 septembre, et, le 30, elle arrivait près de Doullens, où elle demeura pendant deux jours. Le 2 octobre, elle se mit en marche et suivit la frontière en tirant vers le Santerre ; elle arriva à Notre-Dame de Liesse le 12 octobre et y resta jusqu'au 12 novembre.

Pendant que notre armée était à Notre-Dame de Liesse, on commença à démolir le Cateau-Cambrésis [1] le 17 octobre, ce qui dura jusqu'au 4 novembre.

Le 12 novembre, l'armée de M. le comte d'Harcourt quitta Notre-Dame de Liesse ; les soldats furent envoyés par étapes en divers endroits du Vimeu, de Normandie et de Picardie.

M. le Cardinal mourut le jour de Sainte-Barbe, 4 décembre, dans une maison qu'il avait fait bâtir en la rue Saint-Honoré, à Paris, et qui fut nommée le Palais cardinal.

1643

Le dernier jour de février, le régiment Douglas vint loger aux faubourgs d'Amiens ; le 3 mars, il passa auprès d'Abbeville; on disait qu'on allait l'embarquer pour le conduire en Angleterre.

Le 4 mars, il passa par Pont-Remy sept cents hommes de pied. Le 6, il passa six cents chevaux par le même endroit. Toutes ces troupes prenaient le chemin du Boulonnais.

1. Chef-lieu de canton, arr. de Cambrai (Nord).

Le 7, il arriva à Amiens six cents hommes de pied et huit cents chevaux.

Le même jour, il arriva à Abbeville mille hommes de pied.

Le 9, il arriva à Amiens mille chevaux ; le 12, il y arriva six cents chevaux.

Le 12, il arriva à Abbeville huit cents chevaux et mille fantassins ; le lendemain, il y arriva encore sept cents chevaux et huit cents fantassins.

Le 15 mars, il arriva à Amiens six cents chevaux ; le 16, il y arriva quatre cents chevaux et quatre cents hommes de pied.

Le 18, il arriva à Abbeville neuf cents hommes de pied et quatre cents chevaux.

Le 20, il arriva à Amiens quatre cents chevaux et trois cents hommes de pied. Le 25, il arriva encore six cents chevaux et quatre cents hommes de pied.

Il y avait aussi à Corbie quelques régiments de cavalerie et d'infanterie.

Le 23 mars, il y eut une revue de toutes les troupes logées à Amiens ; il s'y trouvait cinq mille chevaux et deux mille fantassins, sans y comprendre le régiment du Vidame, qui y tenait garnison et y avait passé l'hiver. La revue se fit à la Hotoie, où étaient présents M. de Gassion et M. de Bellejamme, intendant de Picardie. Depuis ce temps, il est encore entré dans Amiens une grande quantité de gens de chevaux et de gens de pied. On courait risque d'être volé ; des boutiques furent même forcées pendant la nuit par les soldats, qui y prirent tout ce qu'ils purent trouver. Les capitaines des portes reçurent l'ordre de l'échevinage de ne laisser sortir aucun soldat de la ville. A Abbeville, l'échevinage fit également défense aux soldats

de sortir de la ville; cependant quelques soldats se déguisaient en paysans et s'échappaient pour aller voler sur les chemins, ce qui, toutefois, arrivait fort rarement. Bref, ces deux villes renfermaient tant de gens de guerre que les bourgeois ne s'y trouvaient plus en sûreté.

Le 1er avril, M. de Monteclair, gouverneur de Doullens, fit lever une grande quantité de pieux dans l'étendue de son gouvernement en conformité d'un ordre qu'il avait reçu du Roi le 1er mars. En même temps, M. de Monteclair fit commandement à tous ceux de son gouvernement d'aller garder le passage de l'Authie. On levait cinq hommes à Domart tous les jours, ce qui fatigua fort ce bourg.

Le 25 avril, M. de Louvel, gouverneur d'Abbeville, fit réquisitionner une certaine quantité de gerbées dans les villages de l'élection de Doullens et de celle d'Abbeville pour faire subsister les chevaux logés dans cette dernière ville.

Ce fut M. le duc d'Enghien, fils aîné de M. le Prince, qui fut fait général de l'armée de Picardie pour la campagne de 1643; il eut pour lieutenant M. du Hallier [1]. M. le Duc arriva à Amiens le samedi 18 avril [2]; on tira à cette occasion vingt pièces de canon; son armée était restée aux environs de Péronne. Un régiment de Suisses s'avança jusqu'à Saint-Riquier et y resta pendant quinze jours; il alla ensuite loger à Berteaucourt et passa par Domart. Quelques compagnies de cavalerie rôdaient le long de la Somme.

Le 22 avril, M. le duc d'Enghien entra dans la

1. Le Roi le nomma maréchal de France le 23 avril.

2. M. le duc d'Aumale dit que le duc d'Enghien, parti de Paris le 15, arrivait à son poste à Amiens le 17.

citadelle d'Amiens; on tira vingt pièces de canon.

Le 1er mai, trente-six fantassins furent envoyés de Doullens à Domart pour quelques pieux que l'on devait encore; ils voulurent loger dans le château ; on composa avec eux et on leur promit vingt livres, qu'il fallut recueillir sur le commun, sans épargner ceux qui avaient déjà livré leurs pieux. Ces soldats quittèrent Domart le lendemain.

Le 2 mai, l'ennemi se présenta aux portes de Doullens et y prit tout le bétail.

Le vendredi 8 mai, la cavalerie qui était logée à Amiens quitta cette ville et prit la direction d'Albert. Le même jour, il passa par ici et aux environs une grande quantité de gens de guerre. Le même jour, les gens de guerre logés à Abbeville se mirent en marche pour Albert. Le bruit courait que le rendez-vous des troupes était à Auxi-le-Château et aux environs de Doullens, et que M. le duc d'Enghien avait fait prévenir M. de Monteclair qu'il irait dîner chez lui, mais les apprêts qui furent faits devinrent inutiles, car M. le Duc ne passa point par Doullens.

Le 9 mai, le régiment de cavalerie de Coislin passa à Domart à huit heures du matin ; il passa par Fieffes, où il logea, puis il se rendit à Albert.

Le même jour, à onze heures, le régiment de Gassion traversa Domart ; cinq compagnies de ce régiment logèrent à Berneuil.

Le même jour, à deux heures d'après-midi, le régiment de Chouc (?), cavalerie allemande, traversa Domart; ce régiment avait des cymbales qui sonnèrent pendant la traversée du bourg.

Le même jour, toute l'infanterie logée à Amiens sortit de cette ville.

Le dimanche 10 mai, M. le duc d'Enghien partit d'Amiens; M. du Hallier quitta cette ville le lendemain.

Siège de Rocroi par les ennemis le 10 mai.

Mort du Roi le jour de l'Ascension, 14 mai.

Bataille de Rocroi le lundi 18 et le mardi 19 mai.

Le 24 mai, notre armée quitta Rocroi et entra dans le Hainaut.

Le 25, notre armée prit le château d'Aymeries [1], et le gouverneur de ce fort fut pendu à la porte.

Le même jour, il arriva à Amiens cent prisonniers faits à Rocroi. Cinq compagnies de gens de chevaux passèrent le même jour par la chaussée Brunehaut.

Le 20, trois cents prisonniers arrivèrent en bateau à Abbeville.

Le 28, passage à Domart de huit compagnies de gens de chevaux du régiment d'Aumont, revenant du Boulonnais.

Le même jour, passage à Domart de huit compagnies du régiment de la Marine, revenant aussi du Boulonnais; ces soldats logèrent à Franqueville et mirent le feu au portail de l'église, brisèrent les vitres et pillèrent ce qu'ils purent trouver dans l'église.

Le même jour il logea au même lieu cinq compagnies de gens de pied revenant du Boulonnais.

Le 30 mai, il passa par ici cinq compagnies d'Écossais.

Toutes ces troupes quittaient le Boulonnais parce que leur présence n'y était plus nécessaire depuis la défaite des ennemis à Rocroi.

1. Commune du canton de Berlaimont, arr. d'Avesnes (Nord).

Le 11 juin, il passa par Bernaville vingt compagnies de gens de pied.

Le 14 juin, il passa par la chaussée Brunehaut quatre compagnies de gens de chevaux se rendant dans le Hainaut, où se trouvait notre armée.

La ville et le château d'Aymeries furent pris le 14 juin. Le gouverneur fut pendu à la porte.

M. le duc d'Enghien assiégea Thionville le 18 juin. M. de Gassion fut blessé à la tête d'un coup de mousquet aux approches de cette ville [1]; on le conduisit à Metz, où il fut trépané. Après la reddition de Thionville, qui eut lieu le 10 août, Piccolomini écrivit au roi d'Espagne : « Sire, je vous prie de ne pas perdre courage pour la perte de votre ville de Thionville, puisque le plus brave guerrier de France y a été blessé à mort; c'est celui que l'on appelle Gassion, l'homme le plus valeureux de l'Europe. »

Le 4 juillet, M. de Guise [2], rentré en France, passa en poste, suivi de huit chevaux, par Abbeville, Ailly et Flixecourt.

Le dimanche 5 juillet, on dit les vigiles pour le Roi. Le lendemain, un service fut célébré pour Sa Majesté à Domart, par commandement de M. l'évêque d'A-

1. C'est le 4 août que Gassion fut blessé « en voulant faire donner à la brèche, ... ce qui fut cause que l'attaque n'eut pas d'effet. » (Montglat.)

2. Henri de Lorraine, duc de Guise, fils puîné de Charles et d'Henriette-Catherine de Joyeuse, né le 4 avril 1614, archevêque de Reims, fit partie de la ligue des mécontents et se trouva au combat de la Marfée ; il s'enfuit ensuite à Bruxelles et accepta le titre de général des troupes de l'empereur et du roi d'Espagne contre la France. Par arrêt rendu le 6 septembre 1641, il fut condamné, comme coutumace, à avoir la tête tranchée et ses biens furent confisqués ; mais, en 1643, il obtint des lettres d'abolition, revint en France et mourut à Paris le 2 juin 1664. Il avait été marié deux fois, mais il n'eut point d'enfants.

miens [1]; plusieurs personnes du bourg y assistèrent.

Le 12, les ennemis ayant abandonné Thionville à la merci des assiégeants se retirèrent vers Béthune, au nombre d'environ douze mille. Ils détachèrent une partie de leur cavalerie, qui s'avança jusqu'à la frontière, ce qui nous donna grande appréhension, car on s'attendait à voir ravager tout le pays entre Doullens et Auxi ; on disait que les ennemis avaient des claies pour traverser la rivière. Le gouverneur de Doullens fit donner l'ordre à tous les corps de garde placés sur les bords de l'Authie de tirer quelques volées de canon à l'approche des ennemis afin que nous pussions nous mettre sur nos gardes.

Le 17 juillet, l'armée ennemie fit volte-face, et, au lieu d'entrer en Picardie entre Doullens et Auxi, comme on s'y attendait, elle tira vers le Boulonnais.

M. le duc d'Angoulême [2], qui commandait un camp volant de dix mille hommes environ, reçut l'ordre du Roi d'envoyer à quelque prix que ce fût un détachement de sa cavalerie pour reconnaître les ennemis dans le Boulonnais, où ils causaient les plus grands ravages. M. le duc d'Angoulême, qui se trouvait alors près de Rethel, agit promptement et fort prudemment. Le vendredi 14 juillet, il détacha sept cents chevaux du

1. François le Febvre de Caumartin, évêque d'Amiens de 1618 à 1652.

2. Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, né le 28 avril 1573, se distingua d'abord aux batailles d'Arques et d'Ivry ; il fit les sièges de Soissons et de la Rochelle et servit dans les guerres du Languedoc, d'Allemagne et de Flandre. Il mourut le 24 septembre 1650. Le 25 février 1644, il avait épousé en secondes noces, quoique âgé de 70 ans, une jeune fille de 21 ans, Françoise de Nargonne, morte en 1715 à l'âge de 92 ans ; elle survécut par conséquent cent quarante et un ans au père de son mari, Charles IX.

marquis de Menneville, mestre de camp de son armée, et les envoya dans le Boulonnais, sous le commandement de Manicamp [1]; ils passèrent près de Bapaume et arrivèrent à Bouquemaison le 26. A cette vue, les ennemis se retirèrent. Le 27, le détachement que conduisait Manicamp arriva à Hesdin, où il logea; le 28, il passa à Dompierre, et arriva à Saint-Riquier, où il logea.

A Domart, les uns disaient que ces soldats avaient quitté Saint-Riquier le lendemain; d'autres prétendaient qu'ils y étaient encore. Sur cette incertitude, on ne faisait plus ni guet ni garde ici, d'autant plus que, depuis cinq jours, il pleuvait continuellement. Tout à coup, on aperçut à la Terrière des cavaliers courant au galop; on sonna le tocsin, et, pendant que les soldats s'emparaient du troupeau du berger, on eut le temps de se réfugier dans le château. Les premiers soldats coupèrent la porte de bas du château et voulurent nous empêcher d'y entrer et d'y porter nos meubles; ils mirent le pistolet à la main, et nous, nous prîmes nos fusils et nos pierres. C'était le 31 juillet.

Le 2 août, don Francisco de Mello arriva à Bruxelles, où il fut fort mal reçu parce qu'il avait laissé prendre Thionville.

Le lundi 3 août, cent vingt cavaliers de l'armée ennemie, qui se trouvait alors aux environs de Douai, s'avancèrent jusqu'à Bouquemaison, où ils dressèrent

1. Aussitôt après la mort du cardinal de Richelieu, Louis XIII fit mettre en liberté Bassompierre, Manicamp et autres. De plus, le Roi fit appeler à son lit de mort ceux qu'il avait persécutés, dit Montglat, tels que les ducs de Vendôme et de Bellegarde, les maréchaux de Vitry et de Bassompierre, Manicamp, etc.

une embuscade. Pendant que le gros de ce détachement se tenait caché, dix cavaliers s'avancèrent près du village et s'emparèrent de quelques paysans, qu'ils relâchèrent presque aussitôt, en feignant d'avoir peur. Les paysans se rendirent en toute hâte à Doullens et racontèrent avoir vu dix ou douze cavaliers ennemis près de Bouquemaison, qui paraissaient bien fatigués et fort effrayés. Le chevalier de Monteclair, gouverneur de Doullens, partit aussitôt avec vingt-deux cavaliers de sa garnison. A la vue de cette petite troupe, les ennemis prirent la fuite ; les nôtres les poursuivirent vigoureusement, et, quand ils eurent dépassé l'embuscade auprès de laquelle ils avaient passé, les ennemis sortirent de leur retraite et, se divisant en deux parties, environnèrent nos vingt-deux cavaliers, qui se laissèrent prendre sans résistance. M. de Monteclair dut de n'être pas pris parce qu'il était loin derrière ses soldats. Ceux-ci furent emmenés avec leurs chevaux au quartier général des ennemis, qui se trouvait près de Douai ; leurs chevaux furent vendus en leur présence et eux-mêmes furent complètement dépouillés ; quelques-uns d'entre eux reçurent en échange de mauvais habits déchirés.

Le 5 août, M. le gouverneur de Doullens envoya un trompette réclamer ces vingt-deux prisonniers. Les ennemis les renvoyèrent le 8, à l'exception de M.
, qu'ils retinrent pour sûreté de la rançon des autres.

Le mercredi 5 août, le bruit courut que l'armée ennemie se disposait à traverser la rivière d'Authie dans le dessein de ravager notre pays. Sur cette nouvelle, les habitants des villages de la frontière s'enfuirent avec leurs bestiaux ; ils se dirigèrent sur

l'Étoile, Picquigny et Amiens. Durant toute la nuit, il passa une grande quantité de voitures ici ; une partie de ces voitures s'arrêta sur le marché de Domart ; d'autres demeurèrent dans les champs au milieu de la plus profonde confusion. Tout le monde était effrayé. On voyait les pères et mères traînant leurs petits enfants par la main, et chassant leurs bestiaux. Vers dix heures, on apprit que c'était un faux bruit. Chacun retourna chez soi, et, en moins d'un quart d'heure, il n'y eut plus personne ici.

Le jeudi 20 août, on défendit les doubles à Amiens.

Le même jour, M. le duc de Chaulnes fit transporter des vivres et des munitions de guerre dans la citadelle d'Amiens ; on y fit rentrer tous les canons qui se trouvaient dans le magasin et sur les remparts de la ville. Il rappela tous les officiers de son régiment qui se trouvaient à l'armée de Thionville.

Le 20 août, arrêt au bois de Vincennes contre le duc de Beaufort, fils cadet de M. le duc de Vendôme.

Le 8 octobre, le comte d'Harcourt arriva à Calais ; il s'embarqua le lendemain sur le vice-amiral anglais et arriva le 10 à Douvres, où il fut reçu avec les plus grands honneurs et au milieu des plus grandes réjouissances ; chacun espérait que, par son entremise, on obtiendrait un bon accommodement des affaires d'Angleterre [1]. Le sieur de Crécy fut envoyé auprès de Leurs Majestés britanniques pour les informer de l'arrivée de M. le comte d'Harcourt.

Le 9 octobre, don Diego de Saavedra, plénipoten-

1. Il rentra en France au mois de mars 1644, et non en janvier, « laissant en Angleterre la guerre plus allumée que jamais et les ennemis du roi Charles plus unis. »

tiaire du roi d'Espagne pour le traité de paix générale, arriva à Anvers en Brabant.

Le 12, le duc de Longueville, député pour la paix à Munster, envoya le sieur de la Chapelle, son maréchal des logis, retenir son logement dans cette ville.

Le 6 novembre, les plénipotentiaires de France partirent pour Munster ; c'étaient MM. de Longueville, d'Avaux [1] et Servien [2]. Le 28 décembre, ils étaient encore à la Haye, mais ils ne devaient pas tarder à se rendre à Munster car leurs bagages y étaient déjà arrivés.

Pendant la nuit du 4 décembre, des soldats de la garnison de Douai arrivèrent à Puchevillers [3], pillèrent ce village, emmenèrent des charrues et des vaches, tuèrent un habitant et en blessèrent plusieurs autres et une femme ; ils avaient avec eux des paysans portant des cognées et des haches destinées à enfoncer les portes. Ce détachement se composait de deux cents cavaliers et de cinquante piétons.

1. Claude de Mesmes, comte d'Avaux, diplomate, né en 1595, eut à souffrir des intrigues de son collègue Servien pendant les négociations qui amenèrent le traité de Westphalie ; il fut même révoqué et exilé dans ses terres à la veille du traité de paix ; mais Mazarin le rappela au bout de quelque temps et lui rendit les fonctions de surintendant des finances. Il mourut le 19 octobre 1650.

2. Abel Servien, marquis de Sablé et de Bois-Dauphin, comte de la Roche des Aubiers, diplomate, né à Grenoble en 1593, se fit remarquer de Richelieu, qui le fit entrer au Conseil en 1624 ; plus tard, Mazarin lui continua la confiance que lui accordait son prédécesseur et, en 1643, le fit substituer à Chavigny pour aller débattre à Munster les conditions d'une paix générale. A son retour en France, il fut nommé ministre d'Etat (1649). Il mourut au château de Meudon le 17 février 1659.

3. Commune du canton d'Acheux, arr. de Doullens.

Le 12, duel entre M. de Guise [1] et M. Dandelot [2] sur la place royale à Paris [3].

Le 20, les ennemis envoyèrent des lettres de sommation aux habitants de Beauval, de Beauquesne et de Puchevillers, les menaçant de leur couper la gorge et de les brûler pendant la nuit, comme ils l'avaient fait à Puchevillers.

M. le duc d'Elbeuf, nommé gouverneur de Picardie [4] en remplacement du duc de Chaulnes, pourvu de l'office d'intendant [5] après M. de Bellejamme, fit son entrée à Amiens le 23 décembre ; il arriva à Abbeville le 28 et à Rue le 30.

1. Henri de Lorraine, duc de Guise.

2. Maurice, comte de Coligny.

3. On trouve dans les mémoires de la Rochefoucauld et dans ceux de Nic. Goulas de curieux détails sur les causes de ce duel. Dandelot, qui relevait de maladie, fut bientôt blessé ; pour l'outrager, le duc de Guise, en lui ôtant son épée, le frappa du plat de la sienne. Dandelot mourut de langueur quatre ou cinq mois après ; suivant Goulas, « il mourut de douleur d'avoir été désarmé à son premier combat, et peut-être aussi de ne s'être pas porté comme le désirait son grand cœur. »

4. Charles II de Lorraine, duc d'Elbeuf, avait été une première fois gouverneur de Picardie de 1627 à 1631 ; il perdit ce gouvernement pour avoir suivi Gaston d'Orléans, qui avait quitté la cour ; mais il fut rétabli le 12 octobre 1643, et, le 5 mars 1657, il obtenait la survivance en faveur de son fils aîné, le comte d'Harcourt. Il mourut le 5 novembre 1657.

5. Il y a erreur ; le duc de Chaulnes reçut en échange du gouvernement de Picardie celui d'Auvergne, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 30 octobre 1649. Le bourgeois de Domart a confondu le duc de Chaulnes avec Jacques de Chaulnes, qui fut nommé intendant le 30 septembre 1643 après Antoine d'Aguesseau, seigneur d'Ignaucourt, lequel avait succédé à Louis le Maistre de Bellejamme.

1644

Le 7 janvier, le prince Thomas arriva à Paris [1].

Le 8, le duc d'Elbeuf revint à Abbeville ; il en repartit le 12 pour se rendre à Doullens ; le 12, il alla à Arras et revint à Doullens pour en repartir le 19 et se rendre à Bapaume.

Dans la nuit du vendredi 22 janvier, les ennemis pillèrent Beauval [2] et Bretel.

Le samedi 27 février, trois compagnies de Suisses venant d'Arras arrivèrent à Domart; elles avaient logé la veille à Doullens ; ces soldats, qui voyageaient par étapes, devaient passer par Abbeville et se rendre en Catalogne. Il faisait alors un très mauvais temps; il ne faisait que pleuvoir ou neiger. Les officiers arrivèrent à Domart trois heures avant les soldats pour préparer les billets. Il était trois heures du soir quand ces derniers arrivèrent, bien fatigués et tout mouillés ; quelques-uns d'entre eux furent bien reçus, mais la plupart des habitants ne quittèrent point le château, aussi les soldats endommagèrent les maisons vides pour faire du feu.

Le 8 mars, le comte d'Harcourt revint de son ambassade en Angleterre ; il passa en poste par Abbeville, par Ailly [3] et par Flixecourt, où il renouvela les chevaux. Il était accompagné de sept gentilshommes.

1. « Le prince Thomas, dit Montglat, vint à la cour au commencement de l'année, où il fut logé dans le Louvre et défrayé aux dépens du Roi jusqu'à son retour en Piémont, qui fut à Pâques. »

2. Commune du canton de Doullens.

3. Ailly-le-Haut-Clocher, chef-lieu de canton, arr. d'Abbeville.

Le 15 avril, une partie de la garnison d'Amiens quitta cette ville.

Le jeudi 21, on publia à Abbeville à son de trompe la liberté du commerce.

Le 29, six compagnies de Suisses, voyageant par étapes, logèrent à Domart. Les commissaires de conduite se rendirent dans chaque maison accompagnés du lieutenant, du greffier et du sergent du seigneu et promirent aux habitants de les faire payer Amiens, ce qui fut fait.

Le même jour, il arriva une grande quantité de gens de guerre à Amiens et à Abbeville.

Le 1er mai, nouvelle arrivée de soldats dans ces deux villes. Du 5 au 8, il entra tant de cavaliers et de fantassins que les maisons étaient remplies ; des chevaux restèrent dans les rues.

Le régiment de cavalerie de M. Magaloti [1], maréchal de camp, était logé dans le Vimeu. Le 9 mai, la compagnie colonelle de ce régiment arriva à Saint-Riquier avec M. Magaloti ; ce dernier envoya des billets de contribution à dix-huit villages des environs, entre autres à Domart et à Vauchelles [2], près Surcamps, mais on n'en tint nul compte à Domart.

Le jeudi 12 mai, M. de la Meilleraye, grand maître de l'artillerie, arriva à Amiens à deux heures de l'après-midi ; il était accompagné de M. le comte de

1. Pierre de Magalotti, Italien, entra au service de France en 1641 ; il devint successivement mestre de camp d'un régiment de cavalerie, maréchal de camp (5 janvier 1643), lieutenant général (1645) ; il fut blessé au siège de la Mothe, en Lorraine, au mois de juin 1645 ; il mourut de ses blessures quelques jours après, fort regretté de Mazarin.

2. Vauchelles-lès-Domart, canton de Domart.

Grancey. On tira vingt coups de canon dans la citadelle d'Amiens ; on les entendit d'ici.

Le 16 mai, lendemain de la Pentecôte, M. le Grand maître, M. le comte de Grancey et M. de Chaulnes, lieutenant, sortirent d'Amiens pour se rendre au-devant de M. le duc d'Orléans, frère du feu Roi, qui devait venir de Roye, mais ce prince ne vint pas à Amiens.

Le même jour, on donna l'ordre de marche à toutes les troupes logées à Amiens, à Abbeville et ailleurs.

Le mardi 17, les régiments de cavalerie et d'infanterie quittèrent Amiens et Abbeville. Quatre compagnies du régiment de cavalerie de M. de Rantzau [1], maréchal de camp, arrivèrent le même jour à Domart ; c'est M. Magaloti qui nous les envoya. Cependant, le gouverneur de Doullens avait dit au porteur de billets que Domart, Yvrench [2] et Gapennes devaient être épargnés ; il avait aussi écrit dans le même sens à M. l'Intendant, qui était alors à Abbeville, mais celui-ci avait quitté cette ville à quatre heures du matin. Le maréchal des logis et les fourriers du régiment de Rantzau, au nombre d'environ trente chevaux, arrivèrent à Domart vers trois heures de l'après-midi et marquèrent les logements ; ils étaient arrivés par le chemin d'Abbeville. Une demi-heure plus tard, notre guet aperçut la cavalerie venant par Gorenflos ; on sonna le tocsin et tout le monde se retira dans le château. Les cavaliers entrèrent dans

1. Josias, comte de Rantzau, né en 1609, mort en 1650 après avoir laissé sur les champs de bataille un œil, une oreille, un bras et une jambe. (V. notre *Guerre de Trente ans en Artois*, p. 128, note.)
2. Commune du canton de Crécy, arr. d'Abbeville.

le bourg au son de leurs trompettes; ils prirent leurs logements puis allèrent fourrager et faucher les blés. Le soir venu, ils posèrent des corps de garde à la porte du logis des quatre capitaines, comme le font tous les régiments étrangers; ils démolirent les maisons voisines pour entretenir leurs feux pendant la nuit. D'un autre côté, les cavaliers, aidés par leurs valets et leurs goujats, découvraient les toits des maisons et menaçaient les habitants, — qui les regardaient du château, — de tout détruire s'ils ne descendaient point, mais qu'au contraire ils ne causeraient aucun dégât s'ils revenaient chez eux. C'est ainsi qu'ils agissent ordinairement pour mieux tromper leurs hôtes; ils se montrent d'abord doux et débonnaires et font la brebis. Sur ces belles promesses, les habitants retournèrent dans leurs maisons; les soldats, dépouillant alors leurs peaux de brebis et reprenant leurs peaux de loups ravissants, juraient et blasphémaient, sommant leurs hôtes de leur fournir de la viande, du vin et de la bière, et, pour mieux les intimider, ils frappaient à grands coups de haches sur les maisons. Pour éviter de plus grands désastres, leurs hôtes leur accordaient tout ce qu'ils demandaient. Le lendemain, c'était à recommencer. D'un autre côté, les champs étaient couverts de chevaux qui paissaient les blés et de faucheurs et de scieurs, qui causaient un dégât incroyable. On ne savait quel jour ils délogeraient; enfin, le jeudi 19, ils reçurent l'ordre de partir le lendemain, mais ils continuèrent leurs dégâts, de sorte qu'il fallut s'épuiser d'argent et de vivres pour les apaiser.

Le vendredi 20 mai, à dix heures du matin, notre guide conduisit ces quatre compagnies de cavalerie

par Franqueville et Fransu [1] pour y prendre les trois compagnies du même régiment logées dans chacun de ces deux villages. De là, ces soldats, qui furent rejoints par plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie sortis d'Abbeville, tirèrent droit à Auxi-le-Château, où un pont fut placé sur la rivière; quand ils furent entrés en Artois, on retira ce pont.

La gendarmerie d'Amiens quitta cette ville le même jour et prit le chemin de Doullens ; elle conduisait dix pièces de canon, qui passèrent par Canaples [2] avec une partie de l'armée de M. le Grand maître.

M. le duc d'Enghien [3] et M. le duc d'Elbeuf [4] se trouvaient alors dans la Thiérache avec dix mille hommes pour s'opposer aux généraux Piccolomini, Beck et Mello, qui conduisaient une armée de trente mille hommes environ. M. le duc d'Orléans, frère unique du feu roi Louis XIII, d'heureuse mémoire, généralissime de toute l'armée, se trouvait à Roye avec vingt mille hommes d'infanterie et de cavalerie ; il entra dans l'Artois par Péronne, en même temps que l'armée de M. le Grand maître y pénétrait par ici [5].

1. 2. Communes du canton de Domart, arr. de Doullens.

3. Le duc d'Enghien avait reçu le commandement de l'armée de Champagne, et, vers le 10 mai, il arrivait au quartier général de Verdun.

4. Le duc d'Elbeuf avait été chargé de réunir quelques milices en Picardie.

5. Le duc d'Orléans, dit Montglat, partagea son armée en trois corps: « l'un commandé par le maréchal de la Meilleraye, qui passa la Somme à Amiens ; le second, par le maréchal de Gassion, qui la passa à Péronne ; et le dernier, par le lieutenant général de Rantzau, qui passa sur le pont d'Abbeville pour donner de l'ombrage de tous côtés aux Espagnols, et les laisser dans l'incertitude du lieu où il devait tomber. » Le duc d'Orléans arriva le 20 mai à Péronne, où on lui fit une brillante réception; il quitta cette ville le surlendemain dimanche, à 5 heures du matin, pour se rendre à Moislains, où se trouvait son armée.

Le 25 mai, un certain nombre de gros canons furent conduits à Abbeville par des bateaux sur la Somme.

Le même jour, trois compagnies de gens de chevaux logèrent à Flixecourt; le lendemain, il en arriva trois autres compagnies ; le surlendemain, il en arriva encore quatre compagnies; le 2 juin, trois nouvelles compagnies logèrent encore dans le même village, pendant qu'une égale quantité de cavaliers arrivait à Ailly-le-Haut-Clocher. Tous ces soldats se dirigèrent ensuite sur Montreuil.

Le 6 juin, l'armée de Monsieur et celle de M. le Grand maître se rencontrèrent aux environs de Saint-Omer. Monsieur mit le siège devant Gravelines.

Le même jour, nos gens de chevaux coururent dans la Flandre, où on ne les attendait point; ils butinèrent en peu de jours onze mille bœufs, vaches et moutons, des charrues et divers meubles.

Le 12 juillet, six cents hommes bien faits furent choisis par Piccolomini et Mello et envoyés pour entrer dans Gravelines par la rivière de Saint-Omer; chaque homme portait une grenade à la main et avait des munitions pour tirer cinq coups de mousquet. Mais ils furent surpris par les nôtres, qui en tuèrent un certain nombre et firent les autres prisonniers.

Le 16 juillet, quatre cents de ces prisonniers furent conduits à Abbeville; le 19, on les ramena à l'armée, où ils furent échangés contre des soldats que les ennemis nous avaient pris.

Le 23, assaut de Gravelines [1].

1. C'est le 29 juillet que don Fernando Solis, gouverneur de Gravelines, sortit de cette ville avec sa garnison ; cet officier, dit Montglat, baisa la botte du duc d'Orléans et fut conduit à Dun-

Le pape Urbain VIII mourut le 30 juillet; on porta son corps dans l'église Saint-Pierre de Rome. On a cité ici tous les cardinaux qui prendront part à l'élection d'un nouveau pape. C'est le 15 septembre que fut nommé son successeur sous le nom d'Innocent X; c'était le cardinal Panfilio, Romain de nation, auditeur du cardinal Barberin; il était âgé de soixante-douze ans.

Le vendredi 19 août, l'armée de M. le duc d'Elbeuf arriva aux environs de Domart; elle avait séjourné auparavant aux alentours d'Amiens [1]. Le même jour, à midi, M. le comte de Mongeron, qui commandait ce corps d'armée, et M. le comte de Laval, son lieutenant, firent leur entrée à Domart; le premier logea à Saint-Nicolas, et le second, à Sainte-Barbe. L'infanterie se logea sans billet dans toutes les maisons.

Un corps d'armée de sept mille hommes fut détaché de l'armée de Gravelines et envoyé sous le commandement de M. Magaloti, maréchal de camp, gentilhomme et chevalier romain, contre les huit mille hommes du duc Charles, qui avait le projet de ravager les villages voisins de la frontière. L'armée de M. Magaloti passa par le moulin de Ronna, près de Doullens, le mardi 30 août; elle passa ensuite à

kerque. Le gouvernement de cette place fut donné au comte de Grancey. Après que l'on eut fait abattre les lignes autour de Gravelines, l'armée marcha sur Aire.

1. Après la prise de Gravelines, le duc d'Orléans quitta l'armée pour se rendre à Paris. Le duc d'Elbeuf reçut l'ordre d'aller rejoindre Gassion, mais la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre ces deux officiers, et Puységur raconte qu'il dut souvent s'interposer, ainsi que M. de Villemonté, intendant du Poitou, entre Gassion et d'Elbeuf; rendez-vous fut même pris entre ces derniers sous les murs d'Amiens; on dut les séparer sur le terrain du combat.

Beauval et se rendit à Albert, où elle demeura pendant neuf jours.

Le 30 août, on commença la construction du fort de Watt[1]; la direction en fut confiée à M. de Manicamp, qui jugeait que ce fort tiendrait le passage ouvert pour pouvoir ravager la Flandre. Il fut achevé le 22 octobre.

Prise de Philipsbourg le 12 septembre[2]; en réjouissance de cette prise, un *Te Deum* fut chanté à Amiens et vingt coups de canon furent tirés dans la citadelle le jour de saint Michel.

Le 28 septembre, don Francisco de Mello, gouverneur général des Pays-Bas, traversa Péronne avec un sauf-conduit du Roi. Le gouverneur et les principaux magistrats de Péronne avec la noblesse se rendirent au-devant de lui jusque vers Cambrai et lui firent une réception magnifique en entrant dans leur ville; ils se conformèrent ainsi à l'ordre qu'ils avaient reçu du Roi[3].

Dès le 30 septembre, on fabriquait à Abbeville une grande quantité de piques, de hoyaux, de pelles, de serpes et de cognées pour servir aux réparations des

1. Watten, canton de Bourbourg, arr. de Dunkerque. L'abbaye de ce lieu avait été prise pas Gassion et d'Elbeuf, qui y firent établir un fort royal, nous apprend Puységur, qui ajoute que, pendant que l'on construisait ce fort, il fit faire une digue par le régiment de Molondin, et que ce beau travail n'a coûté au Roi que 1,200 écus. La défense du fort de Watten fut confiée à Manicamp. Puységur raconte que, tandis que Gassion ravageait le pays environnant, le feu prit à l'abbaye de Watten, « dans laquelle était logé M. d'Elbeuf avec tout l'argent de l'armée. »

2. Philipsbourg se rendit le 9 septembre et la nouvelle n'en parvint à Paris que plusieurs jours après.

3. Cet officier venait d'être rappelé en Espagne; il fut remplacé comme gouverneur des Pays-Bas par le marquis de Castel-Rodrigo.

forts pris aux environs de Saint-Omer [1]; en même temps, on faisait confectionner huit mille brouettes à Amiens.

Le 1er octobre, le gouverneur de Doullens fit une levée d'hommes dans tous les villages de son gouvernement pour être envoyés à l'armée. Chaque village devait fournir un certain nombre d'hommes suivant sa population, et chaque homme devait être muni d'un fusil et d'une épée ; il recevait une pistole du village. Domart dut livrer cinq hommes au choix du lieutenant, pris parmi les meilleurs hommes du lieu. On fit tirer cinquante hommes seulement ; ceux qui prirent les cinq billets numérotés reçurent une pistole des quarante-cinq qui avaient tiré un billet blanc. Ceux qui ne voulurent point partir à l'armée se firent remplacer à leurs frais et dépens.

Le 29 octobre, la cavalerie de l'armée de Gravelines, commandée par le maréchal de Gassion, arriva à Fillièvres.

Le 30 octobre, le lieutenant d'Auxi reçut l'ordre de faire en toute hâte un pont sur l'Authie pour le passage des convois de vivres que l'on devait tirer d'Abbeville pour faire subsister l'armée campée à Fillièvres.

Le 9 novembre, la cavalerie qui était à Fillièvres et aux environs quitta son camp et alla passer près d'Arras ; on crut ici que ces soldats viendraient de notre côté, aussi nous nous retirâmes dans notre fort.

Le 13 novembre, on démolit le pont d'Auxi.

Le 3 décembre, les habitants de Talmas furent sur-

1. Après l'établissement du fort de Watten, Gassion s'empara des forts d'Hénuin et de Rebus et ravagea tout le plat pays jusqu'à Ypres (Montglat).

pris par l'arrivée de huit compagnies du régiment de cavalerie de Stref[1]. Ces soldats y séjournèrent jusqu'au 21 ; à cette date, ils allèrent surprendre ceux de Bonneville, quoiqu'ils n'eussent point reçu l'ordre d'y loger. Ils revinrent ensuite à Talmas et s'y logèrent de rechef.

Le dimanche 4 décembre, il passa cinq compagnies de fusiliers du Roi ; comme on craignait qu'ils ne logeassent ici, chacun se retira dans le château, mais ils ne firent que passer ; ils allèrent loger à Franqueville, où ils causèrent des dégâts incroyables ; ils en délogèrent le jeudi suivant.

Le lundi 5 décembre, jour de notre franc-marché à cause de la fête de Saint-Nicolas, qui était le mardi, les officiers des fusiliers logés à Franqueville, revenant de l'ordre à Amiens, passèrent par la rue du Vieux-Marché qui mène à la Prée ; ils furent aperçus par notre guet, qui sonna l'alarme ; aussitôt, tous ceux qui se trouvaient sur le marché se réfugièrent dans le château. Il y avait là une grande quantité de boue occasionnée par la pluie. Quand on vit que ces officiers ne faisaient que passer pour se rendre en leurs quartiers à Franqueville, l'alarme cessa.

Le même jour, il entra une grande quantité de gens de guerre à Amiens.

Le même jour, il y eut un duel entre M. de Monteclair, gouverneur de Doullens, et M. de Berguevre, qui demeurait à Cléry ; ce dernier fut tué.

1. Dans une lettre de Mazarin à Turenne datée du 30 décembre 1647, le cardinal dit qu'il a pensé à Streif, « qui est Allemand et homme de réputation », pour sa lieutenance-colonelle. Cet officier est sans doute le père de Charles-Frédéric de Streif de Lœwenstein, que l'on voit figurer dans la *Chronologie militaire* de Pinard comme maréchal de camp (26 octobre 1704).

Le 6, un fusilier fut blessé par ceux de Brucamps ; il mourut trois jours après.

Le 9 décembre, M. le duc d'Elbeuf et M. de Gassion, se trouvant à Amiens, eurent querelle ; il se fit appel à la Maladrerie, mais on s'interposa et il n'y eut point de duel.

Le samedi 10 décembre, trois compagnies de Suisses, formant un effectif de trois cents hommes, du régiment de Molondin, arrivèrent à Domart pour y loger. Ils venaient du fort de Watt et avaient logé la veille à Abbeville ; ils avaient reçu l'ordre de M. le comte de Grancey, gouverneur de Gravelines, de se rendre à Arras par étapes. En arrivant ici à midi, ils firent voir leur ordre ; on leur répondit qu'il n'y avait jamais eu d'étape à Domart. Les officiers demandèrent trois moutons pour leur part ; on s'excusa sur la pauvreté du bourg et on ne leur donna ni mouton ni étape ; ils firent loger leurs soldats comme ils purent, au milieu de la plus grande confusion, mais ils firent bon feu, car il faisait un temps pluvieux, maussade et très froid. Chacun descendit du château, dans l'espoir de modérer le désordre ; on leur donna ce qu'on put ; les uns s'en contentaient, mais les autres se plaignaient. Bref, ils délogèrent le lendemain de grand matin pour se rendre à Doullens.

Le lundi 12 décembre, six compagnies de gens de chevaux du régiment de M. de Bergeré [1], venant de Rainneville [2], arrivèrent à Domart pour y loger ; il

1. Jacob de Gassion de Bergeré, frère du maréchal de Gassion, mestre de camp d'un régiment de cavalerie à Rocroi et au siège de Thionville, fut nommé maréchal de camp le 8 mai 1646 et lieutenant de roi à Courtrai.

2. Commune du canton de Villers-Bocage, arr. d'Amiens.

faisait un très mauvais temps. Ces soldats causèrent un dégât incroyable ; ils brisaient le bois de charpente des maisons pour faire du feu. A la vue de ce dégât, chacun descendit du château, dans l'espoir de contenter ces soldats ; mais rien n'y fit, et il fallut les traiter et les nourrir. Ils délogèrent le lendemain de grand matin pour se rendre à Abbeville, et de là à Bernay [1], à Montreuil et à Watt.

Le dimanche 18 décembre, six compagnies de Suisses du régiment de Role logèrent à Domart, où on leur donna à souper. Ces soldats, qui venaient d'Arras, délogèrent le lendemain de grand matin pour se rendre à Abbeville, de là à Montreuil et au fort de Watt.

Le 26 décembre, les trois compagnies de Suisses du régiment de Molondin, qui avaient logé à Domart le 10 du même mois pour se rendre à Arras, revinrent ici ; elles étaient envoyées au fort de Watt. Ces soldats reprirent les mêmes logis ; comme il faisait un très mauvais temps et qu'ils étaient mouillés par la pluie, ils brûlèrent le bois de charpente des maisons. Ils délogèrent le lendemain matin.

Le 30 décembre, il passa par Domart trois compagnies de fusiliers qui avaient logé successivement auparavant à Franqueville, Fontaine-sur-Maye [2] et Bussus. Le gouverneur de Gravelines leur ayant fait donner l'ordre d'aller loger à Domart, ils quittèrent donc Bussus et arrivèrent ici ; on leur remontra la misère du bourg, qui avait tant souffert des fréquents logements de troupes. Malgré cela, un officier se

1. Commune du canton de Rue, arr. d'Abbeville.
2. Commune du canton de Crécy, arr. d'Abbeville.

saisit du pont-levis de la porte de haut du château, qui avait été baissé pour laisser entrer les bestiaux et les habitants surpris par l'arrivée de ces soldats. Il y avait bien trois cents cavaliers, le pistolet au poing, auxquels nous tenions tête avec nos armes. Pendant ce temps, quelques-uns de leurs coureurs prirent dans les champs quatre bêtes de charrue et deux poulains. Finalement, tous ces soldats se réunirent dans le bourg pour y loger, à moins que nous ne leur donnions vingt écus pour leur logement, puisqu'ils portaient un ordre du Roi. On leur répondit : « Logez ici si vous voulez, mais il n'y a pas un brin de paille dans notre bourg. — Nous vous en ferons bien donner, répondirent-ils. — Faites comme il vous plaît. » Sur cela, chacun de nous s'étant retiré dans le château, on s'y mit sur la défensive. Les soldats ayant dit au maréchal des logis de marquer les logements, nous pensions qu'ils allaient mettre pied à terre, lorsque l'officier qui commandait ce détachement fit sonner la trompette et rassembla ses hommes dans le marché. Ils quittèrent alors Domart et partirent à Berteaucourt pour y loger, mais, n'ayant trouvé aucun habitant, ils allèrent à Bettencourt-Saint-Ouen, emmenant avec eux les quatre chevaux pris ici ; ceux auxquels ils appartenaient allèrent à Bettencourt, et, après avoir composé avec les soldats, ils ramenèrent leurs chevaux, dont l'un fut racheté trente livres, un autre cent sous et le troisième deux quarts d'écus (douze livres).

1645

Le mardi 3 janvier, jour de notre franc-marché, il passa par Domart quatre compagnies de gens de chevaux venant d'Abbeville ; on craignait qu'elles ne s'arrêtassent ici, mais elles allèrent loger à Bonneville.

Le mardi 10 janvier, cinq cents Suisses du régiment de Guy [1] logèrent à Domart ; croyant avoir leur étape pour ici, ils vinrent pour y faire les logis ; à ce sujet, les fourriers étant arrivés en avant demandèrent leur étape pour cinq cents hommes ; ils firent voir l'ordre de par le Roi portant que le bourg de Domart devait fournir les étapes. On leur répondit qu'il n'y avait point d'étape ici et que l'on ne savait ce que c'était qu'une étape. « Vous nous refusez les étapes et le logement, dirent-ils ; nous les aurons bien tantôt, malgré vous. » Ils se mirent en devoir d'empêcher de porter quoi que ce soit dans le château, et frappaient ceux qui y portaient leurs meubles ; malgré leurs efforts, le transport des meubles n'en eut pas moins lieu. A cette vue, les fourriers montèrent à cheval en disant : « Allons trouver nos troupes. » Ils nous menacèrent en ces termes : « Messieurs, vous nous reverrez bientôt avec bonne compagnie. » Ils se rendirent alors à la petite rivière du Vivier, où se trouvaient les troupes, et dirent aux capitaines qu'on leur

1. Au mois de juillet 1644, le régiment de Guy était enlevé à Turenne et donné au duc d'Enghien ; c'était un régiment suisse commandé par le colonel Guy ; il est beaucoup question de ce régiment dans l'*Histoire du siège de Dunkerque*, par Sarrasin.

avait refusé leur ordre, l'étape et le logement. Après avoir entendu ce rapport, les officiers donnèrent l'ordre aux soldats d'allumer les mèches par les deux bouts, firent déplier les enseignes et, tambour battant, en ordre de guerre comme pour assiéger une place, cette troupe s'avança droit à notre château, vers la porte de haut. Le pont-levis était levé et nous nous tenions en défense en dedans de la porte. Les soldats, passant le long des murailles, descendirent dans le marché; les sergents de bande firent mettre les compagnies en bataille, six au rang, devant la brèche de notre muraille, qui s'était produite au mois de mars 1643 par suite d'un éboulement. Nous nous mîmes en défense à cette brèche, et les murailles étaient garnies de paysans armés pour les défendre. Cependant, deux capitaines s'avancèrent à la porte de bas et demandèrent qu'on leur ouvrît le fort pour y loger leurs gens, parce qu'il ne restait rien dans les maisons, qu'on avait tout porté dans le château et qu'on avait refusé leur ordre. On leur répondit qu'ils pouvaient loger dans le bourg. « Il n'y a que les quatre murailles, dirent-ils, tandis qu'il y a de quoi dans le fort ; nous voulons y entrer avec nos gens, et, par la mort! nous le pillerons. » On leur répondit qu'il n'y avait rien dans le fort ; « vous pouvez y entrer tous deux », ajouta-t-on. Ils y entrèrent en effet et visitèrent tout; ils reconnurent qu'il était impossible d'y vivre et leur fureur se calma ; ils allèrent aussitôt rejoindre les soldats qui se trouvaient toujours en bataille rangée. On leur fit voir les inconvénients qui en résulteraient s'il fallait en venir aux mains, et on les engagea à se contenter du quelque peu de pain et des quelques pots de bière que l'on pourrait trouver. « Eh bien ! dirent

les capitaines, nous acceptons ; nos gens se contenteront de peu ; descendez à quelques-uns du château et venez faire les billets. » On fit les billets et chacun descendit dans sa maison portant à manger et à boire aux soldats, suivant sa faculté ; quelques-uns se contentèrent de ce qu'on leur donnait, mais d'autres se montrèrent plus exigeants ; ils brisèrent le bois de charpente des maisons autant pour se chauffer, car il gelait très fort, que par méchanceté ; ils disaient qu'ils voulaient être mieux traités et qu'il leur fallait du pain, du vin, de la bière, du fromage et de la viande. Mais on ne pouvait trouver rien de tout cela, car le château était épuisé par suite des fréquents logements précédents. Bref, ils firent un dégât incroyable. Le lendemain matin, il fallait leur porter à déjeuner et leur fournir un guide. Ils délogèrent ensuite pour se rendre à Abbeville.

Le 12 janvier, il arriva au bourg de Domart quatre-vingt-dix fusiliers du Roi, du régiment qui avait logé à Franqueville, puis à Fontaine-sur-Maye ; ils avaient été commandés pour se rendre au fort de Watt ; ils avaient quitté Fontaine le 6 décembre et s'étaient rendus à Watt, mais ils revinrent ici le 12 janvier. Notre guet les ayant aperçus sonna le tocsin ; l'alarme donnée, on porta les meubles dans le château en toute hâte et on y fit entrer une partie du troupeau. Un fusilier mieux monté que les autres s'élança au galop de son cheval et arriva à la porte de bas du château dans l'espoir de couper le fort ; il tira son épée et frappa de droite et de gauche sur ceux qui entraient chargés dans le château, mais on l'assomma à coups de pierres, et, à la vue de quelques paysans armés, il s'enfuit avec ses coups par la rue du Bourguet ; il tira

deux coups de pistolet, mais sans effet. Trois autres fusiliers arrivèrent presque aussitôt ; ils ne furent pas plus heureux que le premier. Mais voici venir le gros, qui surprit un troupeau de moutons. On descendit du fort et plusieurs paysans s'élancèrent tête baissée contre ces picoreurs armés de bons fusils, de piques, de hallebardes, de fléaux et autres bâtons, et nous leur fîmes quitter le troupeau ; nous les tînmes arrêtés dans la rue de Lergongne ; ils nous dirent là qu'ils avaient l'ordre de par le Roi de loger à Domart ; ils montrèrent leur ordre qui portait qu'ils prendraient la même route qu'à leur premier passage. On leur fit remarquer que leur ordre ne portait pas le logement, mais le passage. Ils persistèrent néanmoins à vouloir loger et envoyèrent un trompette à la porte du fort, qui sonna trois fois ; il reçut pour toute réponse que, s'ils essayaient de nous forcer, ils mourraient tous. Cette réponse les exaspéra. Le trompette nous somma de rechef et nous engagea avec les officiers à les recevoir ; ils éprouvèrent un nouveau refus ; ils mirent alors leurs fusils en état, le bout du canon levé. Nous pensions qu'ils allaient mettre leurs menaces à exécution, mais qu'eussent fait des cavaliers pour entrer dans un fort ? En ce moment, la trompette sonna et ces fusiliers partirent par la rue du Val, où ils prirent un de nos paysans pour leur servir de guide ; en chemin, ils le maltraitèrent parce qu'il était de Domart. Ils allèrent loger à Berteaucourt.

Le 12 janvier, M. de Lavergne, gouverneur de Bapaume, fut tué en revenant d'Arras ; il tomba dans une embuscade que lui avaient dressée les ennemis qui l'avaient vu passer avec sa garnison ; les soldats composant son escorte furent tués ou faits prisonniers.

M. de Tilladet, capitaine au régiment des Gardes, le remplaça comme gouverneur de Bapaume.

Le jeudi 19 janvier, les ennemis tentèrent de prendre le fort de Watte.

Le vendredi 27 janvier, cinq compagnies de Suisses du régiment de Molondin logèrent à Domart; elles revenaient de Gravelines, où elles avaient tenu garnison. Ces soldats avaient logé à Abbeville le 26; ils arrivèrent ici à midi, tambour battant, comme ils avaient fait le long du chemin, quoiqu'il fît un temps fort pluvieux. Nous avions de la boue jusqu'à mi-jambe pour porter nos meubles dans le château. Les fourriers, qui étaient arrivés avant le gros des troupes, avaient demandé leur étape; on leur répondit qu'il n'y avait point d'étape ici; il y eut contestation à ce sujet. Sur ces entrefaites, les soldats étant arrivés, tous fort mouillés, et ne trouvant point de billets, se logèrent par cantons dans toutes les maisons. Comme il fallait faire du feu pour qu'ils pussent se sécher, on descendit du château, et on leur porta du bois, à manger et à boire; quelques-uns des soldats donnèrent de l'argent à leurs hôtes, mais les autres prétendaient qu'on devait les nourrir sans qu'ils eussent rien à débourser; ils démontèrent même des maisons et brûlèrent plusieurs portes, sous prétexte du mauvais temps. Le lendemain, à cinq heures du matin, il fallut leur porter à déjeuner. Ils délogèrent une heure plus tard et prirent deux guides pour les conduire à Doullens.

Le 11 février, M. le maréchal de Gassion partit d'Arras avec onze cavaliers seulement pour se rendre à Watte par Hesdin; il rentra à Arras le 19 suivant.

Le 20 dudit mois, M. de Gassion arriva à Amiens, où on tira trente volées de canon à son entrée.

Le 22 février, on apprit que le grand Turc armait puissamment pour assiéger l'île de Malte. Il fit arrêter tous les vaisseaux chrétiens qui se trouvaient dans les ports de mer de ses États pour que la nouvelle de son armement ne fût point connue de la chrétienté [1].

Le 9 mars, siège de la ville de la Motte en Lorraine par M. du Hallier et M. Magaloti.

Le 1er avril, défaite de l'armée impériale par l'armée suédoise conduite par le général Torstenson [2]. (D'après la *Gazette*.)

Pour la garde que les habitants du gouvernement de Doullens faisaient le long de la rivière d'Authie, le bourg de Domart devait fournir cinq hommes. Mme de Canaples écrivit au gouverneur pour qu'il nous déchargeât entièrement; le 29 mars, il nous réduisit à deux hommes.

Le 30 mars, le comte du Plessis-Praslin [3] assiégea

1. Le 1er juin, Mazarin écrivait aux ministres plénipotentiaires : « Nous venons de recevoir avis que le Turc vient pour attaquer la Chrestienté avec cent mille hommes de pied et quinze mille chevaux, cent galères, trois galéaces, cent cinquante vaisseaux ronds et sept cens autres voiles. » (*Lettres*, II, 180.)

2 C'est le 16 mars que Torstenson défit, près du Mont-Thabor des Hussites, l'armée impériale commandée par le feld-maréchal Hatzfeld, et fit ce dernier prisonnier.

3. César de Choiseul, comte puis duc du Plessis-Praslin, né le 12 février 1598, commanda un régiment au siège de la Rochelle et, de 1636 à 1645, il servit dans le Piémont ; la prise de la forteresse de Roses lui valut le bâton de maréchal de France ; il retourna ensuite en Italie et y resta jusqu'aux troubles de la Fronde. Rappelé par la cour, il vainquit Turenne à Rethel le 14 décembre 1650. Créé duc et pair en 1665, il accompagna Madame en Angleterre en 1670. Il mourut le 23 décembre 1675.

Rose au comté de Roussillon [1] ; cette place se rendit le 28 mai.

Le 8 avril, M. de Louvel, gouverneur d'Abbeville, arriva à Ailly-le-Haut-Clocher avec des soldats de sa garnison pour y loger. Ceux d'Ailly ayant été surpris se sauvèrent ; les soldats se logèrent dans l'église, pillèrent tout ce qui se trouvait dans la tour et dans les maisons et firent plusieurs prisonniers pour punir ceux d'Ailly d'avoir abandonné leur village ; en outre, les soldats se rendirent dans tous les pays environnants pour s'emparer des bestiaux appartenant à ceux d'Ailly.

Le 9 avril, quarante maîtres de la compagnie de , venant de Doullens, arrivèrent à Ribeaucourt pour y loger ; ils y vécurent à discrétion et partirent le 19 du même mois.

Le 13 avril, M. de Turenne fut défait en Alsace [2] ; nous avons perdu trois mille hommes.

Le vendredi saint 14 avril, il y eut ici une rude alarme. Notre guet, ayant aperçu un gros de cavalerie venant par le chemin de Saint-Ouen, donna l'alarme. Aussitôt, chacun s'enfuit en diligence dans le château, mais cette cavalerie ne fit que traverser le bourg en passant par la cavée le long des murailles du château. C'était une recrue de la compagnie logée à Ribeaucourt qui se rendait à Maison.

Le 22 avril, le régiment de Rambures passa par Pont-Remy et alla loger à Saint-Riquier ; il repassa

1. C'est le 2 avril que le petit port de Roses, en Catalogne, fut assiégé, dit Montglat, qui donne d'amples détails sur le siège de cette forteresse.

2. C'est le 5 mai que Turenne fut surpris et vaincu par les Bavarois à Mariendal.

la Somme à Pont-Remy le 30 suivant pour aller loger près de Poix [1]; le 4 mai, il revint à Pont-Remy, logea à Ailly-le-Haut-Clocher le 5 et prit le chemin de Doullens le 6.

Le jour de Quasimodo, 23 avril, le régiment de cavalerie de Bussy-Armoru arriva à l'Étoile; il délogea le lendemain à dix heures pour se rendre à Montreuil.

Du 15 mars au 20 avril, il est passé par bateaux, sur la Somme, d'Amiens à Abbeville, une grande quantité de gens de guerre qui étaient envoyés à Watte, mais ils reçurent l'ordre de retourner; ils se répandirent dans tout le Ponthieu, notamment à Domart et aux environs.

Le lundi 1er mai, au matin, soixante cavaliers du régiment de Bussy-Armoru surprirent les habitants du village de Fransu; ils vécurent à discrétion et composèrent avec leurs hôtes.

Le même jour, M. le maréchal de Gassion arriva à Abbeville; M. le marquis de Gesvres était arrivé dans cette ville deux jours auparavant.

Le 2 mai, la garnison d'Arras arriva à Doullens et aux environs; le 4, elle logea aux environs de Domart.

Le 3 mai, les gens de chevaux du régiment de M. le maréchal de Gassion quittèrent Doullens et vinrent loger à Saint-Ouen et à Bettencourt; ils en délogèrent le lendemain soir et allèrent surprendre les gens de Pernois et d'Halloy. Cette compagnie, commandée par M. de Rive, capitaine au régiment de M. de Gassion, était passée à Domart par la rue de la Vigne et par la cavée qui longe les murailles du château.

1. Chef-lieu de canton, arr. d'Amiens.

Le 9 mai, il arriva à Franqueville trente cavaliers qui avaient logé à Gorenflos et à Ergnies, quoique les gens de Franqueville eussent donné deux génisses à ceux qui étaient logés à Fransu. Ces trente cavaliers délogèrent le 11 mai parce que leurs hôtes s'étaient cachés dans la forêt par crainte des soldats logés à Fransu qui les menaçaient de venir loger chez eux.

Le 9 mai, M. Danette vint loger à Domqueur, le Plouy et le Mesnil par l'ordre de M. de Gassion, alors à Abbeville. Les soldats de cet officier pillèrent la tour du Plouy, l'église de Domqueur et forcèrent celle du Mesnil; ils tuèrent un homme qui s'opposait à leur entrée dans l'église de ce dernier village ; à cause de cette résistance, le Mesnil fut taxé à sept cents livres.

Logement à Bernaville le 10 mai et à Canaples le 11 mai.

Le 11 mai, les gens de chevaux logés à Fransu depuis le 1er mai quittèrent ce village pour aller loger à Lanches [1] et à Saint-Hilaire ; ils arrivèrent de grand matin dans ces deux villages et surprirent les habitants dans leurs carrières ; ils mirent le feu à l'entrée de la carrière de Saint-Hilaire, qui était nouvellement creusée. Craignant d'être asphyxiés par la fumée et, de plus, effrayés par les menaces des boute-feux, les gens de Saint-Hilaire, qui n'avaient du reste que peu de vivres pour eux et leurs bestiaux, furent contraints d'ouvrir leur carrière, mais ils se défendirent à coups de pierres contre les boute-feux en présence du colonel de Bussy-Armoru. Les boute-feux se trouvant maîtres de la carrière se saisirent de tous les bestiaux qu'ils y trouvèrent, et les habitants de Saint-Hilaire, dont

1. Commune du canton de Domart.

quelques-uns étaient blessés et d'autres en fuite, durent racheter leurs vaches et autres bestiaux à raison d'une pistole par tête.

Le 12 mai, la compagnie de M. Danette, capitaine au régiment de M. de Gassion, logée à Domqueur et au Plouy, alla surprendre pendant la nuit les habitants de Fienvillers.

Le même jour, les soldats du régiment de Bussy-Armoru, logés à Lanches et à Saint-Hilaire, allèrent surprendre ceux de Berneuil, qui ne s'attendaient pas à ce que des soldats logeassent sur les terres de M. de Créquy.

Le 15 mai, logement à Ville-Saint-Ouen et à Flixecourt.

Le 16, il arriva à Domqueur une compagnie de gens de chevaux qui avaient Franqueville dans leur ordre; quelques-uns de ces cavaliers s'étant rendus à Franqueville y prirent deux charrues qu'ils amenèrent à Domqueur.

Le 18, M. de Gassion, qui avait passé le 13 à Abbeville pour se rendre à Paris, revint à Amiens.

Le même jour, jeudi 18 mai, il passa par Domart trois compagnies de gens de chevaux venant d'Abbeville qui allaient loger à Bonneville; en passant sur notre marché, un capitaine nous demanda un guide, que nous lui envoyâmes aussitôt. Il y avait plus de trois semaines que nous étions enfermés dans le château.

Le samedi 20, il passa par Domart six compagnies de gens de chevaux du régiment de Siler-Allemand qui allèrent loger à Lanches et à Saint-Hilaire.

Le dimanche 21, la compagnie du régiment de Bussy-Armoru quitta Berneuil et passa par ici; elle alla

loger à Ouville[1] et à Hautvillers[2], au delà d'Abbeville.

Le même jour, logements à Brucamps, à Surcamps et à Saint-Ouen.

Le lundi 22 mai, la compagnie de gens de chevaux qui était logée à Bonneville repassa par ici; on lui donna un guide pour la conduire à Fransu.

Le mardi 23, à neuf heures du matin, il arriva ici par le chemin d'Abbeville trois compagnies de gens de chevaux du régiment royal venant de Surcamps, où elles avaient logé. Les fourriers accoururent pour nous surprendre, mais nous étions enfermés dans le fort; ils demandèrent à faire les billets, mais on ne leur répondit point; il fut convenu entre nous tous qu'on ne leur donnerait rien, qu'on ne descendrait pas et qu'on ne les regarderait même point du haut des murailles, ce qui fut bien observé. Ces soldats se logèrent cependant dans les maisons vides, mais ils commirent peu de dégâts et se bornèrent à couper un peu de blé; ils ne vinrent même pas à la porte du château pour demander leurs hôtes ou des vivres.

Le 23 mai, les six compagnies de gens de chevaux du régiment de Siler logées à Lanches et à Saint-Hilaire allèrent loger à Berteaucourt.

Le jeudi 25, jour de l'Ascension, six compagnies de cravates arrivèrent à Berteaucourt; elles délogèrent le lendemain pour aller à Franqueville.

M. le maréchal de Gassion[3] se rendit à Auxi-le-

1. Annexe d'Hautvillers.

2. Commune du canton de Nouvion, arr. d'Abbeville.

3. Il avait quitté Paris le 20 mai « en poste avec tous les ordres, et le 24 il marcha d'Abbeville pour estre à Ouat (Watten) le 29. » L'armée française devait s'assembler à Abbeville le 20 mai tandis qu'un corps de réserve s'établissait entre Guise et Amiens. (*Lettres du cardinal Mazarin*, II, 167.)

Château et fit établir des ponts sur la rivière en disant aux habitants : « Faites des ponts en toute diligence ; plus vous en ferez, moins de temps l'armée demeurera ici. » On fit quatre ponts.

Le samedi 27, les trois compagnies du régiment royal logées à Domart quittèrent ce bourg après avoir demandé un guide pour les conduire à Conteville [1]. Tous les régiments de cavalerie et quelques régiments d'infanterie délogèrent le même jour. D'autres régiments d'infanterie furent envoyés d'Amiens à Abbeville par bateaux sur la Somme ; ils se dirigèrent ensuite vers Montreuil.

Le dimanche 28 mai, toutes les troupes qui avaient hiverné en Picardie passèrent la rivière d'Authie à Auxi-le-Château et allèrent camper à Blangy, où il se fit une revue générale.

Le lundi 29 mai, Mgr le duc d'Orléans arriva à Amiens à onze heures du matin [2] ; M. de Créquy et M. de   se trouvaient avec lui dans son carrosse. Il quitta Amiens à deux heures de l'après-midi et arriva le même jour à six heures du soir à Abbeville. Le lendemain, il partait d'Abbeville par la porte Marcadé à six heures et demie du matin.

La ville de Roses [3], port de mer au comté du Roussillon, qui avait été assiégée le 30 mars par le comte

1. Commune du canton de Crécy, arr. d'Abbeville.

2. Dans une lettre du samedi 20 mai écrite de Paris au prince d'Orange par Mazarin, ce dernier lui annonce que le duc d'Orléans doit partir « jeudy sans faute, et, avec des carrosses de relaiz, se rendra à Ouat (Watten) le mesme jour que l'armée, et, sans aucune intermission, entrera dans le pays ennemi. » L'armée qu'il commandait était forte de 24,000 hommes. (*Lettres du cardinal Mazarin*, II, 167, 193.)

3. Roses ou Rosas, ville d'Espagne au pied d'une montagne des Pyrénées dans la province de Girone en Catalogne.

du Plessis-Praslin, lieutenant de l'armée du Roi en Catalogne, se rendit à cet officier le 28 ou le 29 mai [1].

M. de la Ferté-Imbault, général de l'armée de réserve, composée de huit mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, quitta les environs de Péronne, et passa par Amiens, pour se rendre à Domart, où il arriva le lundi de la Pentecôte, 5 juin ; à trois heures de l'après-midi, les sergents de bande marquèrent les logis. M. de la Ferté, monté à cheval à la tête de son régiment, fit son entrée à cinq heures du soir ; il logea à l'hôtel de *Saint-Nicolas* ; les six capitaines du régiment des Gardes logèrent dans les meilleures maisons. Chacun descendit alors du château pour donner de la paille aux soldats afin qu'ils pussent se coucher. Ils délogèrent le lendemain à huit heures du matin et allèrent camper à Auxi-le-Château et aux environs, le long de la rivière d'Authie. Le 9 juin, M. de la Ferté fit rassembler toutes ses troupes à Auxi ; il craignait que les ennemis n'enlevassent les régiments éloignés du quartier général.

Le 7 juin, une recrue de cent vingt fantassins du régiment de Vervins arriva à Domart pour y loger. Nous nous rendîmes au-devant d'eux pour les en empêcher ; nous leur demandâmes leur ordre ; les capitaines répondirent qu'il n'en avaient point, mais ils nous prièrent de leur accorder quelques logis, à manger et

1. C'est le 28 mai que les assiégés demandèrent à capituler ; le gouverneur de la place, don Diego Cavaliero, sortit le 31 mai et fut conduit à Carthagènes. Les Espagnols, dit Nicolas Goulas, avaient voulu sauver cette ville, qu'ils considéraient comme la clef du Roussillon ; aussi y avaient-ils mis l'élite de leurs forces, seize cents hommes choisis parmi les plus braves. — Le comte du Plessis-Praslin fut fait maréchal de France après qu'il se fut rendu maître de Roses.

à boire pour leur argent. Après quelques pourparlers, on consentit à les laisser entrer dans trois maisons ; ils délogèrent le lendemain matin après avoir payé leurs hôtes.

Le 10 juin, le général Piccolomini croyant qu'on allait assiéger Dunkerque se retrancha près de cette ville avec son armée, et y demeura jusqu'au 14 septembre.

Le même jour, on publia à son de trompe que personne n'eût à danser, ni faire bal, ni banquet superflu avec joueurs de violon, de hautbois ou autres instruments, ni même chanter dans les cabarets ou tavernes.

Le dimanche 11 juin, l'armée de réserve quitta Auxi.

Le même jour, il passa à Domart quatre compagnies de gens de chevaux du régiment de Gesvres venant d'Auxi et se rendant au siège de la Motte en Lorraine. Le major de ce régiment, picorant de grand matin, rencontra six bêtes de charrue de Brucamps qui paissaient dans les champs ; il les prit et les amena ici. A cette vue, les habitants descendirent du château et reprirent les chevaux à la force, malgré les menaces du major.

Le 20 juin, M. Magaloti, neveu du cardinal Mazarin, qui commandait en chef l'armée occupée au siège de la Motte, fut tué d'un coup de mousquet à la tête [1]. M. le marquis de Villeroy [2] le remplaça dans le commandement.

1. On a vu plus haut que Pierre de Magaloti ne fut pas tué sur le coup, mais qu'il mourut quelques jours après de la blessure qu'il reçut. C'est en regardant les travaux qu'il faisait faire, dit Montglat, que Magaloti reçut une mousquetade dans la tête.

2. Nicolas de Neufville, marquis puis duc de Villeroy, né le 14 octobre 1598, servit d'abord en Italie, passa en Franche-Comté en 1636, dirigea le siège de Turin en 1640, entra en Catalogne en

Le 22 juin, le feu prit aux poudres de notre armée ; une grande quantité de charrettes et de bagages furent brûlés, ce qui occasionna une grande perte.

L'armée de M. le duc d'Orléans et celle de M. de la Ferté-Imbault ayant fait leur jonction, passèrent sur le ventre de l'armée de Piccolomini, qui s'était retranchée au fort de Lynck, en deçà de Dunkerque. Nos gens étant passés, ils assiégèrent par terre le fort Mardick le 23 juin tandis que les Hollandais l'assiégeaient par mer avec soixante voiles ; (plus loin, on lit trois cents voiles.)

M. de Guise, général de volontaires qu'il conduisait au fort Mardick, passa près d'Amiens le 26 juin. Messieurs de ville sortirent pour le recevoir, car ils pensaient qu'il logerait chez eux, mais il ne fit que passer en toute hâte près de leur ville pour se rendre à Abbeville et, de là, au fort Mardick.

La ville de la Motte en Lorraine se rendit au Roi le 7 juillet [1].

Le 8 juillet, M. le comte d'Harcourt se rendant au fort Mardick passa par Abbeville ; il était bien équipé et bien suivi.

1644, fit le siège de la Motte en Lorraine l'année suivante et fut choisi pour être gouverneur de Louis XIV en 1646 ; créé maréchal de France quelques mois plus tard, il obtint l'érection en duché-pairie de son marquisat de Villeroy en 1621. Il mourut le 28 février 1685. Lorsque Villeroy succéda à Magaloti pour la continuation du siège de la Motte, on lui donna pour maréchaux de camp Louis de la Trémouille, duc de Noirmoutiers, et Henri de Massué, marquis de Ruvigny, qui passa en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes ; sa famille, originaire de Picardie, possédait la terre de Raineval.

1. Cette place fut rasée par ordre de la cour ; non seulement les fortifications mais aussi les maisons et les églises furent entièrement démolies par le peuple des environs, de sorte qu'il ne resta plus aucuns vestiges de cette place (Montglat).

M. le marquis de Villeroy fut créé maréchal de France le 9 juillet [1] après la reddition de la Motte.

Le 10 juillet, le fort Mardick [2] se rendit à Son Altesse royale ; voici la teneur des articles : Les assiégés sortiront aujourd'hui 10 juillet, à midi, de la place, avec armes et bagages, tambour battant, mèche allumée et deux drapeaux que Son Altesse royale leur a laissés ; ils seront conduits à Dunkerque au moins à moitié chemin ; toute l'artillerie, les munitions de guerre et de bouche seront remises de bonne foi entre les mains des commissaires envoyés par Son Altesse royale, sans rien excepter ; tous les prisonniers de part et d'autre seront rendus de bonne foi sans payer aucune rançon.

Son Altesse royale fit porter la nouvelle de cette reddition au Roi par un courrier, qui remit en même temps à Sa Majesté onze drapeaux ennemis pour être placés dans l'église Notre-Dame de Paris. Le duc d'Orléans vit sortir les assiégés, qui étaient encore sept cents, non compris les blessés. Après le chant du *Te Deum*, le régiment des Gardes entra dans le fort, où l'on trouva vingt-six pièces de canon, quatre cents bombes et autant de grenades. Les ennemis vinrent au-devant des assiégés de peur que les nôtres ne vissent de quelle façon étaient faits leurs retranchements.

Le mardi 11 juillet, cinq cents fantassins du régi-

1. Le marquis de Villeroy reçut le bâton de maréchal de France par lettres patentes du 20 octobre 1646 ; il succéda à Bassompierre.

2. V. sur le siège de Mardick, les *Mémoires de Gourville*, p. 218 et 219, et Desormeaux, *Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé* (I, p. 305).

ment de Brézé, conduits par M. du Plessis-Bellière [1], lieutenant du roi, vinrent loger par étape à Domart; ils venaient d'Arras, où ils étaient en garnison.

Le 15 juillet, Mme la duchesse d'Orléans [2] accoucha d'un fils [3].

Le même jour, trois cents cavaliers ennemis vinrent surprendre tous les bestiaux qui paissaient dans le marais de Hem, près de Doullens. On dit qu'il y avait trois cents bêtes, tant chevaux que poulains, vaches et veaux. Quelques cavaliers sortirent de Doullens dans le but de reprendre le butin des ennemis; mais ceux-ci, en plus grand nombre, firent quelques prisonniers qu'ils relâchèrent huit jours plus tard.

Le fort de Linck [4] fut assiégé le samedi 15 juillet par l'armée de M. le duc d'Orléans.

Le 19 juillet, il est chanté un *Te Deum* et fait des feux de joie à Amiens en réjouissance de la prise de la Motte, du fort de Mardick, de deux grandes victoires gagnées par le comte d'Harcourt en Catalogne et de l'accouchement de la duchesse d'Orléans.

1. Jacques de Rougé, marquis du Plessis-Bellière, débuta au siège de la Rochelle, devint successivement gouverneur de la Bassée en 1647, de Dieppe en 1650 et lieutenant général peu de temps après. Il mourut le 17 novembre 1654 des blessures qu'il avait reçues dans un combat.

2. Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston, duc d'Orléans, morte le 3 avril 1672, âgée de 59 ans.

3. Il y a une double erreur; la duchesse d'Orléans est accouchée le 28 juillet d'une fille, nommée Marguerite-Louise, mariée le 19 avril 1661 à Côme de Médicis, morte à Paris le 17 septembre 1721.

4. Annexe de Looberghe, canton de Bourbourg, arr. de Dunkerque. Le fort de Lynck fut assiégé le 16 juillet, d'après Montglat, par Lambert, maréchal de camp, qui fut détaché avec 3,000 hommes; Gassion arriva le lendemain et le siège fut poussé avec tant de vigueur que, le 23 du même mois, la garnison était faite prisonnière de guerre.

Le 22 juillet, le fort de Linck se rendit au duc d'Orléans à discrétion. M. de Gassion y avait été fort blessé au bras gauche ; il en est demeuré estropié [1].

Le 28 juillet, siège de Bourbourg par l'armée du duc d'Orléans [2].

Après la reddition de la Motte, tous les paysans des environs de cette place à vingt lieues à la ronde jusqu'à Vitry-le-François furent envoyés pour raser complètement cette ville. M. le marquis de Villeroy y ayant laissé un régiment pour surveiller les travaux, partit avec son armée, composée de huit mille hommes; il rentra en France et arriva à Albert le 9 août ; le lendemain, il était à Pas en Artois [3].

Réduction de la ville de Bourbourg le 8 août [4]. Cette place était pourvue de trois bonnes demi-lunes, très fortes en dehors. Les assiégeants firent deux tranchées pour aboutir à ces demi-lunes; ils firent ensuite deux attaques, l'une du côté du quartier de Rantzau,

1. Gassion, toujours affamé de gloire, suivant l'expression de Nicolas Goulas, voulait faire tout par lui-même ; les soldats étant logés sur le bord du fossé, il résolut de faire passer le mineur dans un bateau et de couler ce bateau dans le fossé; cette action, si peu digne d'un général d'armée, lui fut fatale, puisqu'il reçut une balle qui lui traversa le bras au-dessus du poignet.

2. Montglat dit qu'après la prise de Lynck, l'armée française alla camper devant Bourbourg le 28 juillet et qu'elle commença le siège de cette ville, peu fortifiée, le 31 suivant.

3. Mazarin écrivant à M. de Longueville le 8 août, lui faisait connaître que le marquis de Villeroy conduisait à l'armée du duc d'Orléans un corps de 8,000 hommes qui devaient arriver le lendemain à Amiens.

4. Bourbourg se rendit le 9 août; cette place, dit Goulas, était défendue par 1,500 hommes, qui avaient des vivres et des munitions en abondance ; l'armée française comptait bien être retenue au moins pendant trois semaines au siège de cette place. Rantzau, Douglas et quelques autres officiers furent blessés à la prise de Bourbourg.

l'autre au quartier de Gassion. Le marquis de la Ferté, ayant attaqué la demi-lune du côté de Rantzau, fit avancer trois bateaux montés chacun de quatre-vingts hommes, à savoir : un sergent, trente soldats et des volontaires. Le combat fut rude et fort long [1] ; enfin, les assiégés durent céder ; les uns furent tués, d'autres noyés et le reste fait prisonnier ; nous eûmes trente-quatre soldats de tués et dix de blessés. Les assiégeants avaient fait passer trois mineurs à la nage pour miner les demi-lunes; l'un d'eux se noya; les deux autres passèrent à la faveur de nos mousqueteries et purent se mettre à couvert pour travailler. Les ennemis se voyant attaqués si rudement envoyèrent un tambour puis deux officiers comme otages, et demandèrent au duc d'Orléans la capitulation ordinaire, c'est-à-dire de sortir avec armes et bagages, tambour battant, mèche allumée et enseignes déployées. Tout cela leur fut refusé par Son Altesse royale, qui ne voulut les recevoir que comme prisonniers de guerre. Pendant cinq heures, les assiégés tentèrent d'obtenir la capitulation ordinaire, mais ce fut en vain ; ils acceptèrent enfin les conditions qui leur étaient faites, car ils craignaient d'être emportés d'assaut et n'avoir plus de quartier. Les assiégés sortirent le lendemain 9 août à deux heures du soir ; ils défilèrent devant le duc d'Orléans dans l'ordre suivant : la cavalerie sortit à pied en deux compagnies de cinquante maîtres chacune sous le baron de Boulere et son frère, tous deux capitaines de chevau-légers ; chaque soldat avait son épée au côté pour

1. Rantzau fut blessé à la tête d'un coup de mousquet, mais cette blessure n'offrit aucune gravité.

toute arme; l'infanterie sortit ensuite sans armes; il y avait treize cents soldats, deux cents volontaires et quatre-vingts officiers; tout ce monde fut conduit à Gravelines. Après la sortie des assiégés, le régiment des Gardes entra dans la ville sous le sieur de Castelnaut [1]. Les principaux bourgeois sortirent pour aller saluer Son Altesse royale, qu'ils supplièrent de les laisser en paisible possession de leurs biens, ce qui leur fut accordé après qu'ils eurent prêté serment de fidélité au Roi. Après son entrée dans la ville, le duc d'Orléans fit chanter le *Te Deum* dans la principale église en réjouissance de l'heureux succès de cette prise. Outre les canons et autres munitions de guerre que les assiégeants trouvèrent à Bourbourg, ils gagnèrent aussi dix drapeaux qui furent présentés au Roi par le sieur Charnoy, capitaine au régiment de Piémont et gentilhomme de Son Altesse royale; ils furent ensuite portés à l'église Notre-Dame de Paris.

Le jeudi 17 août, il passa par Domart cent fantas-

1. Jacques, marquis de Castelnaut, fils de Jacques, seigneur de la Mauvissière, et de Charlotte de Rouxel de Médavy, né en 1620, fit ses premières armes en Hollande, servit aux sièges de Corbie, du Catelet, d'Hesdin, d'Arras et d'Aire, assista aux batailles de Fribourg et de Nordlingen, fut ensuite nommé maréchal de camp, gouverneur de la Bassée en 1647 et de Brest en 1648; à la bataille des Dunes, il commanda l'aile gauche de l'armée; deux jours après, le 16 juin 1658, il fut blessé au siège de Dunkerque et mourut à Calais le 15 juillet suivant. Il avait été nommé maréchal de France le 20 juin. Goulas raconte qu'après leur entrée dans Bourbourg, les soldats des Gardes se livrèrent au pillage et s'emparèrent du bagage et des chevaux des officiers ennemis, de sorte que ceux-ci, pour se rendre à Gravelines, s'y seraient rendus à pied si M. de la Feuillade ne leur avait fait donner des chevaux. Les officiers ennemis se plaignirent à Piccolomini, et le duc d'Orléans, pour les calmer, renvoya quelques prisonniers et retira de Bourbourg les Gardes françaises, qu'il remplaça par quatre compagnies des Suisses du régiment de Molondin.

sins espagnols faits prisonniers à Bourbourg, qui avaient consenti à servir dans nos armées ; ils étaient conduits par des officiers français, qui leur donnèrent des armes à Abbeville et les conduisirent ensuite à Arras.

Le même jour, quinze cents hommes de la garnison de Bourbourg, qui avaient refusé de servir le roi de France, furent amenés à Abbeville, d'où ils sortirent le lendemain pour être conduits à Rouen, afin de les faire voir comme trophée.

Le 21 août, l'armée de M. du Hallier était à la Fère.

Le 22 août, l'armée du duc d'Orléans leva son camp pour se rendre à Béthune ; M. de Manicamp demeura à Bourbourg avec dix mille hommes tant dans cette ville que dans les environs.

Notre armée étant arrivée devant Béthune le 26 août fit le siège de cette ville, qui se rendit le 29 suivant[1].

M. de Créquy venant de l'armée de Béthune arriva à Amiens le vendredi 1er septembre.

Le 2 septembre, dix compagnies de gens de pied du régiment de M. le maréchal de Brézé logèrent à Domart ; ils délogèrent le lendemain.

Le même jour, prise de Lillers [2].

Arrivée de M. le duc d'Orléans à Doullens le dimanche 3 septembre.

Alarme très rigoureuse à Domart le 4 septembre

1. Après la prise de Béthune, le duc d'Orléans retourna à la cour pour jouir de la gloire de ses conquêtes ; cette gloire lui avait peu coûté, fait remarquer Sismondi, car il ne remporta que des succès faciles. A peine Gaston d'Orléans eut-il quitté l'armée, que la nombreuse noblesse volontaire qui l'avait suivi s'empressa d'imiter le généralissime dans sa retraite. Aussi les Espagnols reprirent-ils à la fin de la campagne les places de Cassel et de Mardick, comme on le verra plus loin.

2. Chef-lieu de canton, arr. de Béthune.

produite par des cavaliers de l'escorte de M. le duc d'Orléans.

Prise de Saint-Venant [1] le 4 septembre.

Le 5 septembre, prise de la Motte-aux-Bois [2], où il y avait une abbaye de quatre cent mille livres de rente.

Prise d'Estaires [3], de Menin [4], de Mont-Cassel [5].

Le 11 septembre, prise d'Armentières [6] ; cette place fut reprise par l'archiduc Léopold le 30 mai 1647.

Le lundi 11 septembre, alarme très rigoureuse à Domart sur ce que l'on disait que quelques cavaliers de l'escorte de M. le duc d'Orléans venaient loger à Berteaucourt ; mais c'était un faux bruit ; ces cavaliers formaient deux compagnies, l'une de gendarmes de Monsieur, l'autre de chevau-légers ; ils logeaient où ils voulaient, car ils avaient carte blanche.

Le général Lamboy, après avoir rôdé dans toute la Flandre pour voir de loin la contenance de notre armée, qui était près de Lille, s'imagina que les nôtres en voulaient à cette ville ; il se jeta aussitôt dans les faubourgs avec quatre mille hommes, mais on lui ferma les portes de la ville. Le 11 septembre, le maréchal de Gassion chargea Lamboy si vertement qu'il lui tua une bonne partie de ses soldats.

Le 14 septembre, Piccolomini, qui s'était terrassé comme un blaireau près de Dunkerque, leva son camp.

Le 26 septembre, Piccolomini fit sa jonction avec Lamboy et le duc Charles, près de Gand ; quand ils

1. Commune du canton de Lillers.
2. Annexe de Morbecque, canton et arr. d'Hazebrouck.
3. Commune du canton de Merville, arr. d'Hazebrouck.
4. Arrondissement de Courtrai, Flandre occidentale (Belgique).
5. Chef-lieu de canton, arr. d'Hazebrouck.
6. Chef-lieu de canton, arr. de Lille. Suivant Montglat, cette place, investie le 9, se rendit le 10.

eurent ainsi rassemblé une forte armée, ils firent proposer le combat à la nôtre, mais, lorsqu'ils la virent rangée en bataille, ils reculèrent.

J'ai dit que le 3 septembre M. le duc d'Orléans quittait l'armée pour retourner à Paris ; il demeura ici une compagnie de gendarmes et une compagnie de chevau-légers. Ces deux compagnies mirent en alarme tout le pays situé entre les deux rivières, car elles logeaient où elles voulaient puisqu'elles avaient carte blanche. Le 14 septembre, elles logèrent à Beauquesne, où elles restèrent pendant huit jours ; elles logèrent ensuite pendant une semaine à Maison-Ponthieu ; elles mirent à composition les habitants de Cramont [1] et ceux de Fransu pour deux cents livres et ceux de Bernaville pour trois cents livres.

Une autre compagnie était logée à Bellancourt et à Buigny-l'Abbé le 29 septembre.

Le jour de Saint-Michel, l'armée de M. de la Ferté-Senneterre arriva à Albert ; on craignait qu'elle ne vînt ici, mais elle entra dans l'Artois.

Prise de Bruges [2] par les Hollandais au même temps.

Incendie du château de Wargnies [3] le 4 octobre.

Le 11 octobre, alarme à Domart à l'occasion du passage d'une compagnie de chevau-légers de l'escorte de M. le duc d'Orléans ; elle allait loger à Saint-Léger et à Berteaucourt.

Le marquis Douglas, maréchal de camp de l'armée de Son Altesse royale, fit un parti le 24 octobre pour faire une course sur les ennemis ; rencontrant un

1. Commune du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arr. d'Abbeville.
2. Chef-lieu de la Flandre occidentale (Belgique).
3. Commune du canton de Domart.

laquais auprès d'une petite rivière non loin de Douai, il lui dit : « Où vas-tu ? — A Douai, Monsieur. — Ne portes-tu pas de lettre ? — Non, Monsieur. » Cependant on fouilla ce laquais, mais on ne trouva rien sur lui. « Bien, lui dit le marquis Douglas ; arrête-toi là ; je vais te donner une lettre pour un de mes amis à Douai, le père Recteur des jésuites. » Pour faire sa lettre, il entra dans une petite maison et fit arrêter ses cavaliers. Or, il y avait près de là quelques maisons ruinées, dans lesquelles des fantassins ennemis s'étaient cachés pour dresser une embuscade ; voyant le marquis Douglas seul et éloigné de ses cavaliers, les ennemis entrèrent dans la maison où il se trouvait et tirèrent en même temps, à bout portant, six coups de fusil ; une balle lui traversa la tête, une autre le thorax, une autre la gorge ; bref, il n'y eut coup qui ne portât. Ce pauvre gentilhomme fut tué raide et son corps emporté à Douai ; il a fallu donner cent pistoles pour le ravoir. On le ramena en France, et il passa par Doullens et par Amiens. Son père était de l'une des meilleures maisons d'Écosse ; il l'avait donné comme page au roi Louis XIII ; en sortant de page, il fut nommé capitaine au régiment d'Hébron, colonel écossais tué aux approches de Saverne ; ce régiment fut donné au neveu du colonel Hébron, qui fut tué à Damvilier ; son régiment fut donné au marquis Douglas, que le roi Louis XIV nomma maréchal de camp en 1645. Cet officier était fiancé à la sœur de M. le maréchal de Villeroy, qui possédait soixante mille livres de rente [1].

1. Jacques, comte de Douglas, entré en 1633 au service de la France, fut nommé mestre de camp en 1636 et maréchal de camp

Le vendredi 17 octobre, jour où le château de Domart fut brûlé, notre armée de Flandre se sépara; ceux qui étaient commandés pour revenir en France arrivèrent à l'abbaye de Cercamp le dimanche 19 et à Doullens le lendemain; c'étaient tous cavaliers allemands commandés par le maréchal de Rantzau. Le mardi 21, ces troupes se répandirent en deçà de la rivière d'Authie, à Auxi, Bernaville [1], Fienvillers, Autheux [2], Prouville, Beaumetz, Ribeaucourt, Barlette [3] et Cramont; il y avait en tout quarante-deux cornettes de cavalerie et trois régiments d'infanterie.

Le même jour, il y eut à Domart l'alarme la plus cruelle et la plus pitoyable que l'on puisse imaginer; il fallut que nous portâmes en toute hâte le reste de notre pauvre meuble épargné par l'incendie du château, il fallut, dis-je, le porter à la pluie, au vent, à l'abandon.

Le mercredi 22, l'alarme redoubla à cause des compagnies de cavalerie qui rôdaient d'un logement à l'autre; chacun de nous se retira dans le château et la plupart couchèrent auprès de leurs meubles, exposés à la pluie et à l'injure du temps.

Le jeudi 23, l'alarme redoubla encore; il en fut ainsi tous les jours jusqu'au mardi suivant; de sorte que, pendant une semaine, il y eut journellement alarme à Domart. Il n'y avait plus une seule hutte dans le fort.

Reprise du fort Mardick par les ennemis le lundi 4

le 20 mai 1645. Il fut blessé au siège de Bourbourg le 9 août 1645. C'est le 21 octobre et non le 24 qu'il fut tué à Arleux-du-Nord; il n'était âgé que de 28 ans.

1. Chef-lieu de canton, arr. de Doullens.
2. Commune du canton de Bernaville.
3. Annexe de Franqueville, canton de Domart.

décembre ; le sieur de Clanleu en était gouverneur [1].

Le lundi 6 novembre, veille de notre franc-marché, il arriva à Domart pour y loger une compagnie de gendarmes écossais sortant de Beauquesne, de Naours et de Canaples. Ces soldats étaient envoyés par ordre de M. Bois-d'Amour, lieutenant de la citadelle de Doullens; le gouverneur de cette ville était à Paris depuis le mois d'août [2].

Le 7 décembre, six compagnies du régiment de Bergeré logèrent à Bernaville, à Prouville et à Beaumetz.

Le 12 décembre, l'attirail du régiment de Rambures logea à Fransu.

M. de Gassion demeura à Armentières; sa cavalerie et son infanterie furent dispersées dans plusieurs petites places de Flandre, telles que Saint-Venant, la

1. « La nuit du 3 au 4 décembre, dit Montglat, deux mille Espagnols surprirent le fort de Mardick et prirent tous les Français qui étoient dedans prisonniers; et comme la saison étoit trop avancée pour le reprendre, il demeura entre leurs mains jusqu'à l'année prochaine. » Le sieur de Clanleu, souffrant d'une fièvre quarte et atteint d'hydropisie, avait écrit au secrétaire d'État Michel le Tellier pour le prier de lui donner un successeur; le nommé Gadagne, désigné pour remplacer Clanleu, alla trouver ce dernier à Boulogne, où il s'était fait transporter; il retint Gadagne pendant quatre jours pour lui donner ses instructions, ajoutant que les bruits parvenus à la cour concernant l'attaque de cette place par les Espagnols étaient faux. Bref, Gadagne quitta Clanleu pour aller prendre possession de son poste; il apprit en chemin que Mardick s'était rendu la nuit précédente aux Espagnols, qui y étaient entrés par la trahison d'un sergent mécontent de Clanleu; tous les soldats français furent passés au fil de l'épée. La perte de cette place fut vivement ressentie à la cour. (*Lettres du cardinal Mazarin*, II, 271, note). Voy. aussi les *Mémoires* de Nicolas Goulas, II, 135.

1. Dans son *Histoire de Doullens*, l'abbé Delgove cite Louis de Vantouveaux comme « commissaire et gouverneur » de Doullens en 1645, auquel il donne comme successeur en 1650 N. de Bordamons.

Motte-aux-Bois, le fort de Lannoy, Estaires, le fort de Linck, près de Bourbourg, Menin, Mont-Cassel et Lillers.

Pendant l'année 1645, les sources étaient si basses que les puits et les fontaines étaient taries. La grande fontaine de Domart était presque sèche ; il n'y avait plus au milieu qu'un espace de la grandeur d'un boisseau qui contenait un peu d'eau trouble. La moisson était tellement abondante que le blé était très bon marché et se vendait à vil prix ; le pur froment valait vingt-quatre sous. Avant l'incendie de notre château, il ne s'en vendait presque pas sur le marché de Domart ; mais le feu ayant consumé tout le blé battu et à battre, ceux de Domart furent obligés d'en acheter ; si le blé eût été cher, il y en aurait eu beaucoup réduits à la misère et à la mendicité.

1646

M. de Gassion quitta Armentières pour se rendre à Clermont en Picardie, où devait se réunir tout le conseil de guerre pour délibérer de la conduite de notre armée pour la campagne qui allait s'ouvrir. M. de Gassion arriva à Doullens le 8 avril, jour de Quasimodo ; le lendemain, il entrait à Amiens, où on tira quinze volées de canon.

Le 12 avril, M. de Créquy [1] partit en bon équipage

1. Charles III, duc de Créquy, prince de Poix, servit successivement en Catalogne et en Italie, où il fut blessé au siège d'Orbitello. Nommé lieutenant général, duc et pair en 1653, gouverneur de Paris en 1675, il fut aussi chargé de diverses ambassades

pour se rendre en Italie avec le régiment de Magaloti, qui lui avait été donné ; il allait rejoindre le prince Thomas, qui commandait l'armée chargée d'assiéger Orbitello, sur la Méditerranée, à six ou sept lieues de Rome.

M. le duc d'Enghien se mit en marche avec son armée le 22 avril [1] ; il passa par Saint-Quentin et entra en Artois le 22 ; il passa près d'Arras.

Le 9 mai, M. de la Ferté-Imbault, maréchal de camp, arriva à Amiens, où l'on tira quinze volées de canon à son intention.

Le 11 mai, une compagnie de gens de chevaux logea à Famechon ; elle en délogea le 19 au soir, passa par Domart à dix heures et alla surprendre les habitants de Beauquesne [2] pendant la nuit.

Le même jour, une compagnie de gens de chevaux logea à Épécamps [3] ; elle en délogea le 19.

Le dimanche 13 mai, une compagnie de gens de chevaux du régiment d'Esclainvillers logea à Franqueville ; elle en délogea le dimanche suivant, jour de la Pentecôte, et alla surprendre les habitants de Boisbergues [4].

Le 14 mai, une compagnie de gens de chevaux logea à Berteaucourt ; elle en délogea le 25.

Le 15 mai, une compagnie de gens de chevaux logea à Ergnies ; elle en délogea le 19.

Le même jour, deux compagnies de gens de chevaux logèrent à Ville-Saint-Ouen.

à Rome et en Angleterre ; c'est lui qui reçut la mission d'aller chercher à Munich la fiancée du grand dauphin. Il mourut à Paris le 13 février 1687 à l'âge de 63 ans.

1. Son armée, rassemblée à Marle (Aisne), comptait environ 8,000 hommes, — 10,000 suivant Goulas.

2. Commune du canton de Doullens.

3. 4. Communes du canton de Bernaville, arr. de Doullens.

Le 16, quatre compagnies de gens de pied logèrent à Surcamps; elles en délogèrent le 18.

Le vendredi 18, il y eût un duel entre plusieurs officiers logés à Franqueville.

Le 20 mai, M. le gouverneur de Doullens ordonna aux paysans de son gouvernement de se rendre en garde à Doullens. Le bourg de Domart fournit cinq hommes. Cette garde fut rompue le 12 septembre.

Le lundi 21 mai, deux compagnies de gens de chevaux logèrent à l'abbaye de Moreaucourt [1]; ces soldats forcèrent les coffres de l'abbaye et ceux du concierge et prirent l'argent qu'ils contenaient; ils volèrent du blé, de l'avoine et tout ce qu'ils purent rencontrer.

Le même jour, le régiment de cavalerie du maréchal de Rantzau quitta Abbeville, où il avait pris ses quartiers d'hiver [2].

Le 22 mai, quatre compagnies de gens de chevaux du régiment de la Ferté-Imbault, qui avaient hiverné à Doullens, sortirent de cette ville et allèrent loger à Maison-Roland [3], afin d'être plus au large. Ces cavaliers surprirent dans les champs le troupeau de moutons de Cramont; le berger se sauva dans un bois. Quelques soldats s'étant débandés le poursuivirent dans le bois, mais l'un de ces cavaliers y fut tué.

Le 24 mai, M. le duc d'Orléans arriva à Amiens, où

1. Annexe de l'Étoile, canton de Picquigny.

2. Rantzau, Gassion et Grammont servirent en qualité de maréchaux de camp sous le duc d'Orléans dans la campagne de Flandre de 1646, et la Meilleraye, quoique étant leur aîné et ayant commandé des armées en chef, remplit sous eux sa charge de grand maître de l'artillerie.

3. Commune du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arr. d'Abbeville.

l'on tira quarante volées de canon à cette occasion [1].

Le dit duc d'Orléans quitta Amiens pour se rendre à Doullens, où il arriva le dimanche 27 mai. Le mardi suivant, il revint à Amiens à l'arrivée du Roi, de la Reine, du cardinal Mazarin, de M. de Guise et autres seigneurs. Le mercredi, il retourna à Doullens pour prendre le commandement de l'armée qu'il allait conduire en Artois puis en Flandre [2].

Le mardi 29 mai, le roi Louis XIV arriva à Amiens [3]; il logea aux *Trois Cailloux*. La Reine, sa mère, était en deuil; son carrosse, les harnais de ses chevaux, ses pages, ses gentilshommes servants, ses valets de pied, ses gardes et les suisses de sa garde, tous étaient en noir. C'est la coutume en France, lorsque la Reine est veuve, de porter le deuil toute sa vie. M. le cardinal Mazarin logea à l'évêché.

Le 31 mai, jour de la Fête-Dieu, le Roi entra dans la citadelle d'Amiens; aussitôt on lâcha tous les canons qui s'y trouvaient; le bruit en fut entendu d'ici.

Le samedi 2 juin, la compagnie de M. de Sallebris,

1. Le duc d'Orléans avait quitté Paris le 22 mai pour se rendre à Compiègne, où était la cour; il engagea la Reine, qui voulait se rendre à Péronne, à séjourner à Amiens de préférence.

2. Pendant que le duc d'Orléans était à Amiens, il fut décidé à la cour qu'il devrait d'abord assiéger Douai; mais, étant arrivé à Arras le 5 juin, il fut arrêté en conseil de guerre qu'il était préférable de faire le siège de Courtrai, ce qui eut lieu en effet.

3. Le jeune Roi, qui n'avait point encore fait de voyage, dit Montglat, sortit à cette occasion pour la première fois; il était accompagné de sa mère, de Mazarin, de tout le gouvernement et d'une nombreuse suite. La cour avait quitté Paris le 8 mai; elle se rendit d'abord à Compiègne, puis à Montdidier, où l'on offrit les vins de présent, et enfin à Amiens, où elle arriva le 30 mai, suivant M. le duc d'Aumale.

fils de M. de la Ferté-Imbault[1], logea à Domart ; un maréchal des logis était arrivé à dix heures pour faire les billets. Le peuple descendit du château et s'assembla en tumulte, à la façon des paysans, autour du maréchal des logis; on lui demanda son ordre ; il s'offrit de le faire voir. Un habitant lui ayant parlé un peu brusquement, il lui donna de la canne sur les épaules ; le peuple commença à bourdonner et les plus mutins jetèrent des pierres sur le maréchal des logis, qui en reçut trois ou quatre; il mit la main au pistolet et nous menaça de M. de la Ferté-Imbault, qui devait venir loger ici. On n'en voulut rien croire, et on lui dit qu'il prenait ce prétexte pour se faire craindre et favoriser ainsi son logement. Cependant, deux heures plus tard, la compagnie arrivait ; elle venait de Gorenflos ; elle se logea sans faire de bruit dans la rue de Lergongne.

M. de la Ferté-Imbault, qui commandait une armée de dix mille hommes, ayant donné les ordres pour le logement des troupes, se réserva Domart pour lui et pour ses gardes ; ils arrivèrent ici à six heures du soir; nous pensions avoir échappé au logement. Quand M. de la Ferté fut arrivé, le maréchal des logis de la compagnie de son fils qui avait reçu des coups de pierres alla s'en plaindre à lui ; d'abord, M. de la Ferté s'en montra fort mécontent, mais, lorsque quelqu'un d'ici lui eut raconté le fait en toute sincérité et lui eut appris que le maréchal avait frappé

1. François d'Estampes, seigneur de Sallebris, puis marquis de Mauni, était fils aîné de Jacques d'Estampes, marquis de la Ferté-Imbault, et de Catherine-Blanche de Choiseul ; il fut premier écuyer de Gaston d'Orléans et lieutenant de sa compagnie de gendarmes ; il mourut au mois de mars 1667 ; son frère cadet, Louis, seigneur de Sallebris, mourut jeune vers 1642.

le premier, il demanda qu'on lui amenât celui qui avait jeté des pierres, mais on n'en fit rien ; M. de la Ferté dit alors que, tôt ou tard, le bourg s'en ressentirait; il délogea le lendemain matin et prit le chemin d'Auxi, où il arriva le même jour.

Le 6 juin, cinq compagnies de Suisses du régiment de Molondin venant de Bourbourg logèrent à Ribeaucourt.

Le lundi 11 juin, le Roi alla à la messe aux dames de Moreaucourt à Amiens ; il s'y rendit en carrosse. A son arrivée, un page l'attendait avec un parasol, qu'il tenait au-dessus de sa tête. Le Roi était botté et portait un manteau et un haut-de-chausse d'écarlate et un chapeau blanc ; il marchait d'une manière vraiment royale. La Reine, sa mère, s'était rendue la veille chez les dames de Moreaucourt, et l'abbesse l'avait priée de lui faire voir le Roi, ainsi qu'à ses religieuses, ce que la Reine promit. Voilà pourquoi le Roi alla à la messe aux dames de Moreaucourt ce jour-là, qui était la veille de son départ d'Amiens. En effet, il quitta cette ville le mardi 12 juin, dans l'après-midi, avec sept compagnies de gardes. Mazarin était parti le même jour d'Amiens dans la matinée.

La ville de Courtrai en Flandre fut assiégée le mercredi 13 juin par le duc d'Orléans et par le duc d'Enghien [1], dont les armées étaient entrées en Artois, l'une par Doullens et l'autre par Saint-Quentin et s'étaient rejointes vers Arras. Courtrai se rendit le

1. C'est le marquis de Villequier qui, d'après M. le duc d'Aumale, investit Courtrai dans la nuit du 14 au 15 juin avec 6,000 chevaux. Cette ville se rendit le 28 juin, et la garnison, renforcée par les Italiens de Delli-Ponti, sortit le lendemain (V. sur le siège de Courtrai les *Mémoires* de Nicolas Goulas, II, p. 155 et suiv.).

29 juin [1], à la vue du duc Charles, qui, malgré ses efforts, ne put s'opposer à cette reddition. Ce prince s'étant retiré dans la plaine de Gand, fit demander bataille au duc d'Orléans, qui y consentit; mais, à l'approche de notre armée, le duc Charles se retira vers Dunkerque.

Par arrêt de la cour en date du 15 juin, les villages du gouvernement de Doullens furent taxés à vingt-quatre mille livres pour rétablir la porte de Beauquesne à Doullens, pour contribuer au logement du gouverneur et pour faire face à différentes réparations. Domart fut taxé à trente écus payables en trois ans.

Notre armée ayant quitté la plaine de Gand se dirigea vers Dunkerque et, le 5 juillet, elle mettait le siège devant Bergues, qui se rendait cinq jours plus tard [2].

Le 7 août, M. de Gassion investit Mardick [3] avec sa cavalerie ; à cette vue, la garnison mit le feu au pont qui conduisait à un fort en bois situé vers la mer à deux cents pas de Mardick. L'armée ennemie ayant appris que cette petite place était assiégée, détacha ses meilleurs hommes, qu'elle envoya par la mer pour renforcer la garnison et la ravitailler. Les assiégés opérèrent de fréquentes sorties, entre autres celle du 13 août, où le duc de Nemours [4] fut blessé, et celle

1. Courtrai se rendit le 28 juin, mais le duc d'Orléans n'entra dans cette ville avec toute sa cour que le lendemain; son armée campa le long des murailles (Nic. Goulas).

2. D'après M. le duc d'Aumale, cette petite place, attaquée brusquement par le duc d'Enghien le 28 juillet, se rendait le lendemain. Puységur en fut nommé gouverneur.

3. L'artillerie investit Mardick le 4 août, dit Montglat, et se retrancha en trois jours ; la tranchée fut ouverte le 7.

4. Charles-Amédée de Savoie, né en 1624, tué en duel en 1652 par le duc de Beaufort, son beau-frère.

du 15 août, où M. de la Roche-Guyon [1] fut tué. Pour empêcher le ravitaillement par la mer, M. de Villequier fut autorisé par le duc d'Orléans à faire venir du port de Calais une frégate et douze chaloupes. Trois navires ennemis chargés de munitions pour les assiégés furent rencontrés par les nôtres, qui les attaquèrent vertement et les capturèrent. A cette nouvelle, le gouverneur [2] de Mardick rendit la place le 23 août [3].

L'armée de M. de la Ferté-Senneterre, qui était en Catalogne, revint en France ; en passant par la Lorraine, elle prit la petite ville de Longwy. Cette armée était de cinq mille hommes ; le quartier du Roi logea à Airaines [4] et le reste aux environs le 7 août ; le lendemain, ils allèrent loger à Berteaucourt puis à Outrebois [5], aux Autheux, à Hem [6] et à Gézaincourt ; c'est dans ce dernier village que se trouvait le régiment de Mazarin-infanterie. Ces soldats tiraient leurs vivres de Doullens ; ils ne causèrent aucun tort aux blés, mais ils endommagèrent les avoines et les vesces. Le dimanche 12 août, au matin, toutes ces

1. Henri-Roger du Plessis de Liancourt, comte de la Roche-Guyon. Sa fille unique épousa François de la Rochefoucauld, fils de l'auteur des *Maximes*.

2. Don Fernando de Solis y Bargas, sergent-major à l'armée de Flandre dès 1639, défendit Gravelines en 1644. Deux ans plus tard, il fut détaché pour défendre Mardick ; incarcéré après la reddition de cette place, il était rétabli mestre de camp d'un régiment espagnol en 1647, devenait sergent de bataille en 1650, mestre de camp général en 1656 et enfin gouverneur d'Anvers ; il mourut dans ces fonctions le 21 novembre 1669.

3. Le gouvernement de Mardick fut confié à Bertrand d'Ostove, marquis de Clanleu, maréchal de camp le 10 mars 1646. Il fut tué pendant la Fronde étant gouverneur de Charenton, au combat de ce nom (8 février 1649).

4. Commune du canton de Molliens-Vidame, arr. d'Amiens.

5. Commune du canton de Bernaville, arr. de Doullens.

6. Commune du canton de Doullens.

troupes délogèrent et traversèrent la rivière à Outrebois où elles avaient fait un pont.

La petite ville de Menin en Flandre, qui avait été prise par les Français au mois de septembre 1645, fut reprise par les ennemis le 15 août 1646 [1]. Le lendemain, le maréchal de Gassion défit toute la cavalerie ennemie qui venait de prendre Menin.

Le 26 août, les Hollandais signèrent une trêve de trente ans avec le roi d'Espagne.

S. A. R. le duc d'Orléans ayant quitté la Flandre [2], passa le 29 août à Abbeville, où on tira quarante volées de canon. Le même jour, le duc passa à Flixecourt et arriva à Amiens vers huit heures du soir ; à cette occasion, on tira quarante coups de canon, qui furent entendus de Domart. Son Altesse laissa la conduite de l'armée à M. le duc d'Enghien, à M. le maréchal de Gassion et à M. le maréchal de Rantzau.

Le 31 août, quatre cents chevaux d'attirail et cent femmes arrivèrent à Fienvillers pour y loger ; ces soldats causèrent de grands dégâts ; ils coupèrent les vesces et les avoines pour nourrir leurs chevaux ; les habitants n'osaient plus sortir de leurs maisons pour rentrer leurs récoltes. Ils délogèrent le 7 septembre.

Les soldats de la garnison de Mardick qui avaient été faits prisonniers lors de la reddition de cette place

1. Menin, d'une très grande importance pour les Espagnols, fut surpris par Caracena dans la nuit du 14 au 15 août. La Ferté-Senneterre reçut l'ordre d'observer Menin.

2. Après la prise de Mardick, Gaston d'Orléans, croyant que la campagne était terminée, quitta la Flandre pour retourner à la cour. Le duc d'Enghien, qui voulait commander seul l'armée de Flandre, avait fortement engagé le prince à se rendre auprès du Roi, et, d'un autre côté, l'abbé de la Rivière, le conseiller de Gaston, avait agi dans le même sens auprès de son maître.

passèrent à Abbeville le 1er septembre, à Longpré-les-Corps-Saints le 2, et arrivèrent le 3 à Amiens, où on les logea dans les halles.

Furnes, petite ville de Flandre [1], fut assiégée par les nôtres le 1er septembre et se rendit le 5, sans qu'on y eût tiré ni un coup de canon ni un coup de mousquet [2].

Le 7 septembre, M. le comte de Grancey passa en carrosse à Domart sans s'y arrêter ; il était suivi de M. le comte de Cossé et de trois charrettes de bagages.

La ville de Dunkerque fut investie le 10 septembre par l'armée française, que commandait M. le duc d'Enghien [3]. Les assiégés ne cessèrent dès lors de tirer le canon pour rompre les digues. Le 18, notre armée, qui était campée vers Furnes, s'approcha de Dunkerque, et, le 26, on ouvrit les tranchées. Le même jour, il entra dans la ville trois belandres chargées de vivres et de munitions, sans que les Hollandais pussent s'opposer au passage de ces belandres. Le jeudi 4 octobre, à neuf heures du matin, la garnison de Dunkerque sortit de cette ville et fut conduite à Nieuport [4].

Le 4 octobre mourut M. de Monchy [5], lieutenant de

1. Chef-lieu d'arr. de la Flandre occidentale (Belgique).

2. C'est le duc d'Enghien qui prit Furnes le 7 septembre et non le 5. Il y plaça comme capitaine un nommé le Boucquet, dit Puységur, le Boquet dit Montglat, Chavagnac le Bosquet, selon Bussy-Rabutin.

3. Dunkerque fut reconnu le 15 ; l'armée ne quitta le camp de Furnes que le 19 ; la tranchée fut ouverte le 24 ; la capitulation fut signée dans la nuit du 6 au 7 octobre ; Guillaume Bette, marquis de Lede, gouverneur de cette place, en sortit avec ses troupes le 11 suivant ; il reçut une escorte jusqu'à Nieuport.

4. Arrond. de Furnes, Flandre occidentale (Belgique).

5. Jean-Baptiste de Monchy, cinquième fils de Charles, seigneur

Gravelines ; son cœur fut apporté à Fransu le 6 par M. de Cavron, son beau-père, et il fut déposé dans l'église de ce village.

Le 5 octobre, Mme la duchesse d'Orléans accoucha d'un fils [1]. Le 8, il y eut des réjouissances à Paris pour la naissance de ce prince et pour la réduction de Dunkerque ; on tira tout le canon de l'Arsenal.

Le vendredi 5 octobre, la compagnie de gens d'armes de S. A. R. logea à discrétion à Berneuil ; les pauvres habitants de ce village se rendaient trois fois par jour à Domart pour y acheter du mouton pour leurs hôtes, et, quand ils portaient du bœuf ou du porc, les soldats leur jetaient cette viande à la tête ; ils agissaient de même quand ils leur offraient de la bière, car ils ne voulaient manger que de bon mouton et boire de bon vin. Ils délogèrent le vendredi 12 et allèrent à Pernois, où ils se firent aussi traiter à discrétion.

Le jeudi 11 octobre, M. le lieutenant général vint à Domart en carrosse pour informer au sujet de l'incendie de l'église et du prieuré.

Pendant que notre armée était sous les armes, on fit un fort convoi à Courtrai avec huit mille chevaux ; chaque cavalier portait à dos de cheval une mine de blé ou de farine, car il était impossible, vu le mauvais état des chemins, surtout en hiver, de pouvoir faire des charrois. M. le duc d'Enghien portait aussi une

de Moismont, avait épousé Marie-Claude de Monchy, fille de Charles, seigneur de Caveron, et de Madeleine de Bournonville, dame de Fransu ; il ne laissa point d'enfants, et sa veuve se remaria le 9 juin 1649 à Charles de Sailly.

1. Double erreur ; c'est le 26 décembre 1646 que la duchesse d'Orléans accoucha ; elle mit au monde une fille, nommée Elisabeth, mariée le 15 mai 1667 à Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise ; jusqu'à son mariage, elle s'était appelée mademoiselle d'Alençon ; elle mourut le 17 mars 1696.

mine de blé à dos de cheval comme les autres. On fit encore ensuite deux autres convois de la même manière [1]. Pendant ce temps, les bagages étaient épars en Picardie, dans le Ponthieu et sur la frontière.

Le 28 octobre, il logea ici une partie du régiment de Son Altesse Royale et une partie du régiment de Cravates avec tous les bagages, mais, se voyant trop à l'étroit, une partie de ces troupes alla loger à Lanches et à Saint-Hilaire. A Domart, on avait été prévenu à minuit de leur arrivée; aussitôt, on transporta les meubles au château. Ces soldats venaient de Hondschoote [2]; ils passèrent par Yaucourt [3] et Bussus [4], où ils prirent plus de deux cents moutons, qu'ils amenèrent ici. On fit quelques billets à Domart. Sous le prétexte que leur quartier de fourrages était ici, ils pillèrent les granges et enlevèrent les blés, les vesces et les avoines pour les conduire dans les lieux où il n'y en avait point; c'était pitié de voir ainsi dévaliser les granges; ils causèrent de grands dégâts dans ce bourg. Quelques soldats forcèrent un jour le moulin à vent; on y courut, les armes à la main, et il se fit un grand bruit à cette occasion. Le lieutenant de Son Altesse Royale, M. de Louverval, voulut poser des corps de garde aux portes du château, mais on l'apaisa en lui donnant deux setiers d'avoine. Les soldats du duc d'Orléans quittèrent Domart le mercredi 7 novembre et allèrent loger à Vaux, près

1. Dans ses *Mémoires*, Puységur dit qu'après la prise de Dunkerque le duc d'Enghien se retira vers Cassel avec son armée, dont il détacha une partie pour faire deux grands convois dans Courtrai. Le maréchal de Rantzau avait été fait gouverneur de Dunkerque.

2. Chef-lieu de canton, arr. de Dunkerque (Nord).

3. 4. Communes du canton d'Ailly-le-Haut-Clocher.

d'Amiens. Les Cravates délogèrent le lendemain.

Le 8 novembre, notre armée prit Hondschoote, bourg ouvert, sans murailles, mais fort riche.

Le régiment de Navarre et le régiment de Picardie, qui faisaient partie du corps du maréchal de Gassion, furent renvoyés en France par ce dernier, qui avait négligé de demander l'avis de M. le duc d'Enghien, lieutenant de Son Altesse Royale à l'armée de Flandre. Ces deux régiments se trouvaient près de Picquigny lorsqu'il arriva un ordre de la cour leur enjoignant de retourner en Flandre. Ce retour dut s'effectuer par étapes ; la première fut Yzeux et la seconde Domart. La route avait été donnée par M. le Vidame d'Amiens, lieutenant de M. le duc d'Elbeuf, gouverneur de Picardie. Le commissaire pour la conduite du régiment de Navarre nous fit voir la lettre de M. Pietre, intendant des finances, par laquelle il nous mandait de fournir les étapes pour le régiment de Navarre, et que ce que nous fournirions nous serait remboursé par l'étapier, lequel était, pour cet effet, établi à Amiens. Le 11 novembre, notre guet ayant aperçu le régiment de Navarre arrivant par le chemin de Saint-Ouen sonna aussitôt l'alarme ; c'était jour de marché ; les marchands et les acheteurs plièrent bagages et se réfugièrent en toute hâte dans le château, où ceux de Domart et ceux du dehors se trouvaient pêle-mêle. Sur les neuf heures du matin, le régiment de Navarre fit son entrée dans le bourg, les piquiers marchant en tête ; il y avait quatre cents hommes en trente compagnies. Les officiers demandèrent leur étape à leurs hôtes, menaçant de démolir les maisons si on ne leur apportait à boire et à manger ; chacun descendit du château, portant pain, bière et autres choses néces-

caires. M. de Quincerol, major au régiment de Navarre, logea chez Billet.

Le 12 novembre, la compagnie de gens de chevaux de M. de Marcatel [1] logea à Fransu. Cet officier avait été fiancé à la fille de M. de Caveron ; tout avait été accordé, le carrosse et les chevaux étaient achetés, et ce fut M. de Monchy qui l'épousa. Cette compagnie délogea le samedi 17 novembre et mit le feu à une maison.

Le mardi 13 novembre passèrent à Domart les régiments de Conty et d'Albert; le premier appartenait au frère de M. le duc d'Enghien [2], qui était bossu, et le second au fils de M. le duc d'Enghien, qui était âgé de quatre ans [3]. Ces deux régiments allèrent loger à Canaples, Halloy et à Pernois; les soldats essayèrent de forcer le château de ce dernier village.

Le dimanche 18 novembre, on chanta le *Te Deum* dans l'église Notre-Dame de Paris en réjouissance de la prise de Porto-Longone [4], en Italie, par l'armée de M. de la Meilleraye.

Le samedi 24 novembre, la garnison d'Amiens sortit de cette ville pour se porter au secours du fort de Lannoy [5]; elle s'arrêta à Doullens où devaient venir

1. Jean de Mercastel, seigneur de la Haye, marié le 27 mai 1645 à Nicole de Lombelon.

2. Armand de Bourbon, prince de Conti, né le 22 octobre 1629, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, qu'il quitta en 1653, et devint gouverneur de Guyenne puis du Languedoc; il mourut le 21 février 1666.

3. Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, fils aîné du *grand Condé*, naquit le 29 juillet 1643 ; il mourut le 1er avril 1709.

4. Cette ville fut prise par la Meilleraie et du Plessis-Praslin le 29 octobre; la nouvelle en parvint à la cour le 11 novembre.

5. Chef-lieu de canton, arr. de Lille. Le château de Lannoy s'était rendu après quelques volées de canon au duc d'Enghien au début de la campagne de 1646.

la rejoindre le lendemain les garnisons de Corbie, d'Abbeville, de Rue, de Montreuil et d'Ardres. Le fort de Lannoy, qui n'était défendu que par cent hommes, fut attaqué le 22 novembre et se rendit cinq jours après. Toutes ces garnisons étant arrivées trop tard reçurent l'ordre de retourner ; elles causèrent de grands dégâts dans les lieux où elles logèrent ; celle d'Abbeville logea à Bernaville en passant et en revenant.

Le 7 décembre, M. le comte d'Harcourt, vice-roi de Catalogne, fut obligé de lever le siège de Lérida [1] ; il eut deux chevaux tués sous lui et fut blessé dans une furieuse bataille.

Le même jour mourut M. le prince de Condé, qui avait été déclaré chef du conseil à l'avènement du roi à la couronne [2].

Le 12 décembre, un régiment de bleus bonnets arriva à Amiens ; ces soldats étaient des fantassins polonais qui dérobèrent tout ce qu'ils purent en Picardie et ailleurs.

Le blé fut à bon marché pendant l'année 1646 ; il y en avait partout à foison ; le meilleur ne valait que 4 liv. 10 s., c'est-à-dire 22 s. 1/2 le quartier ; il y en avait à 64 sous et même à 52 s. le setier ; plus on approchait de la moisson, plus il était à vil prix. Mais, à la fin du mois de juillet, alors que les blés étaient d'une si belle apparence, un miello tomba qui noircit tous les blés, surtout le froment ; le grain n'ayant plus de nourriture, resta maigre. Cette punition fut uni-

1. C'est le 21 novembre que le comte d'Harcourt se vit contraint de lever le siège de Lérida.

2. Henri II de Bourbon, prince de Condé, père du *grand Condé*, mourut le 26 décembre 1646.

verselle, de sorte que le blé renchérit aussitôt, et se vendit sept livres le setier. La moisson venue, on coupa les blés, que l'on mit en javelles ; les laboureurs attendirent de la pluie pour faire grossir le grain. Mais, ô malheur ! le 14 août il se mit à pleuvoir sans discontinuer pendant trois semaines ; les blés germèrent et furent à peu près perdus ; ceux qui avaient lié et rentré leurs blés avant la pluie firent fort bien, mais les gerbes ne rendaient que demi-quarte. Ceux de Domart furent plus malheureux que d'autres ; les uns firent des meules de blé au milieu du château ; exposé à la pluie, qui dura jusqu'à la Saint-Martin, le blé fut perdu. Ceux qui rentrèrent leur blé dans leurs granges le virent enlever par les gens de guerre.

1647

Le 1er février, un des gardes de M. de Rantzau qui étaient logés à Gapennes et à Agenvillers depuis le 12 décembre, arriva à Domart et demanda les ustensiles ; après discussions, et sous la menace d'une punition horrible, on tomba d'accord à six pistoles, dont deux lui furent données comptant.

Le jour des cendres, 6 mars, M. Pérache arriva à Domart pour informer sur l'incendie du prieuré et de l'église de ce bourg ; on fit comparoir à ce sujet douze témoins du dehors.

Le 24 avril, une compagnie de gens de chevaux de trente hommes du régiment de Marcillac surprit le village de Saint-Hilaire, où elle se fit traiter à discrétion. Le 28, ces soldats pillèrent le moulin de Bouchon et y

prirent sept grands setiers de blé ; le 29, ils pillèrent le moulin de Bernaville et celui de Fienvillers, où ils enlevèrent huit grands setiers de blé ; le 1er mai, ils arrivèrent de grand matin à Surcamps et firent mine d'y loger ; ils surprirent un troupeau de moutons qu'ils ne rendirent que moyennant quarante livres. Le jeudi 2 mai, une autre compagnie du même régiment arriva à Saint-Hilaire. Ces deux compagnies délogèrent le 6 mai, à minuit, et allèrent surprendre le village de Flesselles.

Le vendredi 3 mai, M. de la Ferté-Imbault passa à Abbeville, où il ne s'arrêta point ; il arriva le même jour à Amiens.

Le mardi 7 mai, trois compagnies de gens de chevaux du lieutenant-colonel allemand Thobias, en garnison à Doullens, sortirent de cette ville et allèrent loger à Fieffes ; le jeudi suivant, elles arrivaient à Canaples, village appartenant à M. de Créquy, et, le dimanche 12, elles se rendaient à Berteaucourt, où elles demeurèrent jusqu'au 16 mai.

Le vendredi 10 mai, la garnison d'Amiens étant sortie de cette ville arriva aux environs de Naours et de Talmas.

Le même jour, la garnison d'Abbeville sortit par la porte Marcadé.

Toutes ces troupes se mirent en marche le 13 mai, sous le commandement de M. de la Ferté-Imbault.

Le 14 mai, l'archiduc Léopold, général de l'armée espagnole, investit la petite ville d'Armentières [1]. M. le maréchal de Gassion était alors à Courtrai.

Le 15 mai, alarme rigoureuse à Domart causée par

1. C'est le 11 mai que l'archiduc Léopold investit Armentières. (*Monglat*).

le passage d'une compagnie de gens de chevaux qui passa ici et alla loger à Saint-Hilaire, où elle arriva à six heures du soir ; elle délogea le lendemain.

Le 16, Sa Majesté arriva à Amiens avec la Reine et monseigneur Mazarin [1]; on tira quinze volées de canon. Le Roi demeura à Amiens jusqu'au 27 juillet.

Le même jour, 16 mai, il arriva à Doullens cinq régiments d'infanterie et quatre régiments de cavalerie.

Le vendredi 17 mai, monseigneur Mazarin arriva à Doullens à cheval; le gouverneur alla au-devant de lui à une lieue de la ville ; on tira quatorze volées de canon.

Le samedi 18 mai, monseigneur le cardinal Mazarin sortit de Doullens avec ses gardes, M. le Gouverneur et autres seigneurs, et alla passer la revue des cinq régiments d'infanterie et des quatre régiments de cavalerie qui étaient sous les armes, en bon ordre, hors la porte Saint-Ladre ; pendant qu'il visitait chaque régiment, M. le maréchal de Gassion arriva suivi de sept chevaux seulement; il était sorti de Béthune la nuit et il arriva à Doullens à neuf heures [2]. M. le Cardinal, qui en était averti, se rendit avec sa suite au-devant de M. le maréchal de Gassion; à leur rencontre, le maréchal descendit de cheval pour saluer M. le Cardinal, qui resta à cheval. Ils entrèrent ensuite

1. Ils avaient couché la veille à Montdidier, le Roi, chez le sieur de Romanet, trésorier général de France, dont la maison subsiste encore en face de l'église du Saint-Sépulcre, et la Reine, aux Ursulines. (V. de Beauvillé, *Histoire de Montdidier,* 2e édit., I, 292).

2. Il doit y avoir ici une erreur de date, car, le 21 mai, Mazarin écrivait d'Amiens au duc d'Orléans : « Je ne fais qu'arriver de Dourlens », et, plus loin, il ajoute : « M. le maréchal de Gassion me vint trouver hier à Dourlens. »

dans la ville. En même temps, les cinq régiments d'infanterie et les quatre régiments de cavalerie se mirent en marche sur Arras. Un accident se produisit lorsque ces troupes furent arrivées dans la plaine de Bouquemaison. Un sergent de bande distribuait de la poudre aux soldats pour en emplir leur bandoulière, parce qu'ils allaient entrer en pays ennemi, lorsqu'un soldat, tenant sa mèche en la main, mit le feu par mégarde à la caque de poudre ; neuf soldats et le sergent de bande furent brûlés et l'un d'eux mourut sur-le-champ ; les autres revinrent à Doullens et se présentèrent à monseigneur Mazarin, qui leur promit quelque argent ; ils furent ensuite conduits à l'hôpital de Doullens.

Le 19 mai, monseigneur Mazarin retourna à Amiens [1].

Pluie continuelle du vendredi saint 19 avril au jeudi 30 mai, jour de l'Ascension.

Le 30 mai, un convoi de quatre mille hommes avec six pièces de canon partit de Doullens à sept heures du soir pour aller rejoindre notre armée, alors au bourg de Hautbourdin [2].

Le duc Charles était dans la Bassée avec cinq mille chevaux, qui harcelaient sans cesse nos troupes.

Le même jour, M. le duc d'Orléans arriva à Amiens.

L'archiduc Léopold avait assiégé la ville d'Armentières par l'ordre du roi d'Espagne, attendu que cette place servait de retraite au maréchal de Gassion, qui faisait de là de fréquentes incursions en Flandre et y levait chaque année pour plus de dix millions de

1. Ce serait le 21 ou peut-être le 20 que Mazarin serait retourné à Amiens.

2. Chef-lieu de canton, arr. de Lille.

réquisitions. Les assiégés opérèrent plusieurs sorties, surtout pendant la nuit ; dans l'une de ces sorties, ils étaient armés de faux emmanchées, qui les aidèrent à faire un horrible carnage. Malgré ce succès, on dut traiter de la capitulation[1] ; les ennemis exigèrent que les six cents Suisses de la garnison leur seraient livrés à discrétion et n'auraient aucun quartier parce que, étant sujet de l'empereur, ils devaient être considérés comme rebelles. Les Suisses, qui avaient eu vent de ce qui se passait, continuèrent de tirer pendant que l'on traitait de la capitulation. « Puisque l'on ne veut pas nous comprendre dans la capitulation, disaient-ils, nous vendrons chèrement notre peau. » De son côté, le gouverneur répondit à l'archiduc Léopold : « Quoi, j'abandonnerais les Suisses, qui ont si bien servi la France et se sont mis sous la protection du Roi très chrétien ? Jamais je ne le ferai. J'aime mieux périr, mais, avant que de sortir, je mettrai le feu dans la ville et je me retirerai de l'autre côté de la rivière. » Devant cette détermination, l'archiduc Léopold consentit à ce que toute la garnison serait faite prisonnière de guerre et qu'on la conduirait à Tournai. C'était le 30 mai, jour de l'Ascension.

M. d'Harcourt, fils de M. le duc d'Elbeuf, arriva à Doullens le 31 mai de grand matin, car il avait quitté Amiens à trois heures du matin.

1. Cette place capitula le 31 mai et non le 4 juin, comme le dit Chéruel (*Lettres de Mazarin*, II, 439, note 2); elle avait pour gouverneur du Plessis-Bellièvre, « un des meilleurs officiers qui soient en France », selon l'expression de Mazarin ; sa garnison était de 2,500 hommes. Le 22 mai, le cardinal écrivait d'Amiens à Turenne qu'outre l'archiduc, les principaux officiers de l'armée ennemie se trouvaient au siège d'Armentières : Piccolomini, Caracene et Beck ; le duc de Lorraine devait également s'y rendre. (V. Monglat pour le siège de cette ville).

Comme on avait dégarni les villes frontières pour envoyer la plus grande partie des soldats de la garnison à l'armée de Flandre, on fit une levée d'hommes dans tous les gouvernements pour les remplacer. Des soldats de la garnison d'Arras furent même envoyés à l'armée de Flandre, car les ennemis avaient une puissante armée. Le 31 mai, Domart fut appelé à fournir cinq hommes pour la garnison de Doullens ; chacun d'eux gagnait douze livres par mois ; en arrivant, on leur donna un mousquet et une épée. Pour parer à cette dépense, la taille fut augmentée de deux sous par livre.

Le 6 juin, l'armée de la Ferté-Senneterre, composée de dix mille hommes, arriva à Corbie. Son Altesse Royale et M. Mazarin sortirent ensemble d'Amiens en carrosse pour aller passer cette armée en revue dans une plaine près de Corbie.

Le même jour, l'armée de M. de Rantzau, composée de sept mille hommes, arriva à Doullens; elle revenait du Boulonnais.

Le 8 juin, le prince Thomas arriva à Amiens, où se trouvaient le Roi, la Reine-mère, Son Altesse Royale, M. Mazarin et autres. Le même jour, le Roi, la Reine-mère et monseigneur Mazarin sortirent d'Amiens et allèrent passer la revue de l'armée de M. de la Ferté-Senneterre près de Flesselles.

Le même jour, le village des Autheux fut pillé par quelques compagnies de gens de guerre de l'armée de M. de la Ferté, qui pillèrent aussi la ferme du Meillard [1] et tous les villages situés entre Flesselles et Mézerolles [2].

1. 2. Communes du canton de Bernaville, arr. de Doullens.

Le 10 juin, lundi de la Pentecôte, le château de Bernaville fut pillé par l'ennemi.

Le 13 juin, toute l'armée de M. de la Ferté se mit en marche sur Doullens.

Le fort château de Comines [1], qui avait été assiégé par l'armée de l'archiduc Léopold le 10 juin, se rendit le 13 du même mois.

Le 15 juin, le maréchal de Villeroy fut envoyé par le Roi pour rétablir l'accord entre le maréchal de Gassion et le maréchal de Rantzau, qui avaient chacun sept mille hommes réunis en un corps d'armée près d'Estaires ; ces deux officiers ne s'entendaient point ; Louis XIV, qui se trouvait alors à Amiens, en fut averti ; craignant que cette brouille ne nuisît à l'armée, il envoya aussitôt M. de Villeroy pour les mettre d'accord [2].

Le dimanche 16 juin, jour de la Trinité, au soir, la ville de Lens fut assiégée par sept mille hommes détachés de l'armée de l'archiduc Léopold. Cette place se rendit le lendemain à dix heures du matin.

Le 17 juin, M. le prince de Condé leva le siège de Lérida [3].

Après la prise de Lens, les ennemis vinrent camper le 21 juin entre Béthune et Arras dans le but d'empê-

1. Commune du canton du Quesnoy-sur-Deule, arr. de Lille. C'est le 3 juin, suivant Monglat, que l'archiduc fit investir le château de Comines; le capitaine s'y défendit vaillamment pendant huit jours; le château ayant été forcé, il se retira dans le donjon et enfin dans une cave; il fut fait prisonnier de guerre

2. Puységur dit à tort que ce fut le duc d'Orléans qui fit cesser la mésintelligence qui existait entre Gassion et Rantzau. La version du Bourgeois de Domart s'accorde avec celle qu'en donnent Montglat et Goulas.

3. C'est le 18 juin que Condé leva le siège de Lérida; il avait investi cette place le 11 mai précédent.

cher les convois que M. de la Ferté-Senneterre tenterait de faire entrer avec ses cinq mille hommes dans Béthune et dans Courtrai ; ils avaient aussi pour but d'empêcher la jonction de l'armée de M. de la Ferté avec celles des maréchaux de Gassion et de Rantzau, qui se trouvaient à Estaires et aux environs.

Le 25 juin, on fit publier à Bruges, où avait été transféré le siège de l'amirauté après la prise de Dunkerque, la cessation des hostilités sur la mer entre les Espagnols et les Hollandais.

Le même jour, l'armée ennemie leva le camp et se porta sur Bapaume.

Le même jour se fit la jonction des troupes de MM. de Gassion, de Rantzau et de la Ferté-Senneterre ; cette jonction se fit aisément après le départ des ennemis. Notre armée côtoya celle des ennemis, qui prit la direction de Landrecies le 26 juin.

Le jeudi 27 juin, un conseil de guerre se tint à Doullens, où se trouvèrent le duc d'Orléans et les maréchaux de Gassion, de Rantzau et de Villeroy.

Le même jour, à dix heures du matin, l'archiduc Léopold fit investir Landrecies ; ce prince prit son quartier à l'abbaye de Maroilles [1], sur le chemin de Maubeuge [2] ; le comte de Bucquoy s'établit à Vendegies-au-Bois [3], du côté du Quesnoy, le général Beck à Catillon [4], sur la rivière de Sambre, et Piccolomini, de l'autre côté, au village de Favril [5]. (D'après la *Gazette*.) [6]

1. Commune du canton de Landrecies, arr. d'Avesnes.
2. Chef-lieu de canton, arr. d'Avesnes.
3. Commune du canton du Quesnoy, arr. d'Avesnes.
4. Commune du canton de Cateau-Cambrésis, arr. de Cambrai.
5. Commune du canton de Landrecies.
6. Ce passage est en tous points d'accord avec la relation de

Le 28 juin, des charrois furent commandés dans l'étendue du bailliage d'Amiens.

Le 29 juin, le maréchal de Turenne, campé à Vic avec une armée de dix mille hommes, fit dire qu'il ne rentrerait point en France si ses soldats n'étaient payés des six montres qui leur étaient dues; le Roi, alors à Amiens, lui envoya un million de livres.

Notre armée, qui suivait l'armée ennemie à une journée, arriva au Cateau-Cambrésis le 29 juin.

Le comte de Quincé[1] arriva à Guise le 30 juin, après qu'il eut reconnu les ennemis devant Landrecies ; selon l'ordre qu'il en avait reçu de nos généraux, il donna avis au gouverneur de Landrecies qu'il serait bientôt secouru, que l'armée du Roi était vers le Catelet et qu'ayant passé l'abbaye de Vaucelles[2], elle venait à Hannape[3], bourg à deux lieues de Guise, entre cette ville et Catillon. — Les ennemis n'ont pas encore commencé leurs lignes. Quarante prisonniers que la garnison de Guise a faits sur les assiégeants rapportèrent qu'il y avait manque de vivres dans l'armée ennemie ; le pain de munition y valait six livres. Le comte de Quincé, pour exécuter l'ordre qu'il avait reçu, passa le village de Haudecourt[4], n'ayant d'autre escorte que la cavalerie de la garnison de Guise; il rencontra deux mille chevaux ennemis qui l'atten-

Monglat, ce qui permet de supposer que cet auteur n'écrivait point seulement de mémoire, mais qu'il avait recours à la *Gazette*.

1. Le marquis de Quincé ou Quincey, maréchal de camp, gouverneur de Guise.

2. Annexe de Crèvecœur, canton de Marcoing, arr. de Cambrai.

3. Commune du canton de Wassigny, arr. de Vervins (Aisne).

4. Il faut sans doute lire Haucourt, aujourd'hui commune du canton de Clary, arr. de Cambrai, à peu de distance de Vau-

daient dans une embuscade, parce qu'ils croyaient qu'il menait un convoi, mais ils le trouvèrent en si bon ordre qu'ils n'osèrent l'attaquer. (D'après la *Gazette*.)

Le 30 juin, notre armée arriva près de Landrecies; elle s'efforça d'empêcher les assiégeants de faire leurs lignes.

Le 1er juillet, le maréchal de Rantzau alla à Calais recevoir les troupes françaises que le roi de France avait envoyées en Hollande par suite d'un accord conclu entre lui et les États de Hollande; mais, après que ceux-ci eurent traité avec le roi d'Espagne le 10 janvier 1647, nos troupes durent revenir en France.

Le même jour, le marquis de Saint-Mégrin [1], après avoir fait ses adieux au Roi, quitta la ville d'Amiens; cet officier avait un brillant équipage, composé de cinquante gentilshommes.

Le 3 juillet, l'armée française, conduite par le maréchal de Gassion, assiégea la Bassée [2], qui se rendit au roi de France le 19 du même mois.

Le même jour fut assiégée la ville de Dixmude [3], qui se rendit le 14 du même mois [4]. Les ennemis l'as-

1. Jacques de Stuer de Caussade, marquis de Saint-Mégrin, neveu du maréchal de Guiche, devint lieutenant général et capitaine lieutenant des chevau-légers de la Garde; il fut tué le 2 juillet 1652 au combat de la porte Saint-Antoine, au moment où il voulait frapper de sa main le grand Condé, qui l'avait empêché d'épouser Marthe du Vigean.

2. C'est le 12 juillet que Gassion investit la Bassée, si l'on en croit Montglat, ce qui se trouve du reste confirmé par une lettre de Mazarin au duc de Longueville en date du 13. (*Lettres de Mazarin*, II, 451.)

3. Ville de l'arr. de Furnes, Flandre occidentale (Belgique).

4. Rantzau arriva devant Dixmude le 11 juillet, d'après Monglat, et s'en empara le 13 suivant.

siégèrent le 1er octobre suivant [1] et s'en emparèrent le 18, jour de Saint-Luc.

Le 6 juillet, on apprit à Paris qu'un secours de douze cents hommes avait permis à nos troupes de forcer les lignes ennemies devant Landrecies par quatre endroits. (D'après la *Gazette.*)

Le 17 juillet, M. de Haudicourt, gouverneur de Landrecies, rendit cette ville à l'archiduc Léopold [2].

Le Roi, qui avait séjourné depuis le 16 mai à Amiens, quitta cette ville le samedi 27 juillet et se rendit à Abbeville en carrosse en suivant le chemin des postes passant par Flixecourt. Il quitta Abbeville le mercredi 31 juillet pour aller à Eu.

Le 27 juillet, l'armée ennemie se présenta pour attaquer M. de Gassion, qui était dans les lignes de la Bassée; le dessein des Espagnols était de chasser notre armée des tranchées et d'assiéger la Bassée; mais ils furent vivement repoussés et perdirent quatorze cents hommes qui demeurèrent sur place; toutefois, ils eurent le loisir d'emmener leurs morts et leurs blessés dans des chariots.

La princesse Marie [3], fille de M. de Nevers, duc de Mantoue, mariée au roi de Pologne, avait fait présent au roi de France de dix mille soldats polonais; ils

1. C'est le 25 septembre, d'après Monglat, que les ennemis assiégèrent Dixmude.

2. Michel Sublet, seigneur d'Heudicourt, neveu de Sublet des Noyers, intendant des finances sous Louis XIII, était gouverneur de Landrecies en 1647; il avait servi à la bataille de Sedan en 1641 en qualité de maréchal de camp; il se tua d'un coup de pistolet en 1665. Il se défendit assez bien à Landrecies, dit Montglat, mais il se rendit le 18 avant que la place fût entamée, après un siège de seize jours. Goulas parle avec éloge du courage dont fit preuve la femme du gouverneur de Landrecies (II, p. 227).

3. Marie-Louise de Gonzague-Clèves, princesse de Mantoue.

débarquèrent à Dieppe ; une partie de ces troupes fut envoyée à Abbeville. Par ordre de M. le Tellier, cent soixante de ces soldats arrivèrent à Domart, par étape, pour y loger une nuit : c'était le mardi 6 août, jour du franc-marché ; il était huit heures du soir. L'ordre ne nous avait été remis que la veille au soir, c'est ce qui fait que nous eûmes à peine le temps de nous mettre sur nos gardes. Les soldats entrèrent tous dans notre château, sabre en main, comme pour nous piller. Chacun descendit pour leur donner à souper. Le lendemain, le commissaire demanda le montant de l'étape en argent, en nous menaçant de ne point déloger s'il n'était fait droit à sa demande. Après que nous eûmes essayé de repousser cette prétention, on recueillit vingt-deux écus dans le château, mais nos hôtes refusèrent de les accepter ; ils exigèrent en outre des charrettes pour conduire leurs bagages, mais ils n'en trouvèrent aucune, car tous les laboureurs refusèrent. On envoya alors un capitaine avec huit soldats pour contraindre ceux qui avaient des chevaux à se soumettre à cet ordre ; ils entrèrent dans le fort, et, dans le feu de la discussion que nous eûmes à ce sujet avec eux, la garde de la porte d'en bas fut négligée ; plus de cinquante soldats entrèrent par cette porte, sabre en main. En même temps, d'autres soldats forcèrent la porte de haut, malgré notre résistance, et pénétrèrent dans notre château ; bref, les deux portes étaient ouvertes et tous les soldats se trouvaient dans le fort au grand étonnement du peuple. Quelques-uns de ceux de Domart, craignant d'être pillés ou même un sort funeste, se cachèrent pour éviter la mort et laissèrent leurs biens au hasard. Finalement, on supplia les officiers de

calmer cet orage; ils ne voulurent rien écouter. « Quoi! disaient-ils, il y a tels de nos gens qui n'ont pas vu leurs hôtes et qui n'ont pas mangé un morceau de pain ici... — Bien, messieurs, on leur en donnera; faites-les descendre. » Ils entendirent enfin raison, et, aussitôt qu'ils furent descendus, on leur porta du pain et on leur donna un baril de bière, qui fut placé dans le marché, où ils étaient tous sous les armes. Ils quittèrent ensuite Domart et se dirigèrent sur Doullens avec trois de nos charrettes qui conduisaient leurs bagages.

Le vendredi 9 août, trente-deux hommes de recrue du régiment de Navarre, y compris les officiers, arrivèrent à Domart; dès qu'on les eut aperçus sur le chemin d'Abbeville, l'alarme fut donnée, et tout le monde se retira dans le château, laissant les maisons vides. Comme ces soldats n'avaient point d'ordre, ils logèrent sans hôtes.

Le lundi 12 août, M. de Gassion, qui occupait les lignes de la Bassée depuis la prise de cette place, détacha une partie de son armée et l'envoya devant Lens dans le but de surprendre cette ville[1]; mais l'archiduc Léopold, qui ne se trouvait qu'à deux lieues de là, en fut averti; il envoya aussitôt un fort détachement contre nos gens; un combat sanglant s'engagea, et les nôtres, inférieurs en nombre, battirent en retraite sur la Bassée après qu'ils eurent subi de fortes pertes.

Le 22 août, la paix fut sur le point d'être conclue à

1. Suivant Monglat, Gassion se serait présenté lui-même devant Lens le 11 août au soir dans le but de s'emparer de cette place, qui empêchait les communications entre Arras et la Bassée; l'arrivée de l'archiduc le fit battre en retraite le 13 août.

Munster, mais l'article qui arrêta tout court nos plénipotentiaires fut celui que voulaient introduire les plénipotentiaires d'Espagne relativement à la renonciation du roi de France à la protection du Portugal.

Le vendredi 23 août, veille de la Saint-Barthélemy, il logea à Domart, par étape, quatre-vingt-dix Polonais, gens de pied, formant environ cent hommes avec les officiers; ils n'avaient point de mousquet, mais un sabre seulement; ils étaient habillés tous de la même façon : ils portaient un justaucorps gris, un haut-de-chausse rouge, des bas blancs et des souliers neufs que le Roi leur avait fait donner quand ils débarquèrent à Dieppe. Ces soldats venaient d'Abbeville et se rendaient à Doullens. Leur commissaire arriva en même temps qu'eux, ce qu'il ne devait point faire, attendu qu'il devait arriver quelques jours auparavant pour nous avertir que nous devions fournir l'étape; il entra dans notre château, nous montra son ordre, signé le Tellier, et nous remontra assez froidement qu'il fallait obéir aux ordres du Roi. Le peuple répondit : « Nous sommes prêts à obéir, mais il nous est impossible de fournir l'étape vu la pauvreté du lieu et les fréquents logements qui se font ici. » Après plusieurs propositions sans fondement, comme le font ordinairement des paysans sans chef, on convint que les soldats logeraient deux par deux. La plupart des habitants descendirent et portèrent un peu de pain et un peu de bière pour le souper de leurs hôtes; le lendemain, on leur donna à dejeuner, et, comme ils voulaient partir, ils demandèrent des charrettes pour conduire leur peu de bagages, mais il ne se trouvait aucune bête de voiture dans le château, car, pendant la nuit précédente, les laboureurs avaient pris la pré-

caution de les mettre en sûreté. Les soldats déclarèrent que, puisqu'on ne leur donnait point de charrettes, ils ne délogeraient pas. Le lendemain dimanche, ils demandèrent encore des voitures ; on leur répondit qu'il ne s'en trouvait point ici ; le commissaire nous menaça. Enfin, on leur donna six hommes pour porter leurs bagages. On demanda une quittance au commissaire pour avoir nourri ces soldats pendant deux jours, mais il fit la sourde oreille ; il promit toutefois de repasser par ici et de nous donner satisfaction.

Les Polonais sont fort stupides et grossiers, très faciles à contenter, car il leur suffit de peu de chose, mais ils ne connaissent pas du tout le français ; la plupart savent parler latin. Ils n'ont pour arme qu'un sabre fort large et recourbé, suspendu par une étroite lanière. Ils ne portent point de collet au rabat ; ils sont coiffés d'un bonnet bleu, vert ou rouge fort difforme. Ils ont la tête rasée hormis une touffe de longs cheveux qui pend sur leurs yeux ; ils disent que ceux qui n'ont point cette touffe de cheveux par-devant et qui ne sont point rasés par-derrière ne peuvent être réputés vrais Polonais.

Le 25 août, logement à Berneuil de quatre compagnies de gens de chevaux du régiment de Clère [1]. (C'est un gentilhomme normand qui forme un nouveau régiment.)

Le même jour, logement à Bernaville de cinq comgagnies du même régiment.

Le même jour, logement à Gorges de trois compagnies dudit régiment.

Toutes ces compagnies délogèrent le 27 pour se

1. Charles de Clere, baron de Beaumetz, seigneur de Goupillères, connu sous le nom de marquis de Clere.

rendre à Doullens, où nos Polonais attendaient avec d'autres soldats pour former un grand convoi qui partit de Doullens le 28.

Le vendredi 6 septembre, trois cavaliers arrivèrent à Domart; ils étaient porteurs d'un ordre signé de M. le Tellier pour loger ici par étape, mais ils nous dirent que, si on leur donnait l'argent de l'étape, ils ne logeraient point ici. Les habitants furent assemblés au son du tambour battu à cet effet. Une froide réponse fut donnée aux cavaliers, qui retournèrent très mécontents à Agenville, où se trouvait leur compagnie et nous menacèrent de venir nous surprendre. Sur cette menace, tout le monde se retira dans le château.

L'armée du maréchal de Turenne, forte de quinze cents chevaux, arriva à Amiens le mardi 10 septembre [1]. Le lendemain, la plupart de ces troupes, composées d'Allemands, allèrent loger à Villers [2] et à Talmas; quelques-uns de ces soldats firent des réquisitions de vaches aux environs et s'avancèrent jusqu'auprès de Domart; ils prirent les vaches de Saint-Léger, et on dut leur donner cent écus comptants pour les racheter.

Le dimanche 22 septembre, le convoi d'Hesdin fut défait, et deux cents charrettes levées dans le gouvernement d'Hesdin furent prises par l'ennemi.

Le 23 septembre, des charrois furent commandés à Domart et dans le gouvernement de Doullens; mais, trois jours plus tard, il arriva contre-ordre.

Le lundi 23 septembre, l'armée de M. le maréchal

1. Turenne avait été envoyé dans le Luxembourg, et, à la date du 15 septembre, Mazarin lui écrivait que si, avec un renfort de six mille hommes, il croyait pouvoir assiéger Montmédy, on s'efforcerait de les lui envoyer.

2. Villers-Bocage, chef-lieu de canton, arr. d'Amiens.

de Gassion investit la ville de Lens[1], avec l'armée de M. le maréchal de Rantzau, qui était venue la rejoindre. Pendant trois nuits, le maréchal de Gassion demeura constamment à cheval ; il visitait sans cesse les batteries, et, par ses soins, les dehors furent bientôt pris. Dans la nuit du 27 septembre, il reçut une balle dans la tête au moment où il ébranlait un pieu ; l'os pariétal fut brisé. On le conduisit à Arras pour le panser, mais il mourut cinq jours après ; son corps fut ramené en France, et il reçut sa sépulture à Charenton, près Conflans. C'est au même endroit que son frère, M. Bergeré[2], mort peu de temps après, fut aussi inhumé. Le maréchal de Gassion avait été auparavant blessé à la tête au siège de Thionville ; conduit à Metz pour y être pansé, il y fut trépané ; il avait encore été blessé au bras au fort de Lynch[3].

Le mardi 1er octobre, jour du franc-marché, une

1. C'est Villequier qui fut détaché de l'armée de Gassion avec deux mille hommes de chevaux pour investir Lens. Toute l'armée arriva le lendemain devant cette place.

2. Jacob ou Jacques de Gassion, seigneur de Bergeré, frère du maréchal de Gassion, était mestre de camp d'un régiment de cavalerie à la bataille de Rocroi ; il servit en la même qualité au siège de Thionville et fut nommé maréchal de camp le 8 mai 1646. Nommé lieutenant de la ville et citadelle de Courtrai, il mourut peu de temps après (1647).

3. Si l'on en croit Mme de Motteville et Monglat, le cardinal Mazarin avait montré peu de regret de la mort du vaillant Gassion. Goulas dit que « la cour se réjouit de sa mort à cause qu'il avoit trop d'estime, qu'il étoit trop grand huguenot et que Son Éminence le trouvoit incompatible. » Le même auteur ajoute qu'un jour Gassion ayant reçu une longue lettre de Mazarin souriait à chaque ligne et termina sa lecture par un gros rire en s'écriant : « Morbleu ! que de fadaises ! » Ce propos fut reporté au cardinal, qui lui en garda rancune. Quelqu'un ayant dit un jour au premier ministre que Rantzau était souvent ivre, Mazarin répondit que Gassion « l'était toujours par son extravagance. » (Goulas, II, 243.)

compagnie de gens de chevaux à moitié démontée du régiment de Bergeré arriva à Domart pour y loger, sur l'ordre de M. du Bois-Damour. Le régiment de Bergeré avait été fait prisonnier de guerre à Armentières, et, après qu'il eut perdu chevaux, armes et équipages, il fut enfermé dans les cachots de Tournai ; ces soldats furent si maltraités que quarante d'entre eux parvinrent à s'évader à l'aide de chemises attachées les unes au bout des autres ; ils passèrent entre deux sentinelles et traversèrent les fossés de la ville à la nage. Pendant le jour, ils se cachèrent dans les bois; ils se mettaient en marche la nuit venue; en traversant l'Escaut à la nage, plusieurs d'entre eux se noyèrent. Ceux qui parvinrent à gagner l'autre rive sains et saufs ne tardèrent pas à être surpris, les uns par des soldats ennemis, les autres par les paysans qui les dépouillèrent presque complètement et les laissèrent en chemise ; il n'y en eut pas dix qui rentrèrent en France avec des souliers et leur chapeau. A leur arrivée le 29 août, ils reçurent l'ordre du Roi de loger sur le gouvernement de Doullens ; ils s'étaient arrêtés à Moreuil [1], où ils demeurèrent onze jours, mais les habitants de ce bourg ayant eu à s'en plaindre les chassèrent. Le 9 septembre, ces soldats arrivèrent à Cramont, à Famechon et à Brailly [2]. Le 1er octobre, ils quittèrent leurs logements et neuf d'entre eux arrivèrent à Domart à l'improviste ; comme il n'y avait ni guet ni garde, on fut tout étonné de les voir à la porte de notre château, ce qui n'empêcha pas qu'on ne portât les meubles dans le fort ; on repoussa ces cavaliers à coups de pierre et

1. Chef-lieu de canton, arr. de Montdidier.
2. Commune du canton de Crécy, arr. d'Abbeville.

deux d'entre eux furent assez gravement blessés. Le reste de ces cavaliers arriva ensuite à Domart ; on leur fit des billets de logement, mais les habitants ne descendirent du château que le lendemain ; il fallut les nourrir à leur fantaisie, car ils menaçaient de démolir les maisons, ce qu'ils firent en plusieurs endroits. Le vendredi, leur maréchal-des-logis et M. de la Roque, qui les commandait, se rendit à l'ordre à Doullens ; ils délogèrent le lendemain samedi, 5 octobre.

Mort de M. le maréchal de Gassion dans la nuit du mercredi 2 au jeudi 3 octobre.

Prise de la ville de Lens le jeudi 3 octobre.

Le 23 octobre, tout l'attirail de l'armée se trouvait près d'Arras.

Par les ordres de M. du Bois-Damour, dix-huit soldats de la garnison de Doullens furent envoyés à Domart pour contraindre à payer ceux qui n'avaient point versé leur part des cent écus pour les quatre hommes que l'on devait fournir à la garnison de Doullens. Ces dix-huit soldats logèrent dans le château ; ils nous dirent qu'ils y resteraient tant que ceux qui y demeuraient n'en seraient point descendus. Ils délogèrent le 30 octobre.

Le 25 octobre, deux cents chevaux de l'armée du maréchal de Turenne arrivèrent aux environs de Lucheux, où ils causèrent de grands dégâts. Toute la frontière de Picardie en deçà de Doullens était dans la plus grande frayeur. M. du Bois-Damour avait promis de faire tirer le canon sur eux s'ils passaient près de Doullens, mais ils se retirèrent bientôt pour former un convoi qui partit le 10 novembre.

Le 30 octobre, logement à Domart d'une partie de

l'attirail de M. de Palluau [1] composé d'un chariot de bagages tiré par six chevaux, de quatre grands mulets de bagages, de deux chevaux et de six valets de l'équipage. M. de Palluau, Poitevin, était général de toute la cavalerie légère de France et gouverneur de la ville et citadelle de Courtrai. Le maître qui conduisait ce bagage étant arrivé dans le marché demanda à parler à celui qui commandait ici, et lui fit voir son ordre, signé de M. du Verger, grand maréchal-des-logis de l'armée de Flandre; cet ordre portait logement à Domart pour un temps indéterminé; ce maître fit voir aussi une lettre de M. du Bois-Damour qui nous engageait à recevoir et à loger ledit bagage parce qu'il appartenait à un homme qui pourrait nous servir au besoin à l'avenir. On supputa combien cet attirail pourrait coûter par jour, et on évalua la dépense à neuf livres dix sous, sans comprendre la nourriture de six valets, parce que le maître, vu la pauvreté du lieu, ne voulut pas qu'on les nourrît. On fit assiette au pied de la taille pour huit jours à sept deniers pour livre.

Le jour des trépassés, 2 novembre, il arriva quatre-vingt-un maîtres de chevau-légers du régiment de S. A. R. à Gorenflos; ils se firent traiter à discrétion. Les pauvres paysans venaient ici par troupes avec des bouteilles et des voitures pour emporter du vin et de la viande; c'était pitié. Ils délogèrent le 13 suivant.

Le 3 novembre, logement de gens de chevaux à

1. Philippe de Clérembault, baron, puis comte de Palluau, né en 1606, mort en 1665, devint maréchal de camp et reçut en 1652 le bâton de maréchal de France; il se distingua aux sièges de Perpignan, de Philipsbourg, de Dunkerque et de la Bassée; au siège de Lens, il fit merveille de sa personne, suivant l'expression de Mazarin.

Folie-Condé [1] et à Longpré-les-Corps-Saints; ils ruinèrent tout.

Le dimanche 3 novembre, logement à Fienvillers de l'attirail de quatre régiments de l'armée de Flandre; il y avait un grand nombre de chariots et de chevaux et une grande quantité de bagages, le tout escorté par quatre cents cavaliers allemands et français.

Le même jour, une autre partie du même attirail escorté par cent cinquante cavaliers français arriva à Agenville, à Hiermont [2], à Maison-Ponthieu, à Conteville, à Yvrench et à Yvrencheux [3]; tous les villages où ils logèrent furent ruinés de fond en comble.

Le jeudi 7 novembre, l'attirail et les cavaliers logés à Fienvillers allèrent loger à Donqueur et au Plouy; le lendemain, ceux du Plouy allèrent à Bernaville. Le dimanche, ceux de Donqueur retournèrent à Fienvillers.

Le dimanche 10 novembre, les gens de guerre logés à Donléger pillèrent les carrières de ce village et placèrent un corps de garde à la porte d'entrée; ils s'emparèrent de tous les blés battus, qu'ils allèrent vendre à Abbeville et à Auxi.

Le lundi, il arriva à Prouville et à Beaumetz quatre régiments de gens de chevaux et beaucoup de bagages. Le même jour, ceux de Fienvillers arrivèrent à Talmas.

Le mercredi 13 novembre, la compagnie d'Équancourt (?) logée à Prouville depuis l'avant-veille, mit le feu dans le château de ce village; les bâtiments, les granges, les étables et les huttes furent brûlés; il ne

1. Commune du canton de Picquigny, arr. d'Amiens.
2. 3. Communes du canton de Crécy, arr. d'Abbeville.

resta que le corps de logis. Les soldats délogèrent aussitôt.

Le dimanche 17 novembre, logement à Ribeaucourt de cinq compagnies de gens de chevaux du régiment de Stref, venant de Conteville. Ces cavaliers arrivèrent à l'improviste une heure avant le jour; les habitants se réfugièrent dans la forêt. Ces soldats délogèrent le mardi suivant de très grand matin et allèrent surprendre le village d'Oneux.

Le régiment de Mepas [1], cavalerie, logea successivement à Fienvillers, à Donqueur et au Plouy, puis à Fienvillers, à Bernaville, à Talmas et à Villers-Bocage; il quitta ce dernier village le 21 novembre pour se rendre à Fransu et, sur son passage, il pilla le moulin d'Arondel [2] et celui de Saint-Léger et le village de Saint-Ouen, où deux maisons furent brûlées. Notre guet ayant aperçu ces cavaliers sur le chemin de Saint-Ouen donna aussitôt l'alarme; ils entrèrent dans le bourg par la rue du Vieux-Marché en courant et en ravageant tout sur leur passage; on se précipita au-devant d'eux pour leur barrer le chemin; leur maréchal-des-logis demanda un guide; on lui répondit en tirant quelques coups de fusils, dont l'un l'atteignit au bras et un autre blessa son cheval à la cuisse. Ces cavaliers se retirèrent aussitôt en nous menaçant de mettre le feu au bourg le jour même; ils passèrent par la rue de la Prée et allèrent loger à Fransu. Le soir, celui qui commandait ce régiment nous envoya une

1. Charles des Provosts de Mepas ou Mespas, d'abord capitaine d'une compagnie de chevau-légers en 1641, obtint un régiment de cavalerie étrangère en 1646; il fut nommé maréchal de camp en 1651.

2. Annexe de Berteaucourt-les-Dames, canton de Domart.

lettre pour nous demander réparation d'avoir blessé un quartier-maître et son cheval ; il ne reçut qu'une froide réponse ; ils avaient pris comme otage l'un de nos hommes et le menaçaient d'un coup de pistolet dans la tête s'il ne leur était point donné satisfaction. Le samedi 23, ils quittèrent Fransu et repassèrent à Domart par la rue de Lergongne et nous menacèrent du feu ; en effet, deux cavaliers furent détachés et envoyés dans la rue du Val, où ils mirent le feu à deux maisons ; ils se sauvèrent ensuite par la rue de l'Estanche.

Notre armée demeura aux environs de l'abbaye de Cercamp pendant une quinzaine de jours pour observer la contenance de l'armée ennemie ; on craignait que celle-ci n'essayât de prendre quelque place, mais elle n'en fit rien. Nos troupes traversèrent alors l'Authie et rentrèrent en France ; elles logèrent dans plusieurs villages ; le vendredi 22 novembre, le régiment de cavalerie de Mazarin arriva à Domart à dix heures du matin par le chemin du moulin à vent ; il avait passé par Auxi-le-Château. Notre guet ayant aperçu ce régiment arrivant à toute bride avait aussitôt donné l'alarme ; tout le monde se porta immédiatement à la porte de haut du château. Le maréchal des logis arriva à la barrière, qui était mal fermée, et, descendant de cheval, il montra son ordre de logement ; après qu'on en eut pris connaissance, on le lui rejeta ; il le ramassa sans tirer d'autre réponse qu'un bourdonnement à la paysanne. Pendant ce temps, le gros de la cavalerie entra dans le bourg et surprit un troupeau de moutons, dont il s'empara. Ces soldats se logèrent dans les maisons du bourg, qu'ils quittèrent le lendemain à huit heures du matin ; ils prirent le chemin de Berteaucourt.

Le 9 décembre, il arriva à Saint-Valery une grande quantité de navires chargés de blé ; à cette occasion, on tira six volées de canon qui furent entendues d'ici.

Le 12 décembre, le régiment de cavalerie de M. le cardinal Mazarin, venant de sa garnison d'Hesdin, surprit Franqueville dans la soirée; il quitta ce village le lendemain et passa ici au point du jour pour se rendre à Amiens.

En 1647, les blés étaient de belle apparence et en grande quantité ; chacun se réjouissait, mais Dieu retira sa bénédiction. La veille de la Saint-Arnoul et les jours suivants, il se produisit un brouillard si épais et si puant que les blés devinrent tout noirs, et, au lieu de voir une moisson dorée, elle était tout à fait noire ; les épis restaient droits, car ils ne contenaient que des grains maigres ; les gerbes ne rendirent pas demi-quarte. Il y avait de la paille en abondance mais fort peu de grains, aussi le blé valut cent dix sous le quartier. Sans les orges et les pamelles, qui produisirent beaucoup, nous aurions eu la famine dans toute la France, car ce manque de blé fut général.

1648

Le 3 janvier, une trahison fut découverte à Courtrai.

Le 13 janvier, il y eut de grandes séditions à Paris à l'occasion d'une nouvelle imposition.

Le 20 janvier, vingt-six fantassins de diverses nations, tels que Suisses, Écossais, Polonais et Français logèrent à Domart ; ils revenaient de Flandre et

allaient rejoindre les régiments de leurs nations respectives.

Le 27 janvier, vingt-sept soldats suisses venant de Flandre arrivèrent à Domart à huit heures du soir; ils logèrent à leurs frais dans la taverne; ils partirent le lendemain de grand matin.

Le 13 février, un convoi fut défait par les ennemis à Harponville.

M. de Longueville, plénipotentiaire à Munster, rentra en France sans avoir rien conclu; il arriva à Abbeville le mercredi 19 février; à cette occasion, on tira huit volées de canon.

Un commissaire fut établi par le Roi à Abbeville pour faire le recensement des troupes qui devaient y passer.

Un prêtre, maître d'école à Amiens, convaincu d'avoir rendu mère une de ses écolières, fut condamné à mort; il interjeta appel le 29 février.

Un commissaire fut établi à Doullens pour vérifier si le nombre des gens de guerre qui arriveraient dans cette ville serait encore le même que celui de la dernière revue passée au moment du départ; ce commissaire avait reçu l'ordre du Roi de ne pas laisser sortir moins de cinq cents hommes à la fois, dans la crainte d'une embuscade qu'auraient pu tendre les ennemis.

Le 1er mars, il partit d'Amiens vingt-quatre pièces de canon, vingt bateaux portés sur des chars et une grande quantité d'attirail; tout cela sortit par la porte de Noyon et prit le chemin de Péronne, où devait s'assembler notre armée sous les ordres de M. le prince de Condé.

Le 12 mars, notre armée, conduite par M. le Prince, quitta les environs de Péronne et entra en Artois.

Le 14, notre armée campa à Lens.

Le 21 mars, une compagnie de gens de pied venant d'Abbeville pour se rendre à Doullens devait faire étape à Domart suivant un ordre signé de M. le Tellier, mais elle ne fit que traverser notre bourg.

Le 24 mars, il logea ici par étape une recrue de gens de pied et une compagnie de gens de chevaux par ordre de M. le Tellier. Les officiers se logèrent dans dix maisons ; on fit les billets. Le capitaine, qui avait promis de donner quittance, prétexta le lendemain matin qu'il n'avait pas le temps ; on le suivit à Doullens, où il s'exécuta enfin, grâce à l'intervention de M. du Bois-Damour.

Le 28 mars, logement par étape à Domart de cinquante fantassins de recrues porteurs d'un ordre signé de M. le Tellier ; ils logèrent tous à l'*Écu de France*, dans la crainte de perdre de leurs gens. Quand ils eurent fait voir leur ordre, on leur répondit que le bourg était pauvre ; ils demandèrent alors un certificat constatant qu'on ne leur avait rien donné ici et qu'ils avaient vécu à leurs frais afin qu'ils pussent le présenter à l'étapier. Il fut fait droit à leur demande et ils délogèrent le lendemain de grand matin.

Le 28, notre armée arriva près de la ville d'Ypres, où elle séjourna environ quinze jours.

Le 31 mars, vingt cavaliers du régiment de Saint-Simon logèrent à Domart par étape. M. Lebon, fourrier de la ville d'Amiens, leur avait fait remettre quatre-vingt-quatre livres, montant de leur étape, et il nous en avisa par un homme envoyé exprès, qui nous informa en même temps que nous ne donnions que le couvert. Ces soldats arrivèrent vers cinq heures du soir ; ils demandèrent leur étape en faisant voir l'ordre signé de M. le Tellier ; on leur répondit

qu'ils avaient touché leur étape à Amiens, et, comme ils voulurent le nier, on leur montra la lettre de M. Lebon ; ils ne demandèrent plus rien. Ils se logèrent alors dans quatre maisons, où on ne leur donna que fort peu de chose, mais en payant. Le lendemain, le capitaine demanda l'ustensile en nous menaçant de nous brûler dans notre château s'il n'était fait droit à sa demande ; on ne se soucia nullement de ses menaces. Bref, ces cavaliers délogèrent à midi et se dirigèrent sur Doullens.

Le 31 mars, le maréchal de Rantzau et M. le Vidame arrivèrent à Amiens en carrosse ; on tira douze volées de canon.

Le 13 avril, M. le grand Maître arriva à Amiens ; il en repartit le lendemain pour se rendre à Doullens.

Le 15 avril, M. le Prince fit son entrée à Amiens ; il en repartit le 21 pour aller à Doullens ; il était escorté de trois mille cinq cents cavaliers, qui logèrent à Naours, à Talmas et aux environs.

Le 15 avril, il arriva ici deux officiers qui demandèrent s'il n'était pas arrivé de commissaire ; sur notre réponse négative, l'un d'eux fit voir un ordre signé de M. le Tellier ; aussitôt, tout le monde s'enfuit dans le fort.

Le jour de Saint-Georges, 23 avril, il logea ici par étape trois compagnies du régiment du Havre-de-Grâce ; leur ordre était signé de M. le Tellier. Ils logèrent deux par deux, mais on ne leur fournit point leur étape ; on les nourrit comme on put ; quelques-uns d'entre eux n'eurent point le nécessaire ; ils s'en plaignirent à leur capitaine commandant, M. de la Motte, qui, au départ, nous remit une quittance obscure sans mentionner le nombre de soldats.

Le jour de saint Marc, 25 avril, il logea ici une recrue de gens de pied du régiment de M. de la Tour [1], gouverneur d'Arras, comptant cinquante hommes. Aussitôt arrivé, le capitaine demanda le montant de l'étape et fit voir l'ordre signé de M. le Tellier, portant d'Abbeville à Domart et de Domart à Doullens ; on tomba d'accord avec lui pour dix écus ; il fit mettre ses soldats dans trois maisons et donna aussitôt sa quittance. Il remit le montant de l'étape à ses hommes, qui achetèrent des vivres. Ils délogèrent le lendemain.

Le lundi 27 avril, il logea ici une recrue de gens de pied de trente-huit hommes du régiment de Son Altesse Royale. Le capitaine demanda l'étape à raison de dix sous par soldat ; on les lui refusa et on lui offrit six sous, ainsi que le portait l'ordre du Roi ; ces prix furent vivement disputés. Le capitaine fit alors commencer la démolition de la maison du maïeur et celles des quatre échevins ; il fit allumer du feu dans le marché pour brûler tout ce qui appartenait au maïeur et aux échevins. Enfin, on tomba d'accord à vingt-cinq livres en argent, quarante pots de bière et quatre livres de pain ; tout cela monta à plus de onze livres de plus que ne porte l'ordre du Roi ; on n'en sera point remboursé.

1. Philippe de Torcy de la Tour, nommé maréchal de camp en 1641, succéda la même année à Saint-Preuil dans le gouvernement d'Arras. Il fut nommé lieutenant général en 1650, mais, dans une lettre écrite le 2 mai 1651 à le Tellier par Mazarin, ce dernier disait que, pour défendre Arras, il fallait « un homme vert, agissant et bien entendu » ; il ajoutait : « M. de la Tour est fort homme d'honneur, très zélé, très fidèle et très propre à gouverner, mais son âge et ses indispositions l'empêcheraient tout à fait d'agir avec la vigueur et l'activité qu'il faut dans un siège. » Le comte de la Tour mourut en 1652 et eut pour successeur le comte de Mondejeu.

Le mardi 28, après que cette recrue eut délogé, il arriva une autre recrue pour loger par étape ; elle partit le lendemain.

Le mercredi 29 avril, sur le soir, il arriva ici cinq compagnies de gens de chevaux, sans ordre, aussi ne nous demandèrent-ils rien, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne fissent beaucoup de dégâts ; ils délogèrent le lendemain.

Le vendredi 1er mai, il logea ici par étape une recrue de soixante-dix hommes de pied.

Le même jour, il sortit vingt pièces de canon de la ville d'Amiens.

Le samedi 2 mai, logement à Domart, par étape, de trente hommes de recrue.

Le 11 mai, il arriva ici une recrue de quatre-vingts hommes de pied des régiments de Mignu et de la Tour ; ils montrèrent l'ordre de M. le Tellier, dont ils étaient porteurs et demandèrent leur étape; on la leur refusa parce qu'il n'y avait plus d'argent. Les soldats se mutinèrent contre nous ; aussitôt, nous nous retirâmes dans le fort, mais il en resta quelques-uns dans le bourg ; quatre d'entre eux furent faits prisonniers et emmenés à Doullens par les soldats pour sûreté de leur étape. Craignant que nos compatriotes ne fussent conduits à l'armée, comme ils en étaient menacés, nous eûmes recours à M. du Bois-Damour ; ce dernier envoya quelques-uns de ses gens parler aux officiers, qui, de prime abord, ne voulurent rien entendre, mais enfin ils relâchèrent leurs quatre prisonniers. On reconnut le service rendu par les gens de M. du Bois-Damour en leur offrant à dîner, ce qui coûta neuf livres.

Le 13 mai, M. le Prince investit la ville d'Ypres, qui se rendit le 27 suivant [1].

Le 14, M. de Guise fut pris dans le royaume de Naples et conduit à Madrid.

Le 15 mai, quatorze vaisseaux ennemis, voguant sur les côtes de Normandie, essayèrent de prendre le Havre-de-Grâce et Saint-Valery.

Le 18, surprise de Courtrai par les ennemis [2].

Le samedi 20 mai, veille de l'Ascension, il arriva à Domart vingt hommes de pied de recrue venant de Normandie ; on demanda à l'officier qui les conduisait l'ordre dont il était porteur ; d'après cet ordre, ils devaient être arrivés à Arras pour le 1er mai. On lui répondit : « Monsieur, nous ne devons plus d'étape, attendu que le temps est passé et que, quand l'armée est en pays ennemi, il n'est plus dû d'étape. » Chacun se retira dans le château. En quittant le bourg, ces soldats emmenèrent quatre des nôtres comme prisonniers jusqu'à Doullens, où ils les relâchèrent le lendemain.

Le 20 mai, soixante cavaliers logèrent par étape à Vauchelles-lès-Domart ; avant de déloger, ils exigèrent cent écus du village.

1. Le 27, dit Monglat, les assiégeants attachèrent le mineur au corps de la place ; le peuple de la ville commença à murmurer, mais le comte de la Moterie ne capitula que le 29 mai. Le prince de Condé entra le même jour dans Ypres, et le gouvernement en fut confié à Palluau.

2. Les Espagnols profitèrent de l'abandon de cette place pour s'en emparer ; le comte de Palluau, gouverneur de Courtrai, qui avait été appelé au siège d'Ypres, avait voulu paraître avec un corps considérable, dit Montglat ; il fit sortir deux mille hommes de sa garnison ; aussi, quand les ennemis se présentèrent devant Courtrai, cette place se rendit après un seul assaut. (V. les *Mém. de Goulas*, II, 291.)

Le 23 mai, des soldats logés à l'Étoile voulurent mettre le feu à la maison de M. de l'Étoile.

M. le maréchal de Grammont, étant entré en Artois par Péronne avec un corps d'armée de cinq mille hommes, campa près d'Arras le 24 mai.

Le 5 juin, M. de Beaufort, fils de M. de Vendôme, s'évada de sa prison du bois de Vincennes [1].

Le 15 juin, huit mille hommes de l'armée ennemie, campée aux environs d'Estaires, furent envoyés auprès de Péronne ; à cette nouvelle, les paysans, effrayés, se réfugièrent en foule à Amiens avec leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux et leurs meubles; toutes les rues de la ville étaient encombrées. Peu de jours après, le reste de l'armée ennemie rejoignit l'avant-garde.

Le 16, M. de Vaubecourt [2] arriva près d'Ancre avec cinq régiments de cavalerie et trois régiments d'infanterie dans le but de surveiller la contenance de l'armée ennemie; on craignait qu'elle n'eût dessein d'assiéger une place quelconque.

Le 19 juin, des volontaires ennemis prirent une charrue à Fransu; après qu'ils eurent bu toute la journée, ils retournèrent vers la brune à la charrue

1. C'est le 31 mai, à une heure du soir, que le duc de Beaufort s'échappa de sa prison, à l'aide de cordes, en corrompant un garde breton et par la négligence des autres gardes. (*Lettres de Mazarin*, III, 127.)

2. Nicolas de Nettancourt-Haussonville, comte de Vaubecourt, baron d'Orne et de Choiseul, né le 27 juillet 1603, baron de Haussonville par adoption de son grand-oncle maternel en 1605, fut nommé maréchal de camp en 1642, lieutenant général en 1651, devint successivement gouverneur de Landrecies, du Roussillon, de Metz et Verdun, et de Châlons; il mourut le 11 mars 1678. C'est par erreur que, dans notre ouvrage *la Guerre de trente Ans en Artois* (p. 228), nous avons substitué le marquis de Villequier à M. de Vaubecourt.

qu'ils avaient prise et l'un d'eux tira un coup de fusil sur le valet, qui mourut trois jours après.

Le 20, un parti de soixante cavaliers ennemis s'empara de toutes les vaches qui paissaient auprès de Doullens.

Le même jour, l'Empereur fut entièrement défait et son armée taillée en pièces par le maréchal de Turenne; le général Lamboy fut blessé à mort dans cette bataille [1].

Le 23, M. le cardinal Mazarin quitta Paris.

Le lundi 30 juin, M. de Tagny fut arrêté comme prisonnier d'État à Arras; le lendemain, il fut conduit à Amiens, qu'il quitta dans la nuit du 2 juillet pour être mené à Paris.

Le même jour, un parti de volontaires ennemis de cent chevaux et de cent fantassins fit faire un pont au village de Gennes [2], sur la frontière d'Artois, par les habitants de ce village; ils jetèrent des chars et des charrettes dans la rivière et posèrent des claies dessus pour faciliter le passage, que gardaient les cavaliers et les fantassins. Ils enlevèrent tous les bestiaux qu'ils purent surprendre le long de la vallée; on tira en vain quelques coups de canon sur eux.

Le 3 juillet, les mêmes volontaires emmenèrent tous les bestiaux de Gézaincourt; on tira quelques coups de canon sur les ravisseurs.

Le 12 juillet, arrivée du prince Robert de Galles à Amiens; on tira vingt coups de canon qui furent entendus d'ici.

1. « Lamboy ayant attaqué le général des troupes de Hesse, Geis, avoit été battu et s'étoit sauvé avec sa cavalerie à grand'peine, son infanterie, son canon et tout son bagage étant demeurés aux victorieux, » (Nicolas Goulas, *Mém.*, II, 309.)

2. Commune du canton d'Auxi-le-Château, arr. de Saint-Pol.

Le 13, des volontaires ennemis volèrent tous les bestiaux des environs d'Hesdin.

Le même jour, prise de Tortose, au royaume de Valence, par le maréchal de Schomberg[1].

Le lendemain, c'étaient tous les bestiaux des environs d'Arras qui étaient pris.

Le samedi 20 juillet, il fut publié à Amiens à son de tambour défense à tous les villages de contribuer, sur peine d'être pillés ou brûlés.

Les 23 et 24 juillet, ordonnance portant rénovation de toutes commissions extraordinaires et même celles des intendants avec décharge d'un demi-quart des tailles et décharge entière des tailles jusqu'en 1647.

Le 31 juillet, tous les parlements de France furent assemblés pour réformer nombre d'abus, tant sur les finances que sur plusieurs autres choses.

Le même jour, ordonnance royale portant remise d'un quart des tailles pour 1649 et années suivantes. Les ordonnances de Moulins et de Blois devaient être mises à exécution.

Le 2 août, prise de Furnes en Bac par l'archiduc Léopold[2].

Le bagage de notre armée arriva à Harponville le

1. Charles de Schomberg, duc d'Halluin, né le 16 février 1601, fit ses premières armes en 1622; sa victoire devant Leucate en 1637, lui valut l'estime générale et le bâton de maréchal de France. Nommé vice-roi de Catalogne en 1648, il mit le siège devant Tortose le 10 juillet de cette année et prit cette ville d'assaut le 13 du même mois. Il se démit l'année suivante et revint à Paris, où il mourut le 6 juin 1656. Sa seconde femme, Marie de Hautefort, qu'il avait épousée en 1646, s'était fait aimer de Louis XIII, mais elle n'eut aucun goût pour lui. Tortose, assiégée le 10 juin, capitula le 13 juillet.

2. L'archiduc avait fait ouvrir la tranchée devant Furnes le 29 juillet; le gouverneur capitula le 3 août. (Montglat.)

14 août; il avait passé la Somme en plusieurs endroits; notamment à Longpré-les-Corps-Saints; une partie entra dans le Boulonnais le 1er septembre et l'autre partie se retira dans le comté d'Eu; les dégâts occasionnés par ce passage furent considérables.

Le 15 août, on prit douze bateaux à Moreuil que l'on conduisit sur des chars à Arras; on réquisitionna également des bateliers. M. le Vidame en était le conducteur. Les charretiers avaient été pris dans l'élection d'Amiens.

Le 17 août, il arriva dans le camp de l'armée ennemie deux charrettes chargées de quatre mille menottes destinées à servir aux prisonniers français que les Espagnols comptaient faire, car leur armée était de trente mille hommes et la nôtre n'en comptait que seize mille. Ces deux charrettes étaient sorties de Douai la veille; elles furent prises avec tout le bagage des ennemis après la défaite de ceux-ci.

Le jeudi 20 août, l'armée ennemie, conduite par l'archiduc Léopold, fut défaite par l'armée française, que commandait M. le Prince[1]. Le comte de Ligne fut tué, et le général Beck fut blessé de deux coups de pistolet et fait prisonnier; on le conduisit à Arras, où il mourut deux jours après. Il y a peu d'exemples d'une bataille aussi importante. Les ennemis perdirent trente-huit pièces de canon, leurs munitions, leurs ponts de bateaux, leurs bagages et cent vingt

1. C'est la bataille de Lens, au sujet de laquelle Montglat est entré dans les plus grands détails. (V. *Histoire des Princes de Condé* par M. le duc d'Aumale, t. v, p. 240 et suiv. V. aussi *la Bataille de Lents*, par Lapeyrere. Paris, 1649. In-fol. V. surtout une lettre de Mazarin au maréchal du Plessis-Praslin à la date du 22 août (III, 187). V. également notre ouvrage *la Guerre de trente Ans en Artois*, Paris, 1889, p. 230 et suiv.)

drapeaux; il leur fut fait plus de cinq cents officiers prisonniers, entre autres le général Beck [1] et le comte de Saint-Amour, commandant de l'artillerie, et plus de cinq mille soldats ; trois mille morts restèrent sur place sans compter un nombre considérable de blessés [2].

Le 20 août, des charrois furent commandés dans les élections de Doullens et d'Amiens pour conduire des farines en Artois; Domart fut désigné pour deux charrettes, mais on n'y alla point; les défaillants furent mis en prison; on les relâcha au bout de deux jours.

Le mercredi 26, les prisonniers ennemis de la déconfiture du 20 arrivèrent à Doullens; ils étaient escortés par deux mille cavaliers. Le lendemain, on les conduisit à Amiens; tous les corps de garde de la rivière d'Authie furent chargés de les escorter. Quand ils furent arrivés à Amiens, on enferma ces prisonniers dans des cours bien closes; se voyant ainsi en captivité, ils criaient et se lamentaient, disant: « Faites-nous mourir; tuez-nous, nous vous pardonnons nos morts! » Ils pleuraient, car la plupart étaient blessés; cela faisait pitié à voir. Les officiers furent enfermés dans des étables et soigneusement gardés.

Le 30 août, un *Te Deum* fut chanté à Paris en l'église Notre-Dame par ordre de la Reine [3]; tout le Parlement y assista, ainsi que la Reine; on tira tout le canon de l'Arsenal.

A la sortie de l'église, on arrêta deux conseillers

1. V. sur les derniers moments de cet officier les *Mémoires de Nicolas Goulas* (II, 347).

2. La nouvelle de la victoire de Lens fut apportée à Paris le 22 août à deux heures du matin par M. de Châtillon.

3. C'est le 26 août que le *Te Deum* fut chanté à Notre-Dame.

au Parlement M. de Broussel [1] et [2] . A la suite de cette arrestation, les Parisiens prirent les armes et firent deux prisonniers ; la Reine leur ordonna de rendre la liberté à ces deux prisonniers ; il lui fut répondu qu'ils seraient gardés tant que Broussel et [Blancmesnil] ne seraient pas eux-mêmes mis en liberté. Des barricades se formèrent alors dans Paris.

Le 6 septembre, *Te Deum* chanté à Amiens à l'occasion de la victoire remportée par M. le Prince à Lens ; on tira plus de cinquante coups de canon qui furent entendus d'ici.

Le 8 septembre, *Te Deum* chanté à Abbeville.

Le jeudi 17 septembre, M. le prince de Condé, général de l'armée du Roi en Flandre, arriva à Abbeville à huit heures du soir ; on tira à cette occasion plus de cinquante volées de canon qui furent entendues d'ici [3].

Le 18 septembre, une recrue d'une compagnie de gens de pied conduite par un nommé Lemaistre, agent de M. le gouverneur de Doullens, devait loger par étape à Domart, mais elle n'y logea point ; cette étape a coûté plus de cent livres à notre bourg. Un garde vint à cet effet pour nous contraindre à payer le

1. Pierre Broussel, alors doyen des conseillers au Parlement, fut arrêté parce qu'il faisait de l'opposition à la régente ; il était âgé de soixante-dix ans ; son arrestation, dont parlent longuement Mme de Motteville, Montglat, Goulas et autres, produisit une émeute dans Paris.

2. Le nom est resté en blanc ; il faut lire René Potier, seigneur de Blancmesnil et du Bourget. Ce magistrat avait été reçu conseiller au Parlement en 1646, ensuite président en la première chambre des enquêtes ; il mourut le 17 novembre 1680. Après son arrestation, il avait été conduit à Vincennes.

3. Par une lettre de Mazarin du 12 septembre, le prince de Condé avait été appelé à la cour, qu'il rejoignit à Rueil le 19 septembre.

13 octobre ; c'était le lendemain de la levée du siège de notre château ; quoiqu'un grand nombre de ceux d'ici n'eussent pas un morceau de pain à manger, à cause dudit siège, il fallut cependant payer.

Le vendredi 18, M. le Prince arriva à Amiens à onze heures du matin ; on tira cinquante coups de canon qui furent entendus d'ici ; il avait passé par Flixecourt.

D'Erlach [1], général d'une petite armée de sept mille hommes, logea à Berneuil le 24 septembre avec deux compagnies de gens de chevaux. Ce général, qui était gouverneur de Brissac, avait été appelé au secours de notre armée de Flandre ; il était arrivé fort à propos le 17 août, et sa cavalerie se conduisit très bien en cette occasion. Il se rendit ensuite à Calais et traversa le Boulonnais pour rentrer en France; il arriva à Yvrench le 21 septembre et sa cavalerie logea aux environs de ce village. Le 23, il logea à Cramont et aux environs avec cent chevaux. Le même jour, son infanterie logea à Saint-Riquier. Le 24, d'Erlach logea à Berneuil avec sa compagnie et ses gardes ; le même jour, son infanterie, commandée par son neveu, aussi nommé d'Erlach, quitta Saint-Riquier pour aller loger à Pernois, quoiqu'il y eût un garde de M. d'Elbeuf dans ce village.

L'infanterie du général, en quittant Saint-Riquier pour aller loger à Pernois, passa par la rue de la Vigne à Domart ; nous redoutions qu'ils ne logeassent ici, mais, quand nous les vîmes continuer leur route, notre crainte se changea en joie. Le lendemain de

1. Jean-Louis d'Erlach, né à Berne en 1595, servit la France avec le plus grand dévouement ; pourvu du bâton de maréchal le 23 janvier 1650, il mourut trois jours plus tard à Brisach.

leur arrivée à Pernois, où il y avait un garde de M. d'Elbeuf, un officier entra dans le château en promettant qu'il ne serait fait aucun dommage ; douze soldats le suivirent et, après s'être saisis de la porte, ils y placèrent un corps de garde.

Le samedi 26, les bagages de l'armée, qui avaient rôdé dans tout le Ponthieu, revinrent à Longpré-les-Corps-Saints.

Le même jour, cinq compagnies de cavalerie venant de Berneuil arrivèrent à Domart pour y loger ; elles firent halte en bas du bourg, près de la rivière. Dix cavaliers entrèrent dans le bourg pour s'assurer qu'il y avait du fourrage ; ils fouillèrent toutes les granges et n'en trouvèrent point ; ils en informèrent leurs compagnons et retournèrent tous à Berneuil. Le général d'Erlach leur donna un autre ordre.

Le même jour, M. le maréchal de Grammont, venant de notre armée de Flandre, arriva à Doullens avec quatre mille hommes.

Le même jour, le général d'Erlach quitta Berneuil pour se rendre à la cour, où il avait été mandé ; il laissa sa cavalerie à Flesselles sous le commandement de M. de Rasilly [1], son lieutenant. Trois compagnies de cavalerie logèrent à Canaples.

Le dimanche 27, l'infanterie qui était logée à Pernois fit le trictrac dans les bois de Berteaucourt ; elle enleva tous les bestiaux qui s'y étaient réfugiés et dépouilla les hommes et les femmes qu'elle put rencontrer.

Le lundi, la compagnie du général d'Erlach quitta Berneuil.

Le mercredi 30 septembre, le colonel d'Erlach, qui

1. Charles, marquis de Rasilly, fut nommé maréchal de camp le 9 juillet 1646, et mourut le 26 février 1651.

commandait l'infanterie logée à Pernois, envoya un de ses soldats à Domart porteur d'un ordre taxant notre bourg à quatre cents livres de pain par jour, cent cinquante livres de viande, trois cents pots de bière, quatre moutons, deux sacs d'avoine et deux cents livres d'argent une fois payées pour éviter le logement de trois régiments. Aussitôt que cet ordre fut reçu, trois de nos hommes allèrent trouver le colonel à Pernois ; tout ce qu'ils en purent obtenir fut qu'il fallait s'exécuter ou loger trois régiments jusqu'à nouvel ordre. Le jeudi 1er octobre, le colonel d'Erlach envoya soixante mousquetaires à Domart pour bloquer notre château ; ils arrivèrent à trois heures de l'après-midi. Le lendemain, cet officier envoya encore à Domart quatre-vingts mousquetaires. Dès qu'on les aperçut sur le chemin de Pernois, on sonna le tocsin et on battit le tambour ; chacun se mit en armes dans le château. A leur arrivée, les nouveaux assiégeants placèrent quatre corps de garde, savoir : le premier dans la maison du feu curé avec une sentinelle près de la muraille ; le second, près de la porte ; le troisième, à l'embouchure de la porte du Val, et le quatrième à la porte de haut du château avec sentinelle près du pont-levis ; ils ne laissèrent plus entrer ni sortir personne. Les officiers nous menaçaient de nous piller et de nous faire mourir de faim. Quand ces corps de garde furent placés, les autres soldats allumèrent du feu sur le marché ; ils brûlèrent les portes des maisons situées autour du marché, les fenêtres, les planches et les meubles ; les officiers prenaient même part à cette triste besogne, en nous disant qu'ils avaient reçu l'ordre de brûler ainsi chaque jour quatre des plus belles maisons de Domart.

Dans la nuit du vendredi au samedi, soixante-dix mousquetaires de ceux qui étaient logés à Pernois passèrent ici par la rue de la Vigne ; ils revenaient de Bussus et emmenaient avec eux Florimond Carette et un autre homme parce que ce village n'avait pu payer la contribution à laquelle il avait été taxé ; ces deux prisonniers étaient menottés et liés ensemble.

Le samedi 3 octobre, un capitaine ayant recueilli dans les jardins une grande quantité de bottes de chanvre les brûla sur le marché ; on voyait le feu du château et on entendait craquer les grains de chènevis ; cela faisait pitié. Cet officier boute-feu nous dit qu'il brûlerait le bourg entier à petit feu, car autrement il serait réprimandé par le colonel d'Erlach.

Le dimanche, le même capitaine quitta Domart à dix heures du matin avec vingt-cinq mousquetaires ; il alla attaquer le fort de Franqueville, mais les assiégés se défendirent courageusement ; à la suite de plusieurs assauts infructueux, le capitaine s'approcha de l'un des créneaux, qui étaient fort bas, et tira sur un paysan, qu'il blessa grièvement, mais celui-ci n'en mourut point.

Le même jour, la messe fut dite en plein air au milieu du château, parce que nous ne pouvions point nous rendre dans l'église Saint-Georges à cause du siège.

Le même jour, ceux de Domart composèrent avec le colonel d'Erlach.

Le lundi 5, d'Erlach quitta Pernois avec toute son infanterie pour aller loger à Gorenflos et à Franqueville. Ces soldats passèrent par la rue de la Vigne à Domart. Le colonel s'arrêta à la porte de haut du château ; on baissa le pont-levis et il entra avec un

capitaine anglais ; nous n'avions aucune crainte, car notre composition était signée. Il était midi quand l'infanterie passa dans notre bourg ; deux corps de garde restèrent aux deux portes du château tant que notre contribution fut entièrement payée.

Dans la nuit du 5 au 6 octobre, trois régiments de l'armée du maréchal de Rantzau logèrent à l'Étoile et aux environs ; ils pillèrent la maison de M. de l'Étoile.

Notre armée de Flandre, conduite par M. de Villequier, gouverneur de la Bassée, rentra en France ; elle arriva à Pas en Artois le 7 octobre.

Le 8, l'infanterie du colonel d'Erlach, qui était logée à Gorenflos, quitta ce village pour aller loger à Maison-Roland.

Le samedi 11, le colonel d'Erlach quitta Franqueville avec ses trois régiments d'infanterie ; il fit mettre le feu au fort de ce village ; tout ce qu'il contenait fut brûlé. Toute cette infanterie traversa Domart ; elle arriva par la Prée et monta par le marché aux chevaux ; elle prit la direction de Saint-Ouen ; il était dix heures du matin. Dans la matinée de ce jour, le colonel d'Erlach vint à la porte de haut de notre château et nous dit : « Je vais quitter ces quartiers et viens vous dire adieu, car je ne reviendrai plus jamais dans ces pays ; mais, si j'y revenais, vous m'ouvririez votre château, n'est-ce pas ? Je ne vous ai pas fait de tort, car je n'ai pas suivi les ordres du Roi, comme j'aurais dû le faire. Je vous ai épargné en cela. — Oui, oui, Monsieur, lui répondit-on, quand vous reviendrez, on vous ouvrira la porte, ainsi qu'à votre régiment. — Bien, dit-il ; adieu, Messieurs. »

Le même jour, à midi, les fantassins de Maison-

Roland quittèrent ce village et passèrent par Gorenflos ; ils prirent aussi le chemin de Saint-Ouen.

Un capitaine d'infanterie du régiment de Persan, nommé la Garite, eut la tête tranchée à Amiens.

Le samedi 17 octobre, les bagages de l'armée, qui avaient rôdé dans tout le Ponthieu et causé de grands ravages en divers lieux, se partagèrent en deux parties, dont l'une entra dans Amiens et l'autre dans Abbeville ; on arrêta un officier pour avoir levé des contributions sur plusieurs villages, et, le 19, on lui coupa la tête à Amiens.

Le jeudi 22, on publia à son de trompe à Abbeville que les habitants des villages où avait logé ledit attirail allassent se plaindre des exactions qu'auraient pu laisser commettre le sieur de Beauregard et le chevalier d'Escars, qui conduisaient cet attirail.

Le même jour, les bagages logés à Amiens quittèrent cette ville pour aller loger à Conteville ; ceux d'Abbeville allèrent loger à Fransu et à Gorenflos. L'avant-veille, on avait construit un pont à Auxi-le-Château.

Le même jour, notre armée arriva à Blangy en Artois.

Le dimanche 25, quelques bagages arrivèrent à Beaumetz ; ils délogèrent le lendemain.

Le vendredi 30, il arriva à Saint-Hilaire une compagnie de gens d'armes de M. le Prince ; ils se firent traiter à discrétion. Ils délogèrent le 9 novembre et passèrent ici en suivant la cavée, le long des murailles du château, ce qui nous causa une grande frayeur.

Le jour des Trépassés, 2 novembre, deux compagnies de gens d'armes de S. A. R. arrivèrent à Ribeaucourt pour y loger ; l'une de ces deux compagnies

venait de Lanches ; l'autre avait passé par ici, ce qui avait alarmé tout le monde à Domart.

Un parti de cent cinq cavaliers volontaires ennemis s'était formé sur les frontières de l'Artois et de la Picardie ; ces soldats s'étaient rendus odieux aux yeux des paysans par leurs vols et leurs pillages journaliers ; ils enlevèrent même plusieurs cavaliers et plusieurs fantassins de notre armée, alors à Blangy en Artois. Le succès enhardissant ces volontaires, ils formèrent le projet d'enlever un quartier de notre armée. A cet effet, ils logeaient tantôt dans un village, tantôt dans un autre, souvent dans les bois, où ils se faisaient apporter à manger. Voici comment fut prise cette bande, qui se rendit coupable de mille forfaits. Une compagnie de fusiliers à cheval de notre armée obtint l'autorisation de s'absenter du camp pour une journée afin d'aller picorer aux environs de Blangy. Au bout de quatre jours, ces soldats n'étaient point encore rentrés ; n'en ayant reçu aucune nouvelle, M. de Villequier monta à cheval, prit avec lui quatre compagnies du régiment de Persan et partit à la recherche des fusiliers avec l'intention de les ramener au camp et de les châtier. Lorsqu'il les eut rencontrés, ils lui apprirent qu'un grand nombre de volontaires ennemis étaient cachés dans un bois voisin. A ce récit, la colère de M. de Villequier tomba ; il forma alors le projet d'attaquer les volontaires ennemis. Il plaça ses fantassins à double rang, en haie, près d'un vallon où devaient nécessairement passer les ennemis et donna l'ordre à sa cavalerie d'entourer le bois ; après une charge en flanc, dans laquelle les volontaires espagnols tinrent courageusement tête aux nôtres et leur en tuèrent cinq ou six, les ennemis furent entièrement

défaits; quarante-deux d'entre eux furent tués sur place et les autres faits prisonniers; on les conduisit à Hesdin, où on les dépouilla complètement; on ne leur laissa même point leur chemise. Dans ce combat, M. de Villequier tua deux ennemis de sa main.

Le dimanche 8 novembre, une compagnie de gens d'armes de S. A. R. se rendant à Saint-Léger passa par la Madeleine à Domart, ce qui nous occasionna une grande frayeur.

Notre armée de Flandre quitta Blangy le 10 novembre pour aller camper à Auxi-le-Château.

Le 11 novembre, le régiment de cavalerie de Mazarin avec son régiment d'infanterie et le régiment de Persan arrivèrent à Berneuil pour y loger; ils étaient commandés par M. du Plessis-Bellière, gouverneur de la Bassée. Notre franche fête de saint Martin n'eut point lieu. Ces soldats délogèrent le samedi 14. Deux heures après leur départ, il arriva un régiment d'Écossais et le régiment des carabins d'Arnauld, maréchal de camp et frère de Mme de Heucourt. Les Écossais délogèrent le 16 et les carabins le 18.

Le samedi 14, passage à Domart d'un régiment de cavalerie venant de Maison-Ponthieu.

Le 15, passage à Domart d'un régiment de cavalerie qui avait logé à Ergnies, où il causa de grands dégâts.

Le 16, une compagnie de gens de chevaux arriva à Vauchelles; le 18, un régiment de cravates arriva dans ce village.

Le 18, le régiment d'infanterie de Conty passa à Domart pour aller loger à Saint-Ouen et à Béthencourt.

Le 19, le régiment de Bris logea à Fransu; le lendemain, il quitta ce village et pilla en passant Saint-

Ouen et une rue à Vignacourt; il se rendit ensuite à Corbie, puis à Amiens.

Le 21, logement de cinq cents fantassins à Bernaville; ils délogèrent le lundi 23 dans la matinée. A midi, quatre cents cavaliers arrivèrent dans ce village, où ils logèrent une nuit. Ils venaient de Vauchelles et de Surcamps; ils passèrent par Domart et par Lanches; dans ce dernier village, ils enlevèrent un troupeau entier de moutons.

Le 25 novembre, passage à Flixecourt de deux régiments de cavalerie.

Le même jour, un régiment de Polonais logea à Ailly-le-Haut-Clocher; une partie de ce régiment quitta Ailly le lendemain et passa par Flixecourt; le reste délogea le 27 et suivit le même chemin.

Le 26, le régiment de Rantzau passa par l'Étoile.

Le 27, logement à Montrelet de cinq compagnies du régiment de cavalerie de Fabry; ce régiment, qui faisait d'abord partie de l'armée de d'Erlach, fit ensuite partie de celle de Rantzau après la bataille de Lens du 20 août. L'armée de Rantzau rentra la dernière en France pour y prendre ses quartiers d'hiver, et le régiment de Fabry formait l'arrière-garde.

Le 27 novembre, le régiment de cavalerie de Gamaches passa par Flixecourt.

Le 30, le régiment de Conty passa par Flixecourt.

Le samedi 5 décembre, les cinq compagnies de gens de chevaux du régiment de Fabry, logées à Montrelet, quittèrent ce village, passèrent près de Berneuil et descendirent à Saint-Hilaire, où logèrent deux compagnies d'entre elles; les trois autres passèrent près de la chapelle de la Madeleine, dans le bas de Domart, et allèrent loger à Saint-Léger; le lundi 7 décembre,

ces trois compagnies retournèrent à Saint-Hilaire pour y prendre les deux autres compagnies afin d'aller loger à Bernaville, où elles se firent traiter à discrétion jusqu'au 10, jour de leur départ.

Le 20 décembre, il nous vint un ordre pour aller monter de nouveau la garde à Frohen [1].

Le 22 décembre, M. du Bois-Damour envoya un ordre à Domart, daté du 14 novembre, nous obligeant à subvenir à la subsistance de cinq cavaliers de la garnison de Doullens, à raison de six sous par jour pour chacun d'eux depuis le 14 novembre.

Le 29, le régiment de Rantzau, venant de Dunkerque, arriva à Abbeville ; il en repartit le 1er janvier pour entrer dans Amiens, mais l'échevinage de cette ville refusa de les recevoir. Ce régiment vint loger le 3 janvier à Berteaucourt et à Fienvillers, qu'il quitta le lendemain pour retourner à Amiens, où il entra.

Un assez grand nombre de gens de guerre tenaient garnison aux environs de Paris ; craignant d'être affamés par cette soldatesque, les Parisiens supplièrent la Reine d'envoyer ces troupes dans un rayon de plus de vingt lieues aux environs de la capitale ; ils ajoutèrent que, s'il n'était point fait droit à leur demande, ils sortiraient à cent mille de Paris et tailleraient ces soldats en pièces. Cela se passait le 29 décembre. La Reine donna l'ordre d'éloigner ces troupes à vingt lieues de Paris.

Le printemps de l'année 1648 fut mauvais et pluvieux jusqu'à la mi-mai ; on eut alors quinze jours d'assez beau temps ; mais, le 31 mai, il commença à

1. Commune du canton de Bernaville, arr. de Doullens.

pleuvoir jusqu'au mois de septembre sans discontinuer ; dans le mois d'août, il n'y eut pas quatre jours de beau temps, aussi les blés germèrent.

La moisson terminée, la pluie recommença et dura jusqu'à la Toussaint. La terre, battue comme l'aire d'une grange, était couverte d'une nappe d'eau, de sorte que les semailles ne purent se faire en temps ; on semait encore des blés huit jours après la saint Martin ; au mois de janvier, ils n'étaient point encore levés. Il commença à geler le 1er février 1649 jusqu'au 1er mars ; à la fin de mars, il neigea sans interruption pendant neuf jours. Quand la neige eut disparu, on aperçut la pointe des blés sortant de terre. Le 6 avril, il commença à geler très fort, puis il tomba de la pluie jusqu'au mois de mai ; pendant cinq jours, la pluie cessa, mais elle recommença de plus belle. Le 26 et le 27 juillet, il se produisit un brouillard épais et puant, qui gâta les blés.

1649

Le 5 janvier, le Roi fut enlevé de Paris pendant la nuit [1] et on le conduisit à Saint-Germain ; il ne rentra dans la capitale que le 18 août.

Le jeudi 7 janvier, le régiment du chevalier de Monteclair, gouverneur de Doullens, sortit de cette ville.

Le dimanche 10 janvier, le curé de Domart lut au prône un ordre de M. de Monteclair, daté de la veille, portant que l'on eût à tuer et à assommer les pertur-

1. Dans la nuit du 5 au 6 janvier ; Montglat dit à trois heures ; dans le journal de Dubuisson-Aubenay, on lit à cinq heures.

bateurs du repos public, qu'ils fussent ou non de son régiment.

Le mardi 12, on sortit de Doullens sept pièces de canon que l'on conduisit à Amiens.

Le 13, logement à Saint-Léger du régiment de Ravenel, venant d'Hesdin ; il y avait environ deux cents chevaux. Ce régiment délogea le lendemain matin et prit sa route vers Amiens.

Dans la nuit du 13 au 14, un carrosse arriva à Amiens, traversa la ville et entra dans la citadelle sans que l'on pût savoir quelles étaient les personnes qui se trouvaient dedans. La nuit suivante, deux autres carrosses entrèrent de la même manière dans la citadelle d'Amiens.

M. l'Intendant arriva dans la nuit du 22 janvier à Amiens pour s'entendre avec l'échevinage sur le parti à prendre.

Le samedi 23 janvier, une compagnie du régiment de Ravenel logea à Fransu ; une autre compagnie du même régiment logea à Bussus, et une troisième à Long. Elles quittèrent ces villages le 2 février.

Le 24, quatre-vingt-six Parisiens furent faits prisonniers ; on les dépouilla et on les conduisit tout nus à Saint-Germain, où se trouvait le Roi.

Le 28, M. de Comeny (?) se jeta dans Paris.

Le 29 janvier, M. le Prince surprit Saint-Denis, où le Roi avait mis une garnison de cinq mille hommes. M. le Prince y entra avec six mille hommes, et, comme cette ville ne contenait que six cents maisons, les cavaliers les abattirent pour en faire des écuries ; ils chassèrent les bourgeois et violèrent les femmes, les filles et les religieuses.

Le Parlement avait placé une garnison de cinq

cents hommes au bourg de Charenton afin de protéger les vivres qui arrivaient à Paris par la Seine. Cette garnison fut surprise par les gens de la Reine et taillée en pièces à l'exception de quatre-vingts prisonniers, qui furent dépouillés et conduits tout nus à Saint-Germain.

Le vendredi 12 février, il y eut une rude bataille entre les Parisiens et les gens de la Reine [1]. M. de Châtillon y fut tué.

Le samedi 20, la maison de Mazarin fut pillée; on dressa l'inventaire de tous ses meubles [2].

Le 22, prières de quarante heures dans Amiens pour la paix.

Le 28 février, un sergent assigna le curé, le maïeur et les échevins de Domart à comparaître le 5 mars devant le bailli d'Amiens pour faire connaître les plaintes des habitants de ce bourg depuis le commenment de la guerre. Tous les curés de l'évêché d'Amiens avaient reçu une assignation semblable. S'étant présentés au jour dit, ils furent ajournés au 15 mars. Trois députés avaient été chargés pour la Picardie de recevoir les plaintes des villes et des villages de cette province : l'évêque d'Amiens pour le clergé, M. de Wailly pour la noblesse et M. Jumel pour le tiers état.

Le lundi 1er mars, on tira six volées de canon à Doullens pour avertir les pays environnants qu'une armée ennemie de dix mille hommes se trouvait aux environs d'Arras ; ces coups de canon causèrent une grande frayeur ici et aux alentours, parce qu'on crai-

1. C'est la bataille de Charenton, qui eut lieu le 8 février.
2. Ils furent mis à l'encan.

gnait que les ennemis ne vinssent ravager les villages de la frontière. On a appris depuis que c'était l'archiduc Léopold qui se rendait à Cambrai avec une armée de douze mille hommes.

Le 12 mars, des pourparlers sont engagés entre la Reine régente et messieurs du Parlement, mais on ne put s'entendre pour la paix.

Le même jour, il nous arriva un ordre de Doullens pour que nous ayons à fournir six hommes pour la garde de cette ville ; nous obtînmes de n'en livrer que quatre ; on leur donna à chacun dix sous par jour, et, pour cela, on fit assiette à raison de seize deniers à la la livre.

Le 15 mars, réunion à Amiens des députés des trois ordres pour recevoir les plaintes et doléances des habitants de Domart et autres lieux.

M. le comte de Lannoy, gouverneur de Montreuil, étant tombé malade à Paris, y mourut le 15 mars ; aussitôt, messieurs du Parlement envoyèrent à Montreuil M. le comte d'Harcourt, fils de M. d'Elbeuf, qui se saisit de la citadelle le 18 mars.

Le 19 mars, l'archiduc Léopold entra en France avec son armée et campa dans la vallée de Soissons ; ses soldats ne causèrent aucun tort aux paysans, vivant au contraire en bons termes avec eux. On disait ici que cette armée devait prêter son concours à messieurs du Parlement. Cependant, il n'en était rien, car elle quitta les environs de Soissons le jour de Quasimodo, 11 avril, et arriva devant Ypres le 14 [1]. Le gouver-

1. L'archiduc avait envoyé le marquis Sfondrato investir Ypres le 11 avril ; le gouverneur qui, comme à Courtrai, guerroyait alors au dehors, ne put rentrer dans la place, qui fut, du reste, vigoureusement défendue pendant un mois par Beaujeu. Le 2

neur de cette place, M. de Paluau, était alors absent; il n'y avait que son lieutenant, M. de Beaujeu [1]. L'archiduc s'empara d'Ypres, mais il y perdit un grand nombre de fantassins. Après cette petite conquête, le général ennemi envoya ses troupes en garnison dans plusieurs villes de Flandre; il s'était fait ce raisonnement : « L'armée française est formée pour attaquer quelque place en Flandre; je vais mettre mes soldats dans les villes les plus importantes, pour deux raisons, l'une pour les rafraîchir, l'autre pour fortifier la ville. Quand les Français attaqueront une place, je mettrai tout mon monde sur pied. » C'est ce qui eut lieu. En effet, à la nouvelle de l'arrivée de l'armée française devant Cambrai, l'archiduc Léopold rassembla ses soldats et forma un corps d'armée avec lequel il alla camper à Bouchain.

Le 29 mars, logement de gens de chevaux à Coulonvillers.

Le même jour, les soldats suisses, allemands et français, venant de Dunkerque, Gravelines et Ypres, logèrent à Fransu et à Houdencourt; il se rendirent ensuite aux environs d'Amiens; quelques-uns d'entre eux logèrent à Flesselles.

Le lundi 29 mars, de nouveaux pourparlers eurent lieu entre la Reine régente et messieurs du Parlement.

Le jour du vendredi saint, 2 avril, cinquante cava-

mai, Mazarin écrivait à l'abbé de la Rivière que le comte de Beaujeu avait fait une sortie dans laquelle il avait pris vingt-quatre officiers, tué quatre cents hommes et blessé six cents autres et qu'il était demeuré longtemps maître de la tranchée. Ypres ne se rendit que le 10 mai.

1. Claude-Paul de Beaujeu de Villiers, comte de Beaujeu, lieutenant de roi, nommé maréchal de camp en 1649, lieutenant général en 1652, fut tué au siège d'Arras en 1654.

liers du quartier de Flesselles arrivèrent à Bernaville, et se saisirent du fort, où ils logèrent.

Le 4 avril, logement de cavaliers à Toutencourt [1] et à Rubempré [2]; ils en délogèrent le 6 pour aller à Ailly-le-Haut-Clocher.

Le 21 avril, le régiment de Chappes, gens de chevaux, passa par le chemin des postes et alla loger près de Saint-Riquier; il revenait des environs de Paris.

Le même jour, logement d'un régiment de gens de chevaux à Saint-Ouen et à Béthencourt.

Le dimanche 25 avril, arrivée à l'Étoile du régiment de Chimetière (?), qui en délogea le 29 pour aller à Pernois. Le vendredi 30, il alla loger à Berteaucourt, et, le lendemain, il se rendit à l'ordre à Péronne auprès du gouverneur de cette ville, M. d'Hocquincourt. Le dimanche 2 mai, ce régiment logea à Buigny-l'Abbé et, le lendemain, à la Vicogne [3]. Une vingtaine de ces cavaliers passèrent par la ferme du Plouy-lès-Domart et dépouillèrent ceux qu'ils y rencontrèrent; cela causa une rude alarme à Domart.

Le lundi 3, arrivée de six cents chevaux à Beauquesne. Le lendemain, toute notre armée, que M. d'Hocquincourt conduisait en Artois, passa à Doullens et aux environs; on tira huit pièces de canon. Toutes ces troupes et les bagages firent halte sur le mont de Beaurepaire [4].

Le 9 mai, reddition d'Ypres [5].

1. Commune du canton d'Acheux, arr. de Doullens.
2. Commune du canton de Villers-Bocage, arr. d'Amiens.
3. Commune du canton de Domart.
4. Annexe de Doullens.
5. On a vu plus haut que cette ville se rendit le 10 mai; le comte de Beaujeu avait demandé à parlementer le 8; il avait été blessé.

Le lundi 10, logement à Saint-Riquier du régiment de Conty.

Le même jour, logement à Ailly-le-Haut-Clocher de trois compagnies du régiment de Ravenel; le 12, elles allèrent loger à Ailliel et à Famechon, le 13 à Saint-Léger, à Berteaucourt et à Bouchon.

Le même jour, lundi 10, le colonel de Ravenel logea à Bernaville, où il resta jusqu'au 15; il alla ensuite à Hiermont. Ce colonel frappa une contribution sur plusieurs villages. Le 13, un cavalier arriva à Domart avec un ordre du gouverneur de Doullens nous taxant à douze setiers d'avoine. Le lendemain, ceux de Saint-Léger arrivèrent ici avec un ordre de leur colonel nous frappant d'une contribution et nous menaçant de pillage en cas de refus de notre part; mais ils repartirent quand on leur eut dit qu'il y avait un autre ordre.

Le 11, M. d'Hocquincourt quitta l'armée de Flandre et retourna dans sa ville de Péronne.

Le 13, notre armée de Flandre, à présent conduite par M. de Villequier, arriva à Quierzy [1].

Le 16 mai, Bernaville fut surpris de grand matin par six cents hommes de chevaux qui délogèrent le 19.

Logement à Canaples et à Fieffes le 17 mai.

Le 18, logement à Pernois et à Berteaucourt.

Le même jour, logement à Berneuil par cinq compagnies de gens de chevaux du régiment de Saint-Simon. Trois hommes de ce village furent blessés; l'un d'eux mourut le troisième jour, un autre eut les deux mains percées et le troisième reçut une balle dans l'épaule.

1. Commune du canton de Coucy-le-Château, arr. de Laon (Aisne).

Le même jour, deux compagnies de Suisses du régiment de Rool, venant d'Ypres, logèrent à Ergnies. Ces soldats dirent que M. de Beaujeu, lieutenant de M. de Paluau, se conduisit fort bien dans la défense de cette place.

Le 19, logement à Berneuil de six compagnies de gens de chevaux du régiment de Bumbac, qui pillèrent les carrières de Lanches.

Le même jour, logement à Franqueville de trois compagnies de Suisses du régiment de Rool venant d'Ypres; elles délogèrent le lendemain.

Le 21 mai, logement à Domart du régiment de Chimetière; ce régiment de cavalerie avait été vendu au sieur de Chimetière par le colonet Stref. Sur les neuf heures du matin, on aperçut huit cavaliers sur le chemin de Pernois; ils entrèrent dans le bourg par la rue du Val; aussitôt, on braqua huit fusils sur eux; ils s'arrêtèrent et crièrent qu'ils étaient porteurs d'un ordre pour loger à Domart; on demanda à voir leur ordre, qui fut apporté par un seul cavalier, les autres ayant dû rester en arrière sur notre injonction. Cet ordre était signé d'Auterive. Ces soldats avaient tué deux hommes à la Haye.

Le 21 mai, logement à Berteaucourt des régiments de Conty et de Persan; ils délogèrent le lendemain, jour de la Pentecôte.

Le même jour, logement à Bernaville.

L'armée que conduisait M. de Villequier, après être entrée en Artois, revint en France et campa à Albert et aux environs le 24 mai.

Le 28 mai, incendie du château d'Heilly.

Le même jour, l'armée de M. le comte d'Harcourt arriva près d'Amiens.

Le 1er juin, le prince de Galles, fils du feu roi d'Angleterre, passa à Abbeville; il se rendait à la cour de France; il laissa ses gardes à Longpré-les-Corps-Saints.

Le 3 juin, l'armée du comte d'Harcourt traversa Amiens et vint camper près de Talmas.

Le même jour, le régiment de la Vilette — environ huit cents chevaux — logea à Naours. Le 4 juin, à minuit, ces cavaliers allèrent piller le village de Saint-Léger; ils entrèrent dans la basse-cour de M. de Quillem (?) qu'ils mirent au pillage.

Le dimanche 6 juin, défaite des habitants de Fienvillers.

Le même jour, le régiment de cavalerie de Rantzau, venant du Boulonnais, arriva à Franqueville pour y loger; il ne restait plus personne dans ce village, aussi les soldats n'y trouvèrent pas de vivres. Quelques officiers dirent qu'ils quitteraient les armes. Les soldats fauchèrent les blés de Franqueville et même de Domart. Ils allèrent à l'ordre à Albert et demandèrent à M. de Villequier de les envoyer loger à Domart. M. de Baisieux, grand ami de M. de Villequier, était alors en visite chez ce dernier; il le supplia de ne point les envoyer à Domart; leur demande fut rejetée. Le 8 juin, au point du jour, quelques cavaliers du régiment de Rantzau mirent le feu à la basse-cour de Domqueur.

Le 8 juin, de grand matin, quelques soldats du régiment de la Vilette logé à Naours allèrent attaquer Bernaville. Le lendemain, ce régiment alla loger à Pernois et à Berteaucourt, où il demeura jusqu'au 18 pour aller loger ensuite à Fieffes.

Le mercredi 9 juin, les soldats du régiment de

Rantzau quittèrent Franqueville et allèrent à Saint-Ouen et à Bettencourt, où ils restèrent jusqu'au 11; ils allèrent ensuite à Bourdon et à Yzeux.

Le lundi 14, le régiment de la Vilette, qui était logé à Pernois, à Berteaucourt et à Saint-Léger, quitta ses quartiers et se dirigea vers Corbie ; les pauvres paysans se réjouirent de ce départ, mais leur joie fut de courte durée, car, vers le soir, les soldats revenaient dans les maisons qu'ils avaient quittées le matin ; ils délogèrent le 18 pour aller à Canaples. En passant à Vignacourt le 14, ces soldats pillèrent une rue de ce village et tuèrent plusieurs paysans.

Le 15 juin, pillage de Frohen; les bestiaux furent pris et plusieurs habitants tués.

Le même jour, le régiment de Rantzau, qui avait logé successivement à Franqueville, à Saint-Ouen, à Bettencourt, à Bourdon, à Yzeux et à Rubempré, arriva à Saint-Léger; pendant leur séjour dans ce dernier village, les cavaliers faisaient paître leurs chevaux sur le terroir de Domart, de sorte que tous les blés de ce côté ont été perdus. Ce régiment délogea le 18 pour aller à l'Étoile.

Le 16 juin, arrivée du Roi à Amiens [1]; il quitta cette ville le samedi 3 juillet à cinq heures du soir, pour éviter l'ardeur du soleil, car il fit très chaud ce jour-là. Il se rendait à Mondidier, et il était accom-

1. Le dimanche 13 juin, Mazarin écrivait de Compiègne au prince de Condé que le Roi et la Reine mère devaient se rendre à Amiens le mardi suivant (15 juin), et il ajoutait : « J'ay proposé à S. A. R. d'aller faire un tour à Arras, où je fais estat de l'accompagner. Ce petit voyage me semblait nécessaire pour essayer de donner quelque satisfaction aux officiers et de mettre toutes choses en train. » (*Lettres*, ... III, 348.)

pagné du duc d'Anjou, son frère, de la Reine mère et du cardinal Mazarin [1].

Le vendredi 18, le régiment de cavalerie de M. de la Ferté-Imbault passa par Domart ; on lui donna un guide pour le conduire à Fieffes, où il allait loger.

Le même jour, arrivée du cardinal Mazarin à Amiens.

Le régiment de cavalerie de Sirot logé à Rubempré quitta ce village le 22 juin, passa par Berteaucourt et arriva à Domart pour y loger. A son approche, on sonna le tocsin et chacun se mit sur ses gardes. Les fourriers étant entrés les premiers demandèrent à parler au lieutenant pour lui faire voir l'ordre du Roi portant qu'ils devaient loger ici ; on leur répondit que les logis étaient à eux et qu'ils pouvaient en disposer. Le gros du régiment arriva sur ces entrefaites ; les soldats se logèrent dans les maisons du bourg, qui étaient vides, puis ils fauchèrent et scièrent les blés, les orges et les mars qui se trouvaient dans les enclos et dans les jardins ; ils causèrent de grands dommages ; ils démolirent même plusieurs maisons. Ils délogèrent le lendemain à dix heures du matin.

Quatre heures après que le régiment de Sirot fut arrivé à Domart, on aperçut sur le chemin de Berteaucourt un autre régiment bien plus nombreux ; on craignait ici qu'il ne vînt loger avec le régiment que nous avions déjà, mais il ne fit que passer par le bas du bourg. C'était le régiment de Ravenel qui alla loger à Saint-Hilaire et à Lanches, où il ne trouva aucun habitant, car tous s'étaient réfugiés dans les

1. Le Roi logea chez le sieur Lempereur, conseiller en l'élection, et la Reine, chez M. de Romanet, qui avait reçu le Roi deux ans auparavant.

bois. Ces soldats se montrèrent doux envers les paysans, mais ils scièrent les blés pour les donner à leurs chevaux. Ils délogèrent le lendemain à dix heures du matin.

Le 24 juin, décampement de l'armée du Roi commandée par M. de Villequier et de l'armée de M. le comte d'Harcourt.

Le 25 juin, siège de Cambrai [1], levé le 5 juillet.

Le samedi 17 juillet, logement du régiment de Gamaches à Fieffes, du régiment de M. le grand Maître à Talmas et du régiment de Monteclair à Berteaucourt; le 19, ce dernier régiment alla surprendre le village d'Ailly et s'empara du fort.

Le 20 juillet, logement de punition à Ailly-le-Haut-Clocher par le régiment de Monteclair, qui y demeura jusqu'au 27 pour aller loger à Long.

Le 25 juillet, de très grand matin, quarante cavaliers du régiment de M. le grand Maître logé à Talmas, arrivèrent à Long pour surprendre ce village, mais les habitants les attendirent à leurs barrières et les empêchèrent d'entrer. A deux heures de l'après-midi, le gros du régiment arriva devant Long pour secourir son avant-garde, qui était restée arrêtée aux haies du village. Je vis mon fils Nicolas entrer en bon ordre dans le village de l'Étoile.

Défaite du régiment de cavalerie de Hautver à Behen par des paysans de plusieurs villages, qui se ruèrent sur ces cavaliers, les taillèrent en pièces et en noyèrent une centaine.

Le jeudi 29 juillet, tous les régiments de cavalerie logés aux environs de Domart quittèrent leurs quar-

1. V. pour les détails de ce siège, les mémoires de Guy Joly, de Mme de Motteville et de Montglat.

tiers pour se rendre à Auxi-le-Château, où avait été fixé le lieu du rendez-vous du camp volant de M. le Vidame [1]; tous les soldats qui se trouvaient entre les deux rivières arrivèrent le même jour à Auxi, où M. le Vidame les rejoignit le 31.

Le 8 août, l'armée du Roi, conduite par M. le comte d'Harcourt et M. de Villequier, défit près de Douai le duc Charles de Lorraine, qui perdit quatre pièces de canon.

Le 10 août, logement à Berteaucourt d'un régiment d'infanterie, qui délogea le lendemain et passa par la rue de la Vigne à Domart et par le chemin de la forêt pour se rendre à Auxi.

Le 11 août, le camp volant du Vidame quitta Auxi; les bagages de ce camp passèrent par le bout de bas de Domart et allèrent à Argœuvres, où ils demeurèrent jusqu'au 30 août.

Le 18 août, le Roi rentra à Paris [2].

Le 28 août, M. de la Meilleraye, fils de M. le grand Maître [3], arriva à Doullens, où on tira huit volées de canon; il était malade, et revenait de notre grande armée de Flandre, qui se trouvait alors à Gand. Il ne fit que passer à Doullens; à son arrivée à Amiens le même jour, on tira dix volées de canon.

1. On se rappelle que le vidame d'Amiens était alors Henri-Louis d'Albert d'Ailly, duc de Chaulnes après la mort de son père.

2. La cour était partie le 30 avril de Saint-Germain pour Compiègne, où elle arriva le 3 mai.

3. Armand-Charles de la Porte, duc de la Meilleraye, fils unique du maréchal de la Meilleraye et de Marie Ruzé d'Effiat, morte à vingt ans d'une fausse couche (22 avril 1633). Le duc de la Meilleraye épousa le 28 février 1661 Hortense Mancini, et prit, à partir de cette époque, le nom et les armes de Mazarin; il mourut le 9 novembre 1713 à l'âge de 82 ans.

Les bagages du camp volant du Vidame, qui étaient logés à Argœuvres[1] depuis le 11 août, quittèrent ce village le 30 suivant pour aller à Longuevillette.

Le 12 septembre, le camp volant du Vidame arriva à Pas en Artois, où il campa jusqu'au 15; il se rendit successivement à Guise, puis dans la vallée de Contay et aux environs de Corbie, où il demeura du 26 septembre au 5 octobre.

Le 28 septembre, des soldats ennemis s'étant cachés dans des chars sous des fagots essayèrent de surprendre Lens.

Le 5 octobre, logement du régiment de Monteclair à Bourdon et à Yzeux.

Le même jour, logement du régiment de la Meilleraye à Berteaucourt ; il en délogea à minuit pour aller surprendre Ribeaucourt. Le 6, à midi, ce régiment arrivait à Lanches et à Saint-Hilaire pour y loger.

Le 13 octobre, prise de la Motte-aux-Bois[2] par les ennemis.

Le 14, pillage de la petite ville de Saint-Pol en Artois.

Le 19, pillage, pendant la nuit, du village de Gorges ; le fermier d'Epécamp fut fait prisonnier et sa charrue enlevée.

Le même jour, l'armée de M. le comte d'Harcourt

1. Commune du canton nord-ouest d'Amiens.

2. Annexe de Morbecque, canton d'Hazebrouck. C'est le marquis Sfondrato qui avait été détaché par l'archiduc pour attaquer cette place ; il s'en rendit maître le 10 octobre. Le comte d'Harcourt, en apprenant que cette place était assiégée, s'avança pour la secourir ; en arrivant à Arras, il apprit que la Motte venait de se rendre. Ce fut le dernier fait de guerre de cette campagne ; les troupes furent aussitôt cantonnées dans leurs quartiers d'hiver.

arriva à Pas en Artois; elle campa à Lucheux le 21 et à l'abbaye de Cercamp et aux environs le 24. Le bruit courait que l'on devait raser Lillers; notre armée se dirigea sur cette ville, ainsi que le camp volant que conduisait M. du Plessis-Bellière ; ce dernier arriva le 20 à Auxi-le-Château.

Le samedi 23, on tira douze volées de canon à Doullens à l'occasion de l'arrivée de M. d'Harcourt dans cette ville.

Le mardi 26, M. d'Harcourt passa à Domart avec son bagage et une escorte de quatre-vingts fantassins de son régiment ; il arriva à Picquigny le même jour.

Le 27 octobre mourut à Paris Honoré d'Albert, duc de Chaulnes, pair de France, gouverneur de Picardie et des ville et citadelle d'Amiens [1]. Comme il était atteint de la pierre, il eut confiance dans l'habileté d'un empyrique, qui se faisait fort de lui faire subir l'opération de la taille sans danger, mais il mourut à la suite de cette opération. Son corps fut transporté de Paris à Chaulnes le 27 octobre de l'année suivante. A son passage à Amiens, on lui chanta un service. Un prédicateur picard prononça l'oraison funèbre du défunt.

Retour de notre armée de Flandre en France le 13 novembre.

Le mardi 16 novembre, le clocher de Long fut battu à coups de canon.

Le même jour, à huit heures du soir, la maison de M. de Quilen fut pillée.

Le 18, il passa par ici un grand nombre de cavaliers

1. C'est le 30 octobre qu'il mourut.

venant de Franqueville et de Gorenflos ; ils prirent le chemin de Saint-Ouen.

Le même jour, passage ici du régiment de Persan, qui alla loger à Saint-Hilaire ; il en délogea le lendemain.

Le samedi 20, passage à Domart de la cavalerie logée à Berneuil.

Le 15 décembre, le carrosse de M. le Prince fut mis en pièces à Paris et quatre de ses domestiques furent tués [1].

Le 18, la ferme du Mornau fut pillée par des volontaires ennemis

Le 20, des fantassins, qui logeaient depuis trois semaines dans le faubourg Saint-Gilles d'Abbeville, entrèrent dans cette ville, où les paysans n'osaient plus se rendre dans la crainte d'être détroussés à leur entrée ou à leur sortie.

1650

Le mardi 18 janvier, le prince de Condé, le prince de Conty et M. de Longueville furent faits prisonniers et enfermés au château de Vincennes.

Le mardi 22 février, logement par étape à Domart d'une recrue de la compagnie de cavalerie de M. de Grosmesnil, capitaine au régiment de Monteclair.

Le 7 mars, il passa sur la Somme quatre compa-

1. D'après Goulas, ce fait se serait passé sur le Pont-Neuf le 11 décembre et, selon Mme de Motteville, le 12, mais il n'y eut qu'un laquais de tué. « Ces sortes de gens peu entendus à ce métier, dit Montglat, ne faisaient que tirer en l'air. »

gnies du régiment des Gardes, qui se rendaient à Dunkerque.

Le 18 mars, le roi d'Angleterre passa à Doullens pour se rendre à Bruxelles [1].

Le même jour, siège de la ville de Bellegarde, qui se rendit le lundi de Pâques [2].

Le 23 avril, le régiment de cavalerie de Paluau arriva à Auxi-le-Château, où il resta jusqu'au 8 mai; il alla ensuite loger à Lucheux, qu'il quitta le 14.

Le 28 avril, arrivée du régiment de cavalerie d'Aumont à Ailly-le-Haut-Clocher, où il faucha les blés. Le 2 mai, une partie de ce régiment alla loger à Bourdon et l'autre partie à Yvrench.

M. le chevalier de Créquy arriva à Amiens le 3 mai; il fit loger son régiment de cavalerie à Longueau, mais, six jours plus tard, il l'envoyait ailleurs, parce qu'il commettait trop de dégâts à Longueau.

Il y avait alors une grande cherté de vivres en France et dans tous les royaumes voisins, car la récolte avait été insuffisante. S'il ne fût pas venu des blés d'Asie et d'Autriche en France, il y aurait eu une grande famine chez nous en 1650. Cependant, les pauvres ont souffert de la faim et il en est mort un grand nombre sur différents points de la France. En Picardie, le blé y fut vendu huit livres le quartier. Le pauvre peuple était tout décharné.

1. Charles II, fils de Charles Ier, décapité le 30 janvier 1649, et de Henriette de France.

2. Bellegarde, aujourd'hui Seurre, chef-lieu de canton, arr. de Beaune (Côte-d'Or), fut investie par le duc de Vendôme le 21 mars. C'est au siège de cette place que Louis XIV fit ses premières armes. Le 21 avril, Saint-Micaud, le comte de Tavannes et Aimard de Puisieux, comte du Passage, qui commandaient dans cette ville, sortirent de Bellegarde, où Roncherolles entra comme gouverneur.

Le samedi 14 mai, le régiment de Picardie, composé de douze cents fantassins, arriva à Domart pour y loger par étape, de l'ordre de M. le Tellier. Les officiers nous demandèrent leur étape en nous menaçant du pillage; ils demandèrent du pain pour les soldats; nous n'en avions presque point tant à cause de la cherté du blé que parce que nous étions enfermés dans notre château. Cependant, on s'avisa de quêter du pain dans chaque hutte; on en recueillit six mandes, que l'on porta dans le bourg. Les officiers s'en montrèrent satisfaits et nous délivrèrent à l'instant une quittance de cent livres sur l'étapier. Ces soldats fauchèrent et scièrent les blés des enclos pour les chevaux des officiers, des sergents de bande et des bagages; ils délogèrent le lundi matin, 16 mai, après avoir causé de grands dégâts aux maisons.

Le 20 mai, logement à Berteaucourt des régiments de Bussy-Armoru et de Cimeterre venant de Renneville; ils fauchèrent tous les blés du territoire; le premier délogea le lendemain matin, et prit la direction de Péronne; le second quitta Berteaucourt le même jour, à dix heures, et passa à Domart par la rue de la Vigne.

Le 22 mai, logement à Pernois du régiment de Créquy; il quitta ce village le 24.

Le régiment d'infanterie de Son Altesse Royale arriva à Ailly-le-Haut-Clocher le 22 mai; il en repartit le 24.

Le 25, le régiment de la Villette, qui s'était avancé jusqu'ici, reçut l'ordre de retourner sur ses pas et de loger aux environs d'Amiens.

Le régiment de Cimeterre, qui avait logé à Bellencourt le 21 mai, logea à Ailly-le-Haut-Clocher le 25, à

Bourdon le 29, à l'Étoile le 2 juin et à Ergnies le 6. En quittant Bourdon, les soldats de ce régiment pillèrent la ferme du Bùriquet, près de Saint-Ouen, tuèrent le fermier et lui volèrent sa charrue.

Le 9 juin, jour de notre franc marché, les six compagnies du régiment de Picardie qui avaient logé précédemment à Domart, revenant d'Hesdin, pillèrent en passant une rue à Ribeaucourt et les villages de Barlette et de Gencourt[1]; elles entrèrent ensuite dans la forêt, et arrivèrent le même jour à Berteaucourt pour y loger.

Le 14 juin, réduction du Catelet[2].

Le 18 juin, logement à Berteaucourt de cinquante cavaliers du régiment du Vidame; ils délogèrent le 22.

Le 20 juin, siège de Guise par les ennemis, qui se retirèrent le 1er juillet[3].

Le 22 juin, défaite par nos gens d'un grand convoi que les ennemis dirigeaient sur Guise.

1. Annexe de Domart-en-Ponthieu.

2. Turenne accompagnait l'archiduc à la prise du Catelet; cette ville fut investie le 10 juin, et, le 15, les paysans qui s'y étaient réfugiés forcèrent le gouverneur de se rendre. Dans une lettre du 16 juin, Mazarin apprend en ces termes à le Tellier la reddition du Catelet: « Tout présentement, la nouvelle vient d'arriver que le Castelet est rendu et que les soldats ont forcé Vandy à signer la capitulation, aprez lui avoir baillé cent coups, depuis qu'il en eut tué un de sa main et battu un autre. On en faict pendre trois aujourd'huy à Saint-Quentin, et il demande aussy que l'on chastie les officiers qui estoient sous luy. Il n'avoit que cent soixante hommes en tout. » Claude-Absalon-Jean-Baptiste d'Aspremont, marquis de Vandy, avait été nommé maréchal de camp en 1641. Il devint lieutenant en 1655 et vécut jusqu'en 1689. (*Lettres de Mazarin*, III, 553.)

3. Louis de Bridieu, fils de Pierre et de Gabrielle de Montfort, gouverneur de Guise, défendit vigoureusement le château de cette ville, ainsi que le racontent Montglat, Mme de Motteville et Nicolas Goulas; en récompense de sa belle conduite, il fut nommé lieutenant général et chevalier des ordres du roi en 1652.

Le 1er juillet, un autre grand convoi fut encore défait par nos gens ; à la suite de ce revers, les ennemis levèrent le siège de Guise, et, abandonnant leurs tranchées, ils se retirèrent à Anace [1] au delà de Ribemont. Notre armée alla camper à Ribemont [2], à deux lieues de Guise.

Prise de la Capelle par les ennemis le mardi 2 août [3].

Le 8 août, siège de Bordeaux par l'armée du roi de France. Le 26, sortie furieuse des assiégés ; un grand nombre de seigneurs de marque furent tués [4].

Le 27, défaite aux environs de Soissons [5].

Le 31 août, les trois princes enfermés au château de Vincennes furent extraits de leur prison et conduits à Marcoussis [6] ; on craignait que l'archiduc Léopold, qui se trouvait alors avec son armée aux environs de Soissons, ne se dirigeât sur Paris. Les princes demeurèrent à Marcoussis jusqu'au 23 novembre; le comte d'Harcourt fut chargé de les conduire au Havre-de-Grâce avec une escorte de douze cents cavaliers [7].

1. Il faut lire Hannape, commune du canton de Wassigny, arr. de Vervins. Montglat dit que les Espagnols allèrent camper à Étreux ; c'est une commune du même canton que Hannape.

2. Elle y demeura pour « s'y rafraîchir » jusqu'au 21 juillet.

3. « Le maréchal de Turenne, dit Montglat, piqué de ce que la garnison de la Capelle étoit cause de la honte qu'il avoit reçue à Guise, persuada l'archiduc de l'investir. » L'attaque eut lieu le 24 juillet et le sieur de Roquépine, gouverneur de la Capelle, dut se rendre le 3 août.

4. Pour le récit détaillé du siège de Bordeaux, V. les mémoires de Lenet.

5. C'est la défaite du maréchal d'Hocquincourt à Bazoches par la cavalerie de Turenne, dont parlent Montglat, Mme de Motteville et Goulas.

6. Commune du canton de Limours, arr. de Rambouillet (Seine-et-Oise).

7. Les princes, d'après Mme de Motteville, quittèrent Marcoussis le 15 novembre et marchèrent à petites journées jusqu'au Havre,

Le 17 septembre, des ambassadeurs français furent envoyés à Vervins pour traiter de la paix [1].

Le 7 octobre, mort de M. de Monteclair, gouverneur de Doullens, qui avait été blessé l'avant-veille [2]; il s'était fait porter à Mézières après sa blessure.

Le 15 décembre, reprise de Rethel [3].

Le 16, M. de Bar, gouverneur de la citadelle de Doullens, entra dans ladite citadelle [4]; à cette occasion, on tira seize volées de canon. M. du Bois-Damour sortit de cette place le même jour.

Le régiment de Monteclair logea à Bonneville le même jour, 16 décembre.

Le 20 décembre, sanglante bataille livrée entre l'armée française et celle du maréchal de Turenne, jointe à l'armée de l'archiduc Léopold. Le maréchal fut blessé et ses troupes défaites [5].

où ils arrivèrent le 25. Pendant qu'on le transférait, le prince de Condé fit le couplet suivant contre le comte d'Harcourt :

Cet homme gros et court,
Si connu dans l'histoire ;
Ce grand comte d'Harcourt,
Tout couronné de gloire,
Qui secourut Casal et qui reprit Turin,
Est maintenant,
Est maintenant
Recors de Jules Mazarin.

1. V. à ce sujet les mémoires de Montglat et ceux de Mme de Motteville.

2. C'est au combat livré à deux régiments de cavalerie espagnole près d'Aubenton (Aisne) par le marquis, qui allait rejoindre le maréchal du Plessis, que Monteclair fut blessé.

3. La bataille désignée sous le nom de bataille de Rethel fut livrée le 15 décembre entre Semide (Ardennes) et Somepy (Marne); Turenne y fut battu par le maréchal du Plessis.

4. Guy de Bar avait été le gardien des princes ; c'est pour l'en récompenser que Mazarin lui donna le gouvernement de Doullens. Goulas raconte à cette occasion que le duc d'Orléans voulait faire nommer René du Bec, marquis de Vardes.

5. C'est de la bataille du 15 dont parle ici le bourgeois de

Le même jour, notre armée prit ses quartiers dans le Rhetelois.

1651

Le lundi 2 janvier, le régiment de Chappes, fils de M. de Villequier [1], logea à Ailly-le-Haut-Clocher ; il se rendait dans le Boulonnais.

Le 3, logement du régiment de Persan à Long.

Le 4, logement d'une partie du régiment de cavalerie de Monteclair au Mesnil-Domqueur, venant d'Agenvillers ; le reste de ce régiment logea à Franqueville et successivement à Buigny-l'Abbé, à la Vacquerie, à Vauchelles et à Halloy.

Le cardinal Mazarin ayant quitté Paris le 5 février [2] se rendit en Picardie par la route de Normandie. Le 20 du même mois, il arriva à Doullens, où il resta jusqu'au 26 et en repartit à cette date pour Péronne.

Domart. A propos des blessures de Turenne, V. une lettre de Mazarin à le Tellier, datée du 21 décembre (III, 954).

1. Louis-Marie-Victor d'Aumont et de Rochebaron, fils aîné d'Antoine, marquis de Villequier, et de Catherine Scaron de Vaures, fut d'abord connu sous le nom de marquis de Chappes ; il prit ensuite le titre de marquis de Villequier et enfin celui de duc d'Aumont. Comme son père, il fut gouverneur de Boulogne et du Boulonnais. Né le 9 décembre 1632, il mourut subitement à Paris le 19 mars 1704. (V. sur sa mort le *Journal de Dangeau*, IX, 461).

2. C'est dans la nuit du 6 au 7 février que Mazarin quitta Paris ; le 8, il était au château de Villarceaux, annexe de Chaussy, arr. de Mantes (Seine-et-Oise) ; le 12, il était à Cailly (Seine-Inférieure), le 13, à Lillebonne et au Havre, où il mettait aussitôt lui-même les trois princes en liberté ; le 18, il écrivait de cette ville qu'il se rendrait le lendemain soir à Doullens ; le 27, il était à Péronne et le 1er mars à la Fère. Un arrêt du Parlement en date du 9 février bannissait Mazarin, ses parents et ses domestiques.

M. de Bar [1], gouverneur de Doullens, fit son entrée dans cette ville le 21 février, jour du mardi gras; il y trouva le cardinal Mazarin, qui était arrivé la veille.

Le jeudi 16 février, les princes enfermés au Havre-de-Grâce arrivèrent à Paris; ils étaient rendus à la liberté. Le 17, on tira dix-huit pièces de canon à Amiens en réjouissance de leur élargissement.

Le 24 février, logement à Domart d'une recrue de gens de pied de la compagnie de M. de Bar; quoiqu'ils n'eussent point d'ordre, on les toléra ici en considération du gouverneur de Doullens; au reste, ces soldats, au nombre de soixante-dix, délogèrent le lendemain matin; ils revenaient du Havre-de-Grâce.

Le 4 mars, le marquis de Sfondrato [2] étant entré dans le Boulonnais avec six mille Espagnols, y causa pour plus de cent mille écus de dommages. Les garnisons d'Amiens et de Corbie furent envoyées contre ces pillards, pour s'opposer à leurs ravages, mais elles arrivèrent trop tard : les ennemis s'étaient retirés. En passant, les soldats français logèrent à Berteaucourt pour aller loger ensuite à Yvrench, mais les habitants de ce village refusèrent de les recevoir; ils les attaquèrent et leur tuèrent un cavalier, qu'ils se sont empressés d'enterrer dans leur village.

Le 14 mars, une recrue de gens de pied, composée de trente-quatre hommes, qui arrivaient de Normandie, logea à Domart par ordre de M. le Tellier; on

1. V. sur cet officier, homme farouche, ce qu'en disent Guy Joly et M[me] de Motteville.

2. Écrit Fondragon dans le ms. — Sigismond Sfondrato ou Sfrondrate, lieutenant général de la cavalerie légère espagnole en Flandre, mourut d'une blessure reçue au siège de Gravelines en 1652.

les plaça tous dans la même maison; ils se rendaient à Arras.[1]

Le lundi 3 avril, le régiment de Cimeterre, en garnison à Abbeville, fut envoyé à Ailly-le-Haut-Clocher parce que les habitants de ce village avaient refusé de payer leur taille. Arrivés à l'improviste, les soldats battaient et maltraitaient ceux qu'ils rencontraient dans les rues. La plupart des habitants purent se réfugier dans le fort, et, prenant les armes, tirèrent sur les cavaliers; ils en tuèrent un et en blessèrent plusieurs autres. Les soldats n'en logèrent pas moins dans le village; le lendemain, ils retournèrent à Abbeville.

Le 25 avril, logement d'un régiment de cavalerie à Yvrencheux. Les soldats de ce régiment mirent le feu aux carrières, tuèrent un homme et commirent des cruautés étranges.

Le 26 avril, neuf compagnies du régiment des Gardes sortirent d'Amiens pour se rendre à Dunkerque; elles descendirent la Somme en bateau et passèrent à Abbeville.

Le 27 avril, logement du régiment de Piémont à Camon.

Le régiment d'infanterie de Rambures logea successivement à Berteauconrt du dimanche 30 avril au vendredi 5 mai, à Montrelet et à Bonneville du 5 au 13 mai, et enfin à Ailly-le-Haut-Clocher; pour se rendre dans ce dernier village, il passa par Domart.

Le 30 avril, le régiment d'infanterie de Poitou, composé de quatre cents hommes, arriva à Fransu pour y loger; il quitta ce village le 15 mai et passa par Domart pour aller loger à Coisy.

Le 1er mai, le régiment de Rantzau arriva à Argœu-

vres pour y loger ; les soldats de ce régiment traversèrent plusieurs fois la Somme à la nage pour aller voler dans les villages situés sur la rive gauche de la rivière. Avec les soldats du régiment de Piémont logés à Camon ils causaient une telle frayeur aux alentours que les paysans n'osaient plus se rendre à Amiens.

Le 10 mai, logement du régiment d'Harcourt à Bouchon.

Le 14 mai, le régiment de Rantzau logea à Naours et le 16 à Long et à Belloy. Cent vingt hommes de ce régiment allèrent piller Bettencourt et Saint-Ouen, ce qui donna lieu à une enquête.

Le 2 juin, le régiment de Rambures arriva à Franqueville pour y loger ; trois cents volontaires de ce régiment attaquèrent aussitôt les carrières du village ; les paysans qui s'y étaient réfugiés, craignant d'être asphyxiés, se rendirent, et leur carrière fut pillée. A la suite de cette prise, les soldats allèrent faire le trictrac dans la forêt ; ils continuèrent leurs pillages et tuèrent un homme. Le 3 juin, ils allèrent attaquer le fort de Beaumetz, qui se trouve dans la forêt, mais ils en furent repoussés, car ce fort était très solide et fort bien défendu.

Du 3 au 5 juin, un régiment de cavalerie logea à Ribeaucourt. Tous les meubles et les bestiaux des habitants de ce village et des paysans des environs avaient été mis en sûreté dans la cour de la maison de M. de Wargemont [1] ; les soldats tentèrent de s'emparer des bestiaux et eussent mis leur dessein à exécu-

1. Aymar le Fournier, chevalier, seigneur de Wargemont, Ribeaucourt, Graincourt et autres lieux, fils d'Antoine et de Marie de Boubers, épousa Madeleine du Gard le 11 février 1628.

tion si on ne leur eût promis et donné immédiatemen trente grands setiers de blé.

Une partie des régiments de cavalerie logés en deçà de la Somme furent envoyés pour escorter trois régiments d'infanterie qui se rendaient à la Bassée ; partis le 5 juin, ces cavaliers revenaient dans leurs quartiers respectifs le 9 suivant.

Siège de Furnes le 31 août; le gouverneur, M. du Bocquet, se rendit à composition le 7 septembre.

Le 5 septembre, le Roi fut déclaré majeur [1].

Le lundi 9 septembre, une partie de notre armée, composée de deux mille hommes environ, que commandait le comte de Quincé, passa près de Berneuil pour se porter au secours de Furnes ; mais il était trop tard. Ces soldats surprirent et enlevèrent tous les bestiaux de Berneuil qu'ils rencontrèrent ; ils agissaient ainsi du reste dans tous les lieux où ils passaient. Trois cavaliers de ce régiment s'avancèrent jusqu'à Domart et enlevèrent trois chevaux de charrue ; un brouillard très épais les avait favorisés, car on ne les aperçut point.

Le 12 septembre, les ennemis assiégèrent la ville de Bergues [2] en Flandre ; cette place se rendit à composition le 19 suivant. La garnison fut conduite à Hesdin, où elle arriva le 2 octobre [3].

Le 5 octobre, notre armée quitta l'Artois pour rentrer en France ; elle passa près de Corbie.

1. La déclaration de la majorité du roi Louis XIV eut lieu le jeudi 7 septembre. V. les Mémoires de Mme de Motteville (III, 427-442) et ceux d'Omer Talon (p. 441-446).

2. Chef-lieu de canton, arr. de Dunkerque (Nord).

3. C'est le marquis Sfondrato qui mit le siège devant cette ville, mieux défendue qu'il ne le croyait ; il dut l'attaquer par deux endroits.

Le 7, logement à Domart par l'ordre de M. d'Orgeval, intendant à Calais, des bagages des régiments de Son Altesse Royale, de Languedoc et de Valois; il y avait deux petites pièces de canon. Ces bagages restèrent ici jusqu'au samedi suivant.

Le vendredi 20 octobre, notre armée passa de nouveau près de Doullens.

Les bagages de dix-huit régiments de notre armée étant rentrés en France s'arrêtèrent successivement à Agenvillers et à Neufmoulins du 1er au 11 novembre, à Long et à Longuet du 11 au 23 novembre, à Ailly-le-Haut-Clocher du 23 au 29 et à Buigny-Saint-Macloud le 29.

Le 29 novembre, trois régiments de cavalerie ayant à leur tête M. de Bar, gouverneur de Doullens, traversèrent le village de Berneuil, mais n'y causèrent aucun désordre.

Le 1er décembre, une compagnie de gens de chevaux logea à Saint-Léger.

Le 3, il passa par Domart une compagnie de cavalerie qui alla loger à Berteaucourt.

Le 4, notre armée, conduite par M. d'Aumont, arriva à Auxi-le-Château.

Le même jour, logement d'un régiment à Bernaville.

Le mardi 5, toute la cavalerie de notre armée traversa l'Authie et logea en deçà de cette rivière.

Le même jour, logement de cavaliers à Saint-Ouen et à Bettencourt; — logement de quarante-deux compagnies de gens de chevaux à Lanches et à Saint-Hilaire; — logement à Franqueville et à Surcamps; — logement à Saint-Léger du régiment de Ravenel, qui conduisait la cavalerie étrangère. Toute cette cava-

lerie délogea le 7 suivant, sauf les cavaliers de Surcamps, qui délogèrent le 10.

Le maréchal d'Aumont était resté à Auxi-le-Château avec le quartier du Roi, le canon et toute l'infanterie; le samedi 9 décembre, il donna l'ordre du départ; toute cette armée campa à Talmas. Le 23 décembre, nos troupes furent envoyées en quartier d'hiver; le régiment de Ravenel partit à Abbeville pour y tenir garnison; il logea en passant à Agenvillers; d'autres régiments logèrent à Pernois et à Halloy.

1652

Le 2 janvier, M. le duc d'Elbeuf arriva à Amiens, puis à Abbeville le 10, et à Doullens le 15.

Le 3 janvier, le régiment de Ravenel, qui avait logé successivement à Agenvillers et dans d'autres lieux, fit son entrée à Abbeville.

Le même jour, le régiment de Rantzau logea à Bernaville, où il fit main basse sur les bestiaux et sur les meubles. Il en délogea le 5 pour aller à Ailly-le-Haut-Clocher.

Le même jour, on publia à Amiens et à Abbeville un arrêt du Parlement[1] contre le cardinal de Mazarin

1. Cet arrêt était du 29 décembre 1651 ; on trouve un compte rendu très détaillé des délibérations du Parlement à ce sujet dans les mémoires d'Omer Talon ; « cet arrêt, dit-il, ne fut pas dans l'approbation publique, étant chose contraire aux ordres ordinaires de toute justice, soit militaire ou autre, de mettre à prix la tête des coupables, cela ne s'exerçant pas même par les pirates. » Une somme de cinquante mille écus, prise sur le produit de la vente des biens et de la bibliothèque de Mazarin, était offerte à celui qui apporterait la tête du cardinal.

interdisant aux gouverneurs de le laisser entrer dans leurs gouvernements. Le lendemain 4 janvier, ce ministre rentrait en France [1].

Une armée ennemie d'environ mille hommes, que commandait le prince de Ligne, arriva à Auxi-le-Château le jeudi 15 février, au soir; elle y demeura jusqu'au mardi suivant.

Le 22 février, le régiment de Rambures logea à Saint-Ouen ; il quitta ce village le lendemain matin.

Le 8 mai, éclipse de soleil.

Le même jour, bataille entre l'armée du Roi et l'armée des princes; plusieurs officiers furent tués, principalement dans l'armée royale [2].

Le 15 mai, nouveau combat entre ces deux armées ; les troupes des princes furent maltraitées [3].

Reddition de Gravelines aux Anglais et aux Espagnols [4].

1. Mazarin, dit Monglat, « se moquant de toutes ces menaces, ... continua son voyage » ; le 3 janvier, il traversait la Marne à Épernay et les gouverneurs prirent successivement son parti, de sorte qu'il se vit bientôt à la tête d'une petite armée ; il allait rejoindre la cour à Poitiers, où il arriva le 28 janvier et non le 30 comme le dit Montglat. Le Roi, qui avait fait casser par son conseil l'arrêt du Parlement, alla au-devant du cardinal.

2. C'est le 4 mai que Turenne enleva le faubourg d'Étampes et surprit le quartier des Allemands ; les six régiments de l'armée des princes furent défaits, et leurs assaillants se retirèrent chargés d'un riche butin.

3. Le 11 mai, Condé sortit de Paris avec un grand nombre de bourgeois et attaqua Saint-Denis, qu'il emporta d'assaut au bout de deux heures ; mais, le lendemain, les troupes du Roi reprenaient Saint-Denis.

4. L'archiduc était entré de bonne heure en campagne cette année, et, dès le 11 avril, il mettait le siège devant Gravelines ; il profitait de ce que les principales forces étaient occupées à la défense du Roi, suivant la remarque de Montglat, pour reprendre une partie des places qu'il avait perdues. Gravelines se rendit le 18 mai ; le marquis Sfondrato fut tué au siège de cette ville.

Le 18 mai, l'armée du Roi mit le siège devant Étampes, que défendait l'armée des princes ; il se livra un combat sanglant; un neveu de Mazarin y fut tué, ainsi que bon nombre de soldats de l'armée royale[1].

Le 26 mai, combat naval entre les Hollandais et les Anglais ; ceux-ci furent battus et six de leurs vaisseaux coulés à fond.

Quatre mille soldats ennemis ayant paru entre Arras et Doullens, on craignait ici qu'ils n'eussent l'intention d'assiéger quelque place dans le voisinage. M. de Bar, gouverneur de Doullens, se mit sur ses gardes, et, à cet effet, il fit une levée de paysans armés dans l'étendue de son gouvernement, qu'il appela à Doullens. Le bourg de Domart dut fournir cinquante hommes, qui partirent le 11 juin ; ils furent renvoyés le dimanche suivant, 15 juin.

Le 17 juin, M. de Bar fit une levée de pieux dans l'étendue de son gouvernement ; Domart en livra cent.

Le 30 juin, l'archiduc Léopold passa près de Cambrai avec une armée de douze mille hommes et douze pièces de canon ; on disait qu'il allait secourir l'armée des princes. Le gouverneur de Doullens fit encore une levée de paysans armés ; Domart en fournit vingt-cinq.

M. le duc d'Elbeuf se trouvait aux environs de Chauny avec une armée de quatre mille hommes, lorsqu'il fut poursuivi par l'archiduc Léopold[2] ; le

1. Turenne avait mis le siège devant Étampes que défendait Tavannes ; la garnison était de dix mille hommes.

2. Ce n'est point l'archiduc qui poursuivit le duc d'Elbeuf, mais le comte de Fuensaldagne, qui avait été envoyé par Léopold-Guillaume avec une partie de son armée au secours des princes.

premier se jeta aussitôt dans Chauny, que les ennemis assiégèrent immédiatement. Désespérant d'être secouru par l'armée du Roi, qui était occupée contre celle des princes, le duc d'Elbeuf rendit la place à composition le 17 juillet; sa cavalerie laissa ses chevaux aux ennemis et sortit de la ville à pied.

Combat fort rude entre l'armée royale et l'armée des princes; celle-ci fut repoussée dans Paris par la porte Saint-Antoine [1].

Le 19 juillet, duel au pistolet entre M. de Beaufort et M. de Nemours; celui-ci, blessé grièvement, mourut le jour même [2].

Le 27 août, M. le maréchal d'Aumont arriva à Pas en Artois avec une armée de quatre mille hommes; il délogea le lendemain et alla camper auprès de l'abbaye de Cercamp; on croyait qu'il allait secourir Dunkerque [3], mais il ne s'avança même pas jusqu'à Boulogne; une partie de ses gens demeurèrent dans le Marquenterre, où ils se firent traiter à discrétion; le reste de ses troupes se répandit aux environs de Domart.

Le 28 août, quatre mille cavaliers ennemis entrèrent en France pour porter secours à l'armée des princes.

Le mercredi 20 septembre, les ennemis reprirent la ville de Dunkerque [4].

1. Ce combat fut livré le 2 juillet.

2. C'est le 30 juillet qu'eut lieu dans le marché aux chevaux, derrière l'hôtel de Vendôme, un duel au pistolet entre les ducs de Beaufort et de Nemours; le second de celui-ci, M. de Villars, tua Héricourt, lieutenant des gardes du duc de Beaufort.

3. V. une lettre de Mazarin au maréchal d'Aumont datée de Pontoise du 7 août 1652 (t. v, p. 142 et suiv.).

4. Dunkerque se rendit le 16 septembre; le gouverneur de cette ville, Godefroy, comte d'Estrades, se retira à Calais avec quatre pièces de canon.

Le lundi 20 octobre, le Roi rentra dans sa ville de Paris [1].

1653 [2]

Le 5 mai, M. de Roncherolles [3], commandant de notre armée, arriva à Auxi ; les 6, 7 et 8, il arriva bon nombre de soldats aux environs de ce bourg.

Le 13, quatre compagnies de gens de chevaux logèrent à Berneuil par l'ordre de M. de Roncherolles; elles délogèrent le lendemain. M. de Roncherolles s'excusa de les y avoir envoyées parce qu'il ignorait que ce village appartînt à M. de Créquy.

Le 14, quatre autres compagnies de gens de chevaux logèrent à Franqueville; elles y restèrent douze jours et coupèrent une grande quantité de blé vert sur le terroir de ce village.

Toute l'armée française, qui était campée à Auxi-le-Château, leva le camp le 14 juin et prit la direction de Pas en Artois.

1. Le cardinal de Retz dit dans ses Mémoires que, « le 21, le Roi, qui avait couché à Ruel, revint à Paris. » Le retour du souverain provoqua les plus brillantes manifestations d'allégresse de la part de ses sujets.

2. « Les armées furent longtemps cette année dans leurs quartiers d'hiver, dit Montglat, à cause que la France était si affaiblie par cinq années de guerre civile, qu'elle ne commençait qu'à prendre haleine, et laissait rafraîchir ses troupes fatiguées pour demeurer sur la défensive et empêcher les Espagnols de rien entreprendre. »

3. Pierre, marquis de Roncherolles par lettres patentes du mois de janvier 1652, fut successivement gouverneur de Seurre puis de Landrecies ; nommé maréchal de camp en 1647, lieutenant général en 1652, il mourut en 1682.

1654

Le jour de Pâques, M. le chevalier de Créquy [1] passa par Doullens pour aller prendre possession de son gouvernement de Béthune.

Le Roi fut sacré à Reims le jour du Saint-Sacrement [2].

Le 2 juillet, l'armée ennemie investit Arras [3].

Le 5, M. le chevalier de Créquy entra dans cette place à la faveur de la nuit [4].

Le 25 août, les ennemis abandonnèrent le siège d'Arras [5].

1. François de Blanchefort de Bonne, chevalier puis marquis de Créquy, quatrième fils de Charles II et d'Anne du Roure, fut nommé maréchal de camp en 1651, lieutenant général en 1655, général des galères en 1661 et maréchal de France en 1668. Il mourut à Paris le 4 février 1687.

2. Le 7 juin ; Montglat, qui assista à cette cérémonie en qualité de grand panetier, s'étend longuement à ce sujet.

3. L'armée ennemie assiégea Arras le 3 juillet; dès huit heures du matin, le comte de Ligneville, à la tête des troupes lorraines, se présenta devant Arras et établit son camp entre le Crinchon et la Scarpe ; il disposait de 4,000 cavaliers et de 2,000 fantassins.

4. Le chevalier de Créquy, détaché du camp français établi près de Péronne, reçut mission de jeter quatre cents cavaliers dans Arras. Après être resté plus de quarante heures à cheval pour observer le camp des assiégeants, il se précipita sur un corps de deux cents Lorrains, le culbuta, traversa les lignes ennemies et entra dans Arras le 7 juillet. Le lendemain, il fit une sortie et tua plus de six cents pionniers. Mazarin parle avec éloge, dans plusieurs de ses lettres, de ce brillant fait de guerre.

5. C'est Turenne et d'Hocquincourt qui forcèrent les ennemis à lever le siège d'Arras, quoique les assiégeants fussent plus de quarante-cinq mille et que le prince de Condé fût dans leurs rangs. Puységur, qui servait sous Turenne, a laissé à ce sujet les plus grands détails dans ses Mémoires. V. aussi les Mémoires du duc d'Yorck et ceux de Turenne.

TABLE DES NOMS PROPRES

Les chiffres suivis d'un astérisque indiquent une notice historique au bas de la page.

Les noms de lieux sont en italiques.

C

D

E

F

G

H

M

T

U

V

TABLE

Abbeville. — Imprimerie C. Paillart.

